This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

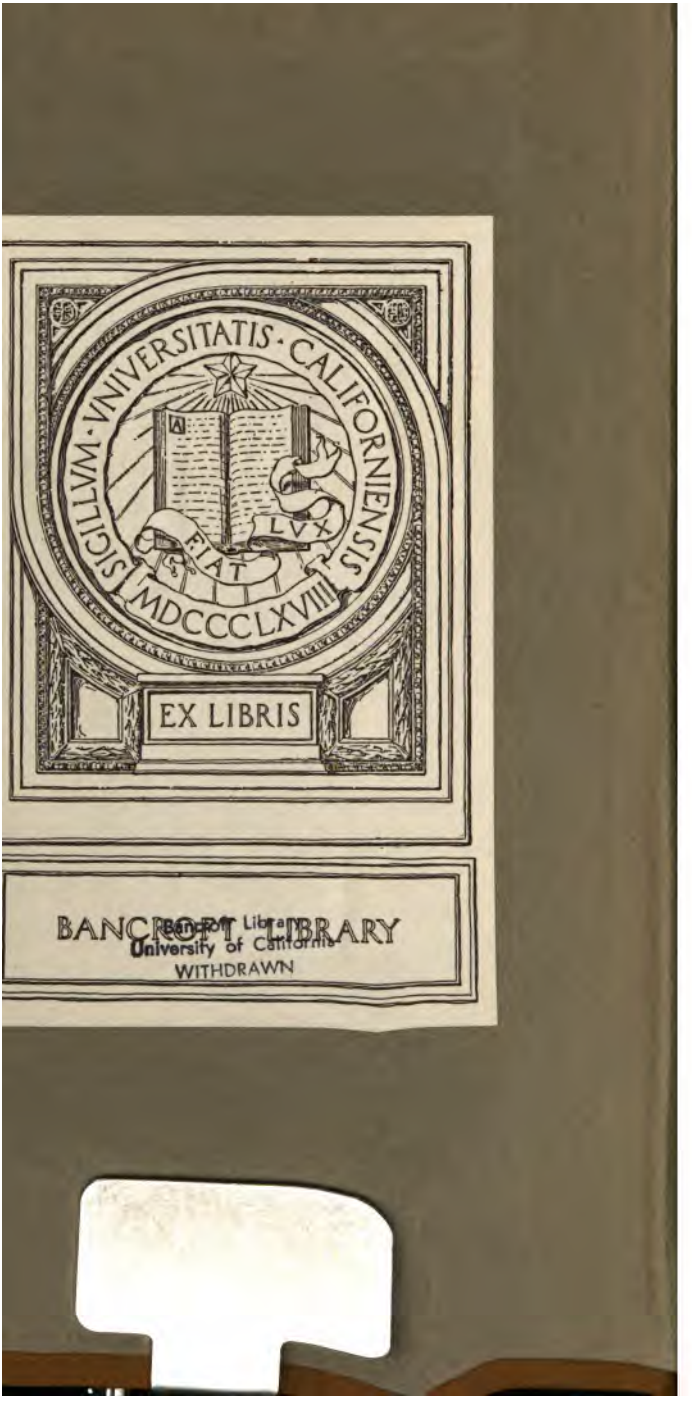
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

YC142547


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS
BANCROFT LIBRARY
Bancroft Library
University of California
WITHDRAWN

CHILI

LE CHILI, L'ARAUCANIE, LE DÉTROIT DE MAGELLAN ET RETOUR PAR LE SÉNÉGAL

PAR

LE COMTE EUGÈNE DE ROBIANO

OUVRAGE FAISANT SUITE A

Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud

Du même Auteur

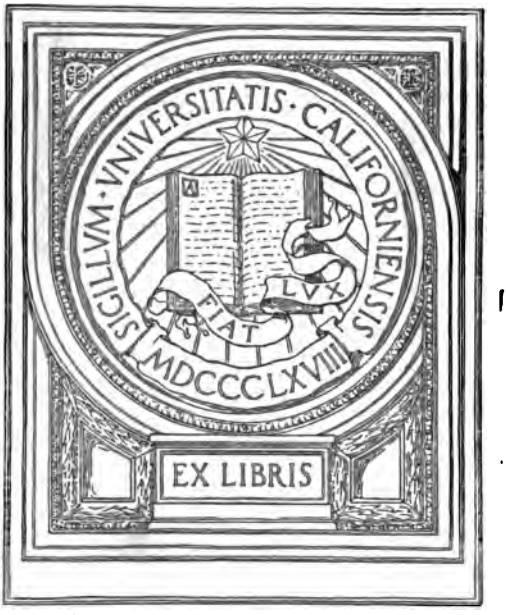
PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

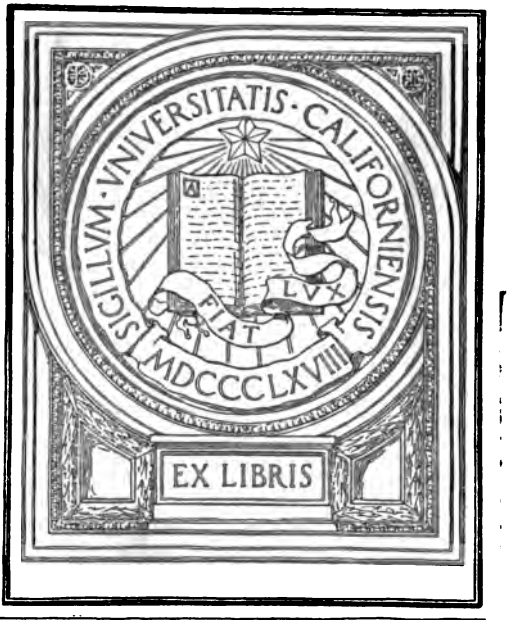
1882

Tous droits réservés.



Bancroft Library
University of California
BANCROFT LIBRARY
WITHDRAWN

CHILI



Bancroft Library
BANCROFT LIBRARY

CHILI

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1882.

PARIS. — TYPOGRAPHIE E. PLON ET C^ie^, RUE GARANCIÈRE, 8.

CHILI

LE CHILI, L'ARAUCANIE, LE DÉTROIT DE MAGELLAN ET RETOUR PAR LE SÉNÉGAL

PAR

LE COMTE EUGÈNE DE ROBIANO

OUVRAGE FAISANT SUITE A

Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud

Du même Auteur

PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1882

F3063
.R6

7474
ncroft Library
Bancroft Library
University of California
WITHDRAWN

AVANT-PROPOS

Bien que mieux connu de l'Europe, avec laquelle il est en relations fréquentes, le Chili, jusqu'ici, n'a guère été décrit.

C'est cependant un pays curieux à plus d'un titre que celui qu'une guerre récente vient encore de mettre en relief; et cette considération me décide à continuer mon récit, tout autant que l'accueil peut-être trop flatteur que de bienveillants amis ont eu la gracieuseté de faire à la publication de la première série de mes notes de voyage.

Bruxelles, 1er juin 1882.

CHILI

CHAPITRE PREMIER

LE CHILI — ÉTAT GÉOGRAPHIQUE

Considérations générales. — Bornes, configuration, étendue et population du Chili. — Ses diverses zones de production, ses richesses, son avenir. — Le climat du Chili. — Chiliens. — Un mot sur la race chilienne. — Qualités et défauts.

De toutes les contrées de l'Amérique méridionale, le Chili est, avec le Brésil, celle qui a le plus rapidement progressé depuis vingt ans; et l'état de civilisation auquel il est aujourd'hui parvenu le met au premier rang parmi les pays éloignés dont l'avenir semble le plus certain.

Parmi ceux-ci, plusieurs doivent leur avancement à leur situation, aux relations qu'ils entretiennent avec les peuples voisins, ou à des conditions particulièrement favorables dans lesquelles ils se meuvent, conditions dues bien plus au hasard qu'au génie de la race.

Ici, c'est en lui-même, c'est-à-dire dans la sagesse et la modération de ses vues, dans la vigueur de ses institutions et plus encore, remarquons-le, dans les qualités fortes et natives de son peuple, qu'il faut chercher et voir la cause de ses progrès.

Et en effet, ce n'est pas au Chili, j'imagine, à ce pays essentiellement mal entouré s'il en fut, qu'on refusera le mérite d'avoir eu autre chose à faire pour se former qu'à butiner chez ses tristes voisins.

Mieux avisé, tout d'abord il comprit que ce n'était ni la Bolivie, ni la république Argentine, ni même le Pérou qu'il devait prendre pour modèles; dès lors, les yeux fixés constamment

sur l'Europe, c'est à s'assimiler ce qu'elle a de meilleur qu'il appliqua son penchant naturel au travail, son activité vraie, et surtout ce prodigieux esprit d'imitation qui est comme son génie propre.

Or, tandis qu'une inclination profonde, un goût marqué pour la France, lui faisait choisir ce pays comme type à suivre dans la voie des principaux emprunts qu'il rêvait de faire à l'extérieur, il sut, à l'intérieur, garder les biens acquis déjà, en continuant d'opposer aux envahissements de l'esprit révolutionnaire l'esprit, si rare chez ses voisins, si accusé chez lui, d'union et de patriotisme.

Oh! oui, le patriotisme! cette qualité si simple, si naturelle, et cependant si grande et si féconde, qui, morte depuis longtemps dans l'Amérique presque entière, achève de mourir aujourd'hui dans le vieux monde, et que l'Europe, un jour, par un juste retour des choses d'ici-bas, n'enviera pas moins au Chili que sa

tranquillité profonde[1], le jeu calme et facile de ses institutions, la richesse de ses produits, la fécondité de son sol et les bienfaits de son heureux climat!

Par contre, au point de vue, égoïste sans doute, du voyageur en quête de sujets d'étonnement, d'observations étranges et nouvelles, ce pays a beaucoup perdu depuis un quart de siècle; et la tâche que, dans l'intérêt de mes lecteurs, j'ai voulu m'imposer en passant en revue les principales contrées de l'Amérique du Sud, celle qui consiste à les montrer surtout sous leurs aspects originaux et propres, se trouve ici malheureusement réduite.

La cordillère des Andes, au travers de laquelle

[1] Vingt ans de paix ont marqué au Chili une ère de repos qu'il a su rendre féconde. La guerre que vient de terminer brillamment ce pays doit être considérée comme une de ces exceptions qui, fatales à un moment donné dans la vie politique de tout État quelconque, ne sauraient infirmer les instincts pacifiques dont le Chili a constamment fait preuve, et les efforts sérieux qu'il a toujoure tentés en vue de les faire prévaloir.

je viens de faire arriver mes lecteurs au Chili [1], est la ligne frontière qui sépare ce pays, à l'est, du vaste territoire de la république Argentine. Le Chili a encore pour limites naturelles : à l'ouest, et sur une étendue d'environ huit cents lieues, l'océan Pacifique; au sud, le cap Horn; au nord, une immense plaine de sable appelée désert d'Atacama, qui le sépare du Pérou en même temps que de la Bolivie.

Or, l'espace compris entre le Pacifique et les Andes ne variant tout au plus que de trente à cinquante lieues, il en résulte que le territoire chilien affecte, du nord au sud, la forme d'une vaste bande dont la largeur tiendrait vingt fois dans l'étendue.

Il serait sans doute difficile d'apprécier sainement sa contenance, et cela pour plus d'une raison. Il faudrait tout d'abord cuber toute une surface de rochers, de montagnes, et y joindre

[1] Voir l'ouvrage intitulé : *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud*, du même auteur.

les îles de San Félix et Juan Fernandez, ainsi que les archipels de Chiloé, Chonos et Madre-de-Dios.

Et puis, la République offre encore plus d'un côté vague : l'Araucanie, que déjà elle compte comme faisant partie de ses provinces, est encore aujourd'hui un territoire indien parfaitement indépendant et en état de prolonger longtemps la résistance aux vues de conquête du Chili; la possession de la Patagonie, que le Rio-Negro sépare du sud de la république Argentine, lui est depuis longtemps contestée par ce grand État[1]; enfin, ses droits sur la Terre-de-Feu n'existent guère que sur papier[2].

On comprendra combien, pour ces mêmes raisons, il devient difficile de préciser le chiffre des sujets d'un semblable pays. Je me bornerai

[1] Cette question de possession de la Patagonie, soumise il y a longtemps déjà à l'arbitrage d'une conférence diplomatique, n'a pas encore, dit-on, reçu de solution.

[2] La guerre que le Chili vient d'avoir à soutenir contre les républiques du Pérou et de Bolivie avait encore pour cause première une limite mal définie.

donc à dire que le recensement général de 1875 le portrait à 2,068,424.

Encore, ce chiffre n'est-il pas, à ma connaissance, rigoureusement exact; et mes lecteurs me permettront sans doute de leur en expliquer la plaisante raison : ils y verront que le respect que leur porte l'auteur tient presque du scrupule, lorsque, de temps à autre, il se permet de leur citer des chiffres.

Quand se fit, en effet, le recensement général de 1875, je me trouvais, dans le Sud, l'hôte d'un grand industriel exploitant à la vapeur un bloc des immenses forêts qui, aux confins de l'Araucanie, accompagnent la côte de l'océan Pacifique. Or, par un gracieux raffinement d'une délicatesse tout à fait nationale, celui-ci, désireux de me prouver que je faisais, à ses yeux, partie de sa famille, me porta au Grand Livre chilien et me fit, à mon insu, inscrire comme un des siens.

Politiquement, le Chili comprend dix-neuf

provinces, administrées chacune par un préfet (*intendente*) et se subdivisant en départements ou sous-préfectures, subdélégations et districts.

Deux villes seulement y ont une réelle importance : Santiago, la capitale, et Valparaiso, le port de mer. Chacune de ces villes sera bientôt l'objet d'un chapitre spécial. Mais avant de quitter le domaine des considérations générales de nature à donner une idée plus complète de l'ensemble du pays, je veux passer rapidement en revue les richesses du Chili, ses productions, son climat, et peindre à très-grands traits la nature de ses habitants.

Le Chili, disons-nous, figure dans sa longueur une vaste langue de terre qu'accompagnent, du bas Pérou juspu'au détroit de Magellan, les Andes d'un côté et l'océan Pacifique de l'autre. D'autre part, en largeur, l'espace compris sur tout ce long parcours, entre la cordillère des Andes et une autre chaîne plus basse connue sous le nom de cordillère de la Côte, forme une

vallée dite centrale que de nombreux cours d'eau rendent des plus fertiles. Cette vallée, dont la largeur varie [1] au gré des caprices de la double chaîne qui l'enserre, offre, grâce à sa conformation et à son étendue, les productions les plus variées; et il semble qu'au point de vue de ses divers produits, on pourrait diviser le Chili du nord au sud en zones successivement minière (désert d'Atacama), agricole, vinicole, forestière et magellanique (cette dernière ne comprenant plus guère que des terrains vagues et peu productifs).

Il est facile de juger les richesses et la variété de ressources d'un semblable pays, qui, à l'élève du bétail, à l'exploitation régulière des mines et forêts, à la culture raisonnée de la vigne, joint la culture proprement dite, culture bien comprise, aidée de remarquables travaux d'irrigation des champs. Ces travaux sont ici de

[1] Cette largeur varie, nous l'avons vu, entre trente et cinquante lieues.

première nécessité, remarquons-le; car si le pays reçoit abondamment les eaux de la cordillère, il est le plus souvent privé de celles du ciel, au moins dans la zone agricole. Là se passent, en effet, souvent sept ou huit mois consécutifs sans qu'il tombe une goutte d'eau ou que le ciel se couvre d'un nuage. Au nord, c'est pis encore : dans le désert d'Atacama, par exemple, il pleut à peine une fois l'an. Par contre, dans la zone que j'appelle vinicole, l'eau tombe sans doute davantage; mais c'est alors par torrents et bourrasques; enfin il y a dans l'extrême sud une saison des pluies dont se ressentent favorablement les forêts; leur végétation, sous cette zone, rappelle quelque peu celle de la forêt brésilienne.

On le voit, le Chili a le grand avantage de réunir sur son sol aux produits d'Amérique les principaux produits de l'Europe. Ses mines d'or, d'argent, de cuivre et de mercure sont d'immenses bassins que le manque de bras ne

lui permettra pas d'épuiser; ses forêts près de la mer sont d'une exploitation facile; ses vignes croissent presque à l'état sauvage; il abonde en fleurs, en fruits de toute espèce; et de plus, il est pour l'Europe entière, mais pour l'Angleterre principalement, un important marché de blés, farines, lins et céréales de tous genres.

En faut-il davantage pour expliquer son ancienne réputation, pour motiver sa prospérité croissante et pour prédire avec raison son incontestable avenir?

Au point de vue du climat, le Chili est également réputé à bon droit l'un des pays les plus favorisés du monde, et certes il en est peut-être le plus sain. Abrité des vents d'est par la cordillère des Andes et de ceux de l'ouest par la chaîne côtière, il n'est ouvert qu'aux vents du nord, qui pour lui ne sont que vents équatoriaux. Il en résulte une température ne variant guère, tout le long de l'année, qu'entre les moyennes de douze ou de quinze degrés

centigrades; c'est un printemps perpétuel. Aussi ne connaît-on là-bas ni fièvres, ni épidémies, ni maladies contagieuses; et si, à tous les avantages du Chili précédemment énumérés, j'ajoute que le sol n'y abrite ni animaux malfaisants, ni plantes vénéneuses, on conviendra que nul pays ne pourrait mieux fixer le choix de nos émigrations.

Pour moi, je l'avoue, je ne connais de revers à tous ces beaux côtés que les tremblements de terre périodiques de ces contrées; et encore se trouvent-ils plus ou moins circonscrits et tendent-ils chaque année à perdre en intensité; aussi je ne vois guère d'autre obstacle à croire à la légende qui transporte au Chili l'Éden de nos premiers parents.

La race chilienne actuellement existante provient, nul ne l'ignore, de deux sources distinctes : les conquérants espagnols et l'ancienne race indigène; mais ce qu'on sait peut-être moins, c'est que celle-ci descend elle-même des Indiens

Araucans, qui forment encore aujourd'hui, au cœur même du pays, un État autonome parfaitement indépendant, et des Indiens Huilliches, habitant particulièrement les montagnes et se distinguant par leur taille élevée.

Le type primitif, au moins chez l'homme de la campagne, s'est fort peu mélangé; et l'on peut dire que le *huaso,* c'est le nom qu'on lui donne, possède encore actuellement neuf dixièmes de sang indien et un dixième seulement de sang européen.

Il est généralement bien fait, de forte taille, sec et vigoureux dans ses membres. Le teint, assez bronzé et cependant richement coloré, accuse sa robuste santé.

La femme est de taille moyenne, mais ronde et potelée. Avec ses grands yeux bleus, son teint mat, ses cheveux noirs et drus, elle possède, à n'en pas douter, son genre de grâce et de beauté; mais, chez elle autant que chez l'homme, la figure presque ronde présente trop

de régularité pour comporter beaucoup de finesse ou de distinction.

Mêlés toutefois aux types espagnols, ceux-ci produisent de ravissants sujets, plus séduisants encore que ceux que l'on admire dans les républiques Argentine et de l'Uruguay.

Comme principaux traits de caractère, le Chilien, d'ordinaire, est d'allures douces et de mœurs aussi sobres que simples. Il est, quoi qu'on en dise, excellent travailleur, surtout imitateur; enfin, qualité rare, patriote avant tout et jusqu'à l'exagération. Bref, il serait de rapports on ne peut plus agréables, s'il pouvait s'affranchir d'un fond légèrement vaniteux et menteur.

CHAPITRE II

VALPARAISO

La ville et le port vus de la mer. — Volcans, tremblements de terre et ras de marée au Chili.

Ceux de mes lecteurs qui ont gardé le souvenir du récit que je leur ai fait de mon voyage à travers les pampas argentines et la cordillère des Andes, se rappelleront que c'est par terre que je gagnai le Chili tout d'abord, et que j'eus par conséquent la première vue de la capitale et du port de mer de ce pays. Or, vue de terre, la ville de Valparaiso ne semble présenter rien de bien merveilleux, et c'est vainement qu'on se demande ce qui a pu lui valoir le nom d'ailleurs

de toute façon exagérément emphatique de *Val-Paraiso* (Vallée du Paradis).

Mais, ainsi que j'eus bientôt l'occasion de m'en convaincre au retour d'une excursion que je fis dans le Sud, c'est de la mer qu'il faut se donner le spectacle que présentent, dans leur ensemble, et la ville et le port. Elle est bâtie dans l'amphithéâtre de douze collines formant une crique étroite et presque circulaire; la chaîne des Andes la couronne de ses volcans, et les premiers contre-forts des montagnes l'enserrent de si près qu'ils paraissent vouloir la jeter à la mer. Forcée dès lors de reprendre sur ces versants l'excédant de terrain nécessaire à l'établissement de ses quarante mille habitants, elle apparaît, de loin, comme un entassement de maisons accumulées les unes sur les autres.

Aux abords de la baie sont, d'une part, un rocher tombant verticalement d'une hauteur de cent pieds dans la mer, et au sommet duquel

brille l'acier poli des vingt canons d'un fort[1]; de l'autre, une montagne abrupte, sans verdure, sur les tons sombres de laquelle se dessine au soleil la silhouette blanche du phare.

Et voyez le mouvement, l'animation du port! En dehors des bâtiments de guerre et des steamers faisant le service des côtes, c'est par plus de trois mille que les navires de commerce chiffrent annuellement leurs entrées et sorties. Il y en a toute l'année en nombre presque égal qu'on charge, qu'on décharge, qui, sous le feu protecteur d'une citadelle et de trois forts, se croisent, vont et viennent. Beaucoup d'entre eux font avec le Pérou un échange constant d'or, d'argent, de platine, de laines, suifs et peaux. Partout des quais élevés faits de blocs de granit les invitent à accoster, tandis que d'immenses chantiers s'occupent à réparer leurs avaries en même temps qu'à lancer de nouveaux « sujets » à la mer.

[1] Voir l'incident relatif à ce rocher, p. 35.

Le trafic résultant d'un pareil mouvement est des plus importants. C'est par chiffres énormes que se traitent les affaires; et si Santiago, comme capitale et siége du gouvernement, conserve le monopole de la diplomatie, c'est ici que réside la grande majorité des consuls étrangers.

Les tremblements de terre sont périodiques au Chili. Les mois d'été ne s'y passent jamais sans que l'on n'ait à y subir une série plus ou moins longue de secousses, généralement légères, mais aussi quelquefois malheureusement terribles et fertiles dès lors en accidents de tous genres ou en véritables désastres.

C'est d'ordinaire Valparaiso et ses environs immédiats qui ont le plus à souffrir des tremblements de terre. Ceux de 1822 et 1839, et, dans des temps plus rapprochés de nous, celui de 1873, y sont restés cruellement célèbres.

Je ne crois donc pas hors de propos de toucher ici quelques points relatifs à ces phéno-

mènes généralement peu connus, et qui ne paraissent encore qu'imparfaitement expliqués.

Les tremblements de terre ont d'intimes rapports avec les éruptions de volcans. Tous deux sont le produit de la fermentation de matières sulfureuses qui, au sein de la terre, s'enflamment et cherchent une issue. Seulement, ce qui les différencie, ce qui rend ces dernières beaucoup plus anodines, c'est que les volcans ont leur cratère, autrement dit l'issue toute trouvée; tandis qu'en cas de tremblement de terre, les gaz et vapeurs en travail, n'ayant pour s'élancer que les conduits d'eau souterrains où ils s'engouffrent précipitamment, ébranlent, secouent ou même déchirent le sol, suivant leur degré d'impétuosité et le degré de résistance ou d'épaisseur de la croûte terrestre qui met obstacle à leur libre passage.

C'est de l'engouffrement des gaz dans ces conduits, c'est de l'air qu'ils y refoulent et des

vents qu'y dégagent sous forme de vapeur ces matières en fermentation, que provient ce bruit sourd, ce grondement sinistre qui précède toujours et accompagne souvent ce phénomène péniblement intéressant.

Les volcans, au Chili, sont presque tous éteints. Ceux qu'on y considère encore comme intermittents n'opèrent plus qu'à de longs intervalles. L'Aconcagua lui-même, ce pic élevé de 7,300 mètres, et le plus haut volcan de l'Amérique entière, ce pic dont j'ai atteint le célèbre cratère, n'a plus, de mémoire d'homme, donné signe de vie.

Pour moi, ce n'est qu'au cours de mon expédition sur le territoire araucan que le Llama, qui, dans les pics de la chaîne des Andes, compte pour l'un des plus remuants, m'offrit le spectacle d'une éruption de volcan.

Mais si ce phénomène a, dans les temps modernes, presque cessé de troubler la tranquillité du Chili, il n'en est pas malheureusement de

même des tremblements de terre, qui, je l'ai dit, y sont encore fréquents.

Dans Valparaiso, notamment, ceux-ci empruntent à la disposition même de la ville un caractère de gravité plus grand. En effet, resserrée d'aussi près qu'elle l'est entre la montagne et la mer, cette ville ne comporte absolument de plain-pied que deux rues parallèles, où d'ailleurs se concentrent tout le mouvement commercial, les tramways, le roulage et la circulation. Toutes les autres voies s'y développent en hauteur; et les habitations restantes, tantôt en bloc et tantôt isolées, s'étagent sur la montagne et s'y dominent l'une l'autre. Aussi n'est-il pas rare, dans la minute qui suit le bruit avant-coureur d'un tremblement de terre, de voir quelqu'une de ces maisons quitter tout à coup ses assises, et, projetée tout d'une pièce sur la maison d'en bas, l'entraîner dans sa ruine, couvrant, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire et au milieu d'un infernal

fracas, un vaste espace de leurs débris communs.

Horrible, n'est-ce pas?... Eh bien, telle est cependant l'insouciance des peuples de là-bas que si la fuite des habitants leur permet d'échapper à l'enfouissement, à l'instant même ils relèvent leurs murs et à aucun prix ne céderaient l'emplacement qu'ils occupent, où l'air, disent-ils, est plus pur, où rien ne vient, d'après eux, leur boucher le soleil ni les priver de boire à pleins poumons la brise du Pacifique ou le souffle des Andes!

Il semble oiseux de dire que des secousses se produisant dans de semblables conditions et amenant de tels résultats sont rarement exemptes d'accidents de personnes, quelquefois même d'hécatombes humaines... Mais, étant donné ce qui précède, les malheureuses victimes n'ont pour s'en prémunir aucun palliatif, aucun remède sérieux et pratique.

Dans la capitale, au contraire, ils doivent à la

disposition même que la plaine de Santiago leur permet de donner à leurs habitations, d'être le plus souvent personnellement préservés.

En effet, les maisons y sont, pour la plupart, construites sur l'excellent modèle que voici : Les bâtiments, vastes, mais sans étages, affectent la forme d'un rectangle à l'intérieur duquel s'ouvre une immense cour ; au centre de celle-ci est un petit refuge. Or, chaque pièce est munie d'une porte ouvrant sur cette cour. Dès lors, qu'arrive-t-il? A la première alerte, au premier avertissement du *temblor* (tremblement de terre), chacun d'ouvrir sa porte et de courir au refuge. La maison peut crouler, les habitants au moins échapperont et ne seront pas, quoi qu'il arrive, ensevelis sous ses débris.

Sans doute ces constructions, basses et faites de lignes uniformément régulières, sont d'un aspect parfaitement lugubre et nuisent au cachet d'ensemble de Santiago... mais les Chiliens s'estiment heureux à fort bon droit de gagner

en sécurité ce que leur capitale perd en physionomie.

Ici, où le terrain ne se prête nullement à des constructions de ce genre, les habitants de Valparaiso n'ont, en cas de surprise, que la dangereuse ressource que leur offre la rue. Aussi les y voit-on, aux heures du péril, se presser en foule, ahuris, éperdus, poussant des cris sinistres ou tombant à genoux... spectacle qui devient de beaucoup plus étrange et, convenons-en, presque comique, lorsque le phénomène éclate en pleine nuit, ainsi que, paraît-il, c'est assez sa coutume.

Je n'ai pas fait un séjour de plus de trois mois au Chili sans éprouver personnellement l'une ou l'autre secousse de tremblement de terre. Cependant le respect dû à la vérité m'oblige à convenir ici que les plus fortes d'entre elles sont à peine parvenues à semer le désordre dans les menus objets de mes appartements. Quoi qu'il en soit, le danger n'en existait pas

moins au cours de ces secousses, puisque ce n'est qu'après le calme rétabli qu'on peut se rendre compte de leur intensité.

Eh bien ! gagner la rue est une idée que je n'ai jamais comprise et qui jamais non plus ne m'est venue. Dans la rue, en effet, pour une maison que vous fuyez, en voici deux qui vous menaçent... et puis, que de pauvres âmes qui, la nuit, reposaient calmes, à peine vêtues, qu'une terreur souvent fort peu justifiée a poussées au dehors et chassées de leur lit, et qu'une fièvre subite ou la fluxion de poitrine y ont fait rentrer pour jamais !

Donc, avant tout, mieux vaut rester chez soi, se tenant, si l'on veut, sous les encadrements des portes, qui, en cas de chute des plafonds, fournissent un abri relativement excellent.

Si grand est cependant l'affolement que provoque ici le tremblement, que chacun suit d'instinct son premier mouvement, qui est

de fuir tout droit, sans savoir où. Voyez plutôt :

Récemment présenté dans un salon de grand ton, je rendais un beau soir visite aux gens de la maison. J'avais fort à faire ce soir-là : charmantes, mais rieuses, la mère et deux de ses filles me pressaient de questions et s'amusaient bien moins, convenons-en, du sens de mes réponses que de mon espagnol que je ne maniais encore qu'imparfaitement. Au bout d'une demi-heure de ces jeux innocents, un froid survint dans la conversation... en effet, brusquement et sans nul motif apparent, mes trois jolies partenaires tout à coup se levèrent, saisirent chacune une porte et s'envolèrent. J'avais bien entendu comme un roulement de voiture auquel je n'avais d'ailleurs prêté nulle attention, car le *temblor* était encore en ce temps-là un étranger pour moi. Qu'on juge donc de ma stupéfaction ! Nouveau venu au Chili, j'en ignorais encore presque tous les usages. Je me creusai longtemps la tête à chercher une explication,

et je finis par conclure que je me trouvais apparemment en présence d'un procédé, à coup sûr original et nouveau, mis là-bas sans doute en usage pour congédier les visiteurs. Aussi, à peine remis de mon étonnement premier, je pris mon chapeau et m'en allai. Le lendemain, ces dames firent prendre de mes nouvelles, et j'appris alors que bientôt de retour dans leurs salons où elles m'avaient cherché, mais vainement, elles avaient conçu, les bonnes âmes, des inquiétudes à mon sujet.

En dehors du bruit souterrain, les Chiliens ont encore un joli petit jouet, d'ailleurs fort parisien, qui, en cas de tremblement de terre, leur sert d'avertisseur. C'est l'araignée au corps de métal ou de bois, aux pattes figurées par des fils d'archal en spirale, et qui pend du plafond au bout d'un long fil élastique. D'une extrême sensibilité, cet instrument permet de constater les commotions légères, qui généralement précèdent les grands tremblements.

La plupart des Chiliens prétendent assurer la conservation de leurs immeubles en employant l'*adobe* comme principal agent de construction. Je crois qu'en principe ils ont raison, puisque cette large brique, cuite à l'action du soleil seulement, conserve assez longtemps une élasticité précieuse évidemment. Et cependant cette qualité même, avec le temps, s'émousse, disparaît, et le bâtiment, dès lors, n'en devient que plus cassant. Mais le remède? me dira-t-on. Cette question du bâtiment a de tout temps, on le comprend, vivement préoccupé l'opinion au Chili.

Eh bien! je ne serais pas surpris que les ingénieurs belges ne lui eussent fait faire un grand pas. N'ont-ils pas inventé et expédié là-bas un modèle de maison tout en fer, garantie à l'épreuve des secousses du sol[1]? C'était en 1875, et ce produit de notre industrie nationale devait,

[1] Cette maison sortait des fameux ateliers de MM. J. Cockerill et Cie, à Seraing (Liége).

à cette époque, figurer à l'Exposition universelle du Chili. Je puis d'autant mieux en parler que les fonctions que j'avais acceptées de commissaire belge à cette exposition me firent contribuer à faire arriver, transborder, puis reboulonner cette maison au grand parc de Santiago. L'idée assurément en était fort pratique, et le maniement si facile que quelques heures suffirent à sa reconstruction. Des poutrelles de fer à coulisses et des plaques de fonte interposées constituaient à elles seules l'intégrité de son mécanisme. Après l'introduction des plaques numérotées, les poutrelles de fer étaient successivement reliées entre elles, puis solidement boulonnées; et la maison, tenant ainsi tout d'une pièce, pouvait, en cas de violentes secousses, se déplacer peut-être, mais culbuter, jamais.

Mon départ de Santiago ne me permit pas de m'assurer si le type en question avait été adopté, en principe du moins. Ce que je sais,

c'est qu'à travers les éloges mérités avec lesquels on l'accueillit tout d'abord, perçaient quelques reproches portant principalement sur les trois points suivants : sous l'action du soleil, le métal paraissait devoir, en s'échauffant, élever plus que de raison la température au dedans; de plus, l'air du dehors filtrait à travers tous les joints; enfin cette cage métallique, d'une sonorité absolument gênante, ne semblait pouvoir convenir qu'à des sourds de naissance. Tout ceci, je l'admets, et ces inconvénients me semblent élémentaires. Mais s'ensuit-il nécessairement qu'il n'y ait pas là une idée mère féconde? Qui pourrait affirmer que, successivement goudronnées, calfatées, voire même capitonnées, ces maisons ne seront pas quelque jour les plus demandées au Chili? Enfin pourquoi n'arriverait-on pas à avoir dans le Sud la maison de fer pour la sécurité, aussi bien que dans le Nord, pour la commodité, on a la maison de bois?

L'océan Pacifique est souvent à son tour violemment secoué par des tremblements de terre et éruptions de volcans sous-marins. Les volcans sous-marins n'existent guère qu'à de faibles profondeurs, puisqu'ils occupent toujours le sommet des montagnes qui forment le fond de la mer. Leurs éruptions n'ont pas d'effets bien désastreux, car l'eau a bientôt fait de remplir et par suite d'éteindre leurs cratères. Quelquefois même, au cours de leur activité, ces volcans, émergeant tout à coup de la tête, contribuent à doter l'Océan de quelque île nouvelle où à étendre un peu la surface des continents.

Il n'en est point ainsi des tremblements de terre sous-marins. Lorsqu'en effet, sur un vaste rayon, s'agitent et se soulèvent les bas-fonds de la mer, celle-ci, naturellement, obéit à ce mouvement, suit l'impulsion donnée, s'élève à des hauteurs parfois invraisemblables, puis brusquement retombe. Telle est, à n'en pas douter,

la principale cause des tempêtes imprévues dont le Pacifique est sans cesse le théâtre, et de ces ras de marée qui trop souvent visitent et ravagent les côtes du Chili et, comme de préférence, celles de Valparaiso.

Un jour, à Valparaiso même, j'assistai en personne à l'un de ces étonnants spectacles de la nature. La mer, jusqu'alors calme et d'humeur impassible, se prit brusquement à bouillir. En même temps, et comme sollicités par la détente subite d'un gigantesque ressort, les flots se soulevèrent, d'immenses lames mugirent, écumèrent. Du large où, à deux milles peut-être, cette tempête subite venait de prendre naissance, on la vit s'avancer rapide, impétueuse, gagnant les eaux du port. J'acceptai un refuge dans une habitation ayant vue sur la baie. Le spectacle devenait imposant, mais lugubre. Ici de frêles barques littéralement cueillies par la tempête, puis violemment rejetées contre les quais, s'y brisaient comme verre;

là-bas de grands vaisseaux rompant leurs chaînes ou tordant leurs amarres, pirouettaient, s'entre-choquaient, se broyaient l'un l'autre. Des planches, des tonneaux, mille épaves flottantes passaient pêle-mêle dans un courant rapide. Déjà le flot, ne se contentant plus de secouer les digues ou de battre la grève, avait franchi les quais et, balayant les rues basses de la ville, visité les maisons et envahi les caves. A terre, de grands désastres paraissaient être à craindre... Mais tout à coup les eaux se retirèrent; sensiblement, leur fougue s'apaisa, les lames se nivelèrent; et bientôt, dans la baie, le calme rétabli nous permit de contempler dans son pénible ensemble toute l'étendue d'un vrai champ de carnage. Peu de victimes à sauver, Dieu merci! peu de morts à compter... mais quel chaos et que de naufrages! Une heure avait suffi pour consommer des ruines, des désastres irréparables. Plus de trente bâtiments assaillis, entr'ouverts, avaient sombré ou

vu leur précieux chargement s'engloutir dans la mer. Le nouveau cuirassé chilien *l'Esmeralda*, incliné sur le flanc, gisait lui-même hors de combat. Cette machine de guerre que le gouvernement venait d'acquérir à grands frais, et dont la veille encore j'avais vu les Chiliens se montrer fiers à fort bon droit, en ce moment désemparée, moulue, faisant eau de toutes parts, flottait au milieu des épaves. Les officiers de son bord ainsi que l'équipage, alors en train de se divertir à terre, encoururent sans doute toutes les rigueurs des peines disciplinaires; mais on n'en eût pas moins à déplorer la perte du navire.

En ville, seulement quelques effets bizarres : un bon nombre de rats dont l'eau subitement venait d'envahir les retraites couraient de par les rues, affolés et tremblants; des piétons attardés s'étaient vus tout à coup surpris, jetés à terre; par contre, un factionnaire ayant, dès le début, gagné l'abri de sa guérite, tous deux,

l'une portant l'autre, avaient été soulevés par une lame et portés, paraît-il, à près de trente mètres du lieu de leur faction; et ce tout d'une pièce, sans qu'aucun d'eux ne rompît ce merveilleux équilibre!

Je m'arrête... car je sens qu'on va m'accuser de faire du roman, et non plus de l'histoire. Toutefois, je ne puis clore la série des pages consacrées à ces imposants phénomènes sans livrer les deux faits suivants à la méditation et plus probablement encore au scepticisme de mes lecteurs.

Le premier, le voici : c'était il y a vingt ans à peine. Un ras de marée bien autrement violent, on va le voir, que celui dont j'ai pu retracer ici le croquis, éclatait également en rade de Valparaiso. Or, à l'entrée de la baie se dresse, je l'ai dit, un rocher d'une centaine de pieds d'élévation que couronne et défend la batterie d'un fort. Eh bien, il paraîtrait qu'au fort de la tempête des lames seraient venues,

balayant le rocher, saisir deux des canons et les jeter à la mer.

Je ne me fusse que difficilement résolu, je l'avoue, à admettre ce bruit public aux preuves malheureusement absentes, si je n'eusse vu de mes yeux les traces encore vivantes d'un autre fait de semblable nature, et cependant de beaucoup plus étrange.

Écoutez : c'est un drame, ancien déjà, lequel eut pour théâtre la côte du Chili formée en cet endroit d'une assez courte grève suivie d'une colline de sable. Les héros de ce drame sont, d'une part, le ras de marée, toujours, de l'autre une frégate anglaise. N'en déplaise à Jules Verne, je donne pour historiques les faits que je vais narrer à grands traits et sans commentaires. Donc un jour que de très-près elle rangeait la côte, la malheureuse frégate fut surprise, dit-on, par un ras de marée si subit et d'une telle violence qu'elle n'eut apparemment pas le loisir de se mettre en défense. Le fait est qu'une

lame tout à coup l'enleva, lui fit franchir la grève et piqua, comme un dard, aux flancs de la colline, ce projectile d'un nouveau genre. Tout son avant disparut dans le sable... Si bien que, quand plus tard les eaux se retirèrent, on put voir, en levant les yeux vers la colline, l'infortuné navire suspendu entre ciel et terre.

C'est d'ailleurs là qu'on peut le voir encore... un sentier vous y mène. La partie de la quille émergeant de la terre forme un joli chalet aujourd'hui gracieusement entouré de verdure. On n'y accède encore que par les marches usées de l'échelle du bord. L'arrière sert de balcon ayant vue sur la mer... et ce qui fut le carré des officiers jadis est la cantine obligatoire. C'est là, au cœur de la frégate même, que l'industrie américaine se plaît à calmer à prix d'or la soif des curieux qu'elle attire.

De pareils faits fort heureusement sont rares et tendent chaque jour à le devenir davantage.

Il ne faudrait donc pas s'en exagérer l'importance et, par suite, conclure des pages qui précèdent, à l'impossibilité d'habiter ces pays ou au manque absolu de sécurité au Chili. On voudra bien se souvenir combien vaste est le territoire d'un pays qui occupe sur l'Océan plus de huit cents lieues de côtes, et l'on se rappellera que, pour traiter plus spécialement de ces matières, j'ai tout exprès choisi Valparaiso et ses environs immédiats comme les points les plus exposés aux ras de marée et tremblements de terre. D'ailleurs, soit que progressivement les feux qui les provoquent s'éteignent au sein de la terre, soit que la croûte terrestre s'épaississe à la longue, il est à remarquer que chaque période nouvelle amène actuellement un ralentissement constaté dans la durée, la succession et notamment l'intensité de ces phénomènes au Chili.

CHAPITRE III

SANTIAGO

Le chemin de fer de Santiago. — Panorama, description de la ville. — Le *Cerro*. — Le parc *Cousiño*. — Comment les Chiliens pratiquent l'hospitalité. — De la propriété rurale au Chili. — Les bains d'Apoquindo. — Quelques pages de détails sur les mœurs à Santiago.

De Valparaiso à Santiago, la capitale du Chili, le trajet par chemin de fer s'exécute en cinq heures. Il comprend un parcours de cent quatre-vingt-quatre kilomètres.

La ligne suit d'abord la côte du Pacifique, la quitte pour s'enfoncer dans une petite vallée des plus sauvages, fait bientôt l'ascension d'une chaîne de montagnes qui porte les voyageurs à

une élévation de plus de deux mille mètres, puis, d'un trait, redescend jusqu'à Santiago.

Toute la voie est semée de remarquables travaux d'art. Pentes et courbes rapides, tunnels, ponts suspendus... y sont traités avec une hardiesse et une sûreté de main dignes des plus grands ingénieurs. Aux endroits fort nombreux où la pioche et la mine ont dû tailler à vif dans la montagne, des murs de maçonnerie soutiennent la roche friable. Il arrive, je le veux bien, qu'en dépit de précautions incontestablement minutieuses, des blocs, se détachant de quelque haut sommet, viennent obstruer la voie et y causer le déraillement d'un train... mais par la suppression des trains de nuit en plus d'une saison, par la modération de la vitesse aux mauvais endroits, par le frein, grâce enfin, le jour à l'éperon, la nuit au réflecteur que porte la machine, on y obvie le plus souvent dans la limite du possible.

Sur ce hardi chemin on devine la variété des

tableaux qui, graduellement, s'offrent aux regards du voyageur. Tandis que tour à tour il gravit des rochers, enjambe des crevasses ou franchit des torrents, il peut compter en bas les richesses agricoles de la vallée centrale ou admirer en haut la majesté des Andes.

Rapidement s'effectue la descente. Au bout, se déroulant sur une large plaine, voici Santiago[1], plus agréable à contempler des hauteurs qui l'environnent qu'à parcourir en amateur de la ligne et du pittoresque.

En effet, ses maisons régulières et basses, mais flanquées de grands arbres, ses jardins bien plantés, ses villas ou *Quintas,* lui donnent à distance un petit air riant, soigné, presque coquet, auquel la ville elle-même souvent ne répond pas. Et de fait, en dehors de la place *de Armas,* centre où l'on peut compter quelques

[1] Généralement désignée sous le nom de Santiago de Chile (du Chili), pour la distinguer de Santiago d'Espagne, de Santiago de Cuba et de tant d'autres villes placées pareillement sous le patronage de saint Jacques.

grands monuments, et du *Cerro de Santa Lucia*, colline naturelle qu'au cœur même de la ville les Chiliens ont eu le bon goût de respecter et d'approprier, Santiago est loin de faire suffisamment honneur à son nom de capitale. La plupart de ses rues sont froides, sans tournure, mal pavées, faites d'habitations sans ornements et sans architecture. Les routes des faubourgs, où l'on foule en moyenne un demi-pied de sable, dégagent à chaque pas des tourbillons de poussière qui salissent les murs, aveuglent les passants et pénètrent dans les demeures. Et puis, le triste aspect que celui de ces longs murs de terre qui bordent les propriétés rurales! J'admets que l'on y voie çà et là de beaux arbres; mais la sécheresse et la poussière en souillent les feuilles, en ternissent l'éclat. Et, en face de ces malheureux aux têtes privées si longtemps des eaux bienfaisantes du ciel, on est tenté d'en vouloir à l'éternel soleil du Chili.

Fondée en 1541 par don Pedro de Valdivia, Santiago n'est pas, comme on le voit, une ville nouvelle : elle est loin cependant d'être encore achevée et s'agrandit de jour en jour. On constate également une progression rapide dans le chiffre de ses habitants, se montant aujourd'hui à plus de quatre-vingt mille. Bâtie sur un plateau élevé d'environ six cents mètres et partout entourée de montagnes ou de *cerros* (collines), elle jouit d'un climat hautement réputé.

En dépit de l'aspect vraiment peu séduisant que présentent les faubourgs et environs de Santiago, la ville en elle-même, c'est-à-dire dans ses centres, n'est pas entièrement dépourvue de monuments ou vide de beautés.

Comme siége du gouvernement et chef-lieu du département le plus central et le plus populeux[1], elle possède palais, évêché, université, lycées, banques, théâtres et Monnaie. Comme

[1] Le département de Santiago contient deux cent quatre-vingt mille habitants.

entrepôt de tout le commerce du Chili, elle contient de nombreux établissements où l'industrie nationale est plus spécialement représentée par la poterie, l'ébénisterie et surtout la sellerie. Le commerce étranger y occupe à son tour des magasins luxueux, élégants. Enfin quelques églises, celle de Saint-Dominique entre autres, y sont dignes de remarque et complètent, avec le grand pont jeté sur la rivière de la ville, le Maypocha, l'ensemble encore relativement imposant des monuments de la capitale.

Comme les grandes familles et les grosses fortunes ne sont pas rares ici, la ville, forcément, aurait bien plus grand air, si les tremblements de terre n'empêchaient d'élever toute construction un peu grandiose. Aussi bien ont-ils grande raison de réserver leur luxe à la décoration et au vrai confort du dedans; assez d'autres, ma foi! ont le parfait mauvais goût de ne l'étaler qu'en façade!

Une gigantesque construction, par exemple,

c'est le *Grand Hôtel* de Santiago, qui, sur la place d'armes, présente une copie d'ailleurs assez fidèle du *Grand Hôtel* à Paris. Je n'ai point osé, je l'avoue, prolonger mon séjour dans cet immense caravansérail où, portées à une hauteur exceptionnelle en ces pays, les briques et les pierres de taille semblent un défi jeté aux tremblements de terre.

Un grand boulevard connu sous le nom de promenade de l'Alameda, conduit au *Cerro* ou *Passeio de Santa Lucia,* qui est, sans contredit, l'une des principales curiosités de l'endroit. C'est une colline naturelle s'élevant au beau milieu de la ville, et que le produit de souscriptions nationales a transformée en jardin d'agrément. Circulaire à la base et de forme conique assez accentuée, elle atteint environ cent cinquante mètres d'élévation. Roche inutile encore il y a dix ans à peine, immeuble à première vue passablement gênant, l'activité et l'industrie chiliennes en ont fait aujour-

d'hui, au prix de quelques millions, une incontestable merveille. Et maintenant le *Cerro*, accessible aux voitures de la base au sommet, est un lieu de promenade élégant et suivi où l'éclat des parterres le dispute aux produits d'une végétation exotique amoureusement entretenue. Rochers à pic et naturels, roches artificielles, grottes, statues, monuments de tous genres, forteresses en miniature, chemins, escaliers pittoresques, ponts suspendus, cascades, lacs et canaux... rien n'y manque. C'est un véritable musée qui, non content de charmer l'œil, peut aussi, tour à tour, réconforter le corps et l'esprit, car il va, dans l'échelle de ses divers monuments, de la bibliothèque au restaurant. J'avoue qu'on est heureux de voir l'idée religieuse couronner l'œuvre humaine, et de saluer la croix plantée sur le plus haut sommet. Également sur un sommet voisin, apparaît un calvaire, et l'on peut admirer, à quelques pas de là, la jolie petite chapelle de Santa Lucia, où,

depuis quelque temps, les fiancés de la société chilienne trouvent de bon goût d'aller unir leurs destinées. Enfin, gravée en lettres d'or sur le rocher qui, au pied de la colline, soutient la grille d'entrée, se lit cette inscription : « *Passeio de Santa Lucia, inaugurado el 17 setiembre de 1872. — Obra de Dios, el pueblo de Santiago, con sus ofrendas, la hizo suya.* » (Promenade de Sainte-Lucie, inaugurée le 17 septembre 1872. — Œuvre de Dieu, les habitants de Santiago, avec leurs dons, se la sont assimilée.)

C'est de même à l'idée patriotique encore que la ville de Santiago doit son grand parc connu sous le nom de « *parc Cousiño* »; car c'est gratuitement que le vaste terrain qu'il occupe fut offert à la ville par l'opulente famille chilienne dont il a conservé le nom

Aménagé dans le goût du « *Hyde Park* » de Londres, quoique de proportions sans doute plus restreintes, ce parc est, à jours fixes comme à certaines heures, le lieu de réunion de tout

ce que la ville possède de *sportsmen* ou peut produire d'équipages. Une pièce d'eau centrale leur permet de pratiquer le « *tour du lac* » obligatoire.

C'est là que le *gommeux* de l'endroit vient faire apprécier les grâces parfumées de sa petite personne, le collant de son veston, le moelleux de ses formes ou l'art avec lequel il manie sa monture. C'est là que l'homme fait, au front rêveur, au maintien grave, sort ses décorations, promène au fond de sa victoria les rêves d'une ambition sans cesse grandissante, et s'étudie surtout à se donner, pour la galerie, des airs d'habile politique ou de profond penseur. C'est encore là que les jeunes élégantes vont, armées de toutes pièces de leur dangereux arsenal, faire étinceler leur œil noir, produire leurs charmes si divers ou *lancer* la toilette qui, arrivée de Paris le matin, sera l'unique objet de la conversation du soir. Bref, c'est là que se joue, une fois de plus, l'éternelle comédie mon-

daine; là que jeunes et vieux se disputent avec rage la même place au soleil; là que se vivent au jour le jour ces romans-feuilletons vraiment interminables, dont le texte varie si peu dans les climats les plus divers, et dont le fond reste, à coup sûr, partout éternellement le même.

Au Chili, comme à la Plata, on professe pour les équipages le culte du massif, des ornements et du clinquant; mais ici les chevaux sont de plus pure et de plus noble race. Ils n'ont pas, il est vrai, tous les moyens de ceux de la *pampa,* mais sont plus beaux de formes et de bien plus haut prix. C'est tout ce qu'ont obtenu jusqu'ici les éleveurs chiliens, qui se sont efforcés de combiner les races indigènes avec les produits anglais. Cependant, tout porte à croire que ce travail, encore en enfance, produira dans la suite de bien plus complets résultats.

Les Chiliens sont d'humeur hospitalière et douce, d'esprit aimable et liant, et, dans la vie d'intérieur, simples et bons enfants par carac-

tère. Successivement présenté dans leurs cercles, admis dans leurs salons, invité à leurs fêtes ou familièrement reçu dans leurs plus intimes réunions, j'ai pu me former d'eux une idée fort complexe que je crois être la vraie et que je résumerais volontiers par cette expression familière : « Ils ont le cœur sur la main. » J'en donnerai entre mille un exemple à l'appui.

A peine arrivé au Chili, j'avais, dans la personne de don N*** M*** C***, l'un des grands éleveurs du pays, fait la rencontre d'un homme spirituel, aimable, et d'ailleurs fort instruit. J'étais en train de m'en faire un ami. Or, un jour que j'avais réclamé ses lumières pour le choix d'un cheval que je voulais consacrer à des excursions quotidiennes tout autour de Santiago : « C'est bien, j'y songerai », me répondit-il simplement. J'étais rentré chez moi, où bien tranquillement j'achevais un modeste repas, quand on vint m'avertir qu'un homme à cheval insistait pour me voir. Effectivement,

monté sur une petite bête de chasse de pure race anglaise et fort coquettement harnachée, un groom attendait à ma porte. Il mit aussitôt pied à terre et me tendit une carte de don N*** M*** C***, portant ces simples mots : « Prière de me renvoyer la bête, avec sa selle et sa bride, quand vous quitterez Santiago. » Dans de semblables conditions, je ne pouvais qu'accepter; je retins l'animal, et le groom s'en retourna.

Le lendemain, monté sur un cob aux grandes allures, on put me voir mêlé aux gandins du parc Cousiño. Mais une fois n'est pas coutume; et je m'attachai, par la suite, à mettre à profit les jambes d'acier et le robuste fond de ma bête, de préférence pour visiter au loin les *Quintas, Chacras* et *Haciendas* des environs.

Pour ceux à qui ces noms pourraient sembler barbares, je dirai que la propriété rurale au Chili se divise, suivant son importance ou sa destination, en *Quintas, Chacras, Hicuelas* et

Haciendas. Chacun de ces termes appelle un mot d'explication.

La *Quinta* est la simple villa avec ses dépendances et son petit jardin.

La *Chacra*, qui n'en diffère pas sensiblement en principe, comporte une étendue bien plus considérable et compte généralement pour une propriété de très-grande valeur. Celle que je visitai la première contenait, entourant une superbe villa, des vergers pleins de fruits, des serres bondées de fleurs et de grandes allées couvertes où des vignes s'élançaient sur des charpentes de fer. On y voyait aussi de longues avenues de peupliers séculaires, un grand parc à l'anglaise, des palmiers, de petits bois, un lac..., que sais-je encore?

On appelle *Hicuelas* les fermes exclusivement affectées à la culture.

Enfin, les *Haciendas* au Chili sont de véritables domaines où l'on pratique à la fois l'élève du bétail et la culture dans les vallées. On y

exploite les forêts qui couvrent la partie montagneuse. Ce terme d'*hacienda* correspond, de ce côté des Andes, à celui de *fazenda* au Brésil et d'*estancia* dans les Pampas. Au chapitre des chasses que je fis dans ces propriétés immenses, je me promets d'en faire prochainement visiter l'une ou l'autre au lecteur.

Une bien intéressante excursion à faire également aux environs de Santiago est celle des bains d'Apoquindo, à peine distants, à l'est, de vingt kilomètres de la ville. Ces bains sont établis sur des sources thermales d'une température de 17 à 23 degrés, dont les eaux alcalines paraissent mériter leur grande renommée. Au pied même de la cordillère, ils occupent un plateau élevé déjà de huit cents mètres et sont des mieux aménagés. C'est l'industrie privée qui s'est emparée de ces sources et a construit autour d'elles un établissement très-complet avec bassin de natation, salles de bains particuliers, grand jeu de douches..., etc. Le tout est

couronné par un hôtel réellement confortable, qui comprend une série de petites habitations coquettes entourant un jardin d'été approprié à des jeux de toute espèce. Ces bains sont très-suivis une bonne partie de l'année et se partagent la vogue avec ceux de Cauquenes, situés plus au nord, et dont les sources ont une température de beaucoup plus élevée (35 à 47 degrés).

Mais revenons à la ville et passons-y rapidement en revue ce qui, dans ses détails ou dans les mœurs des habitants, peut encore présenter quelque intérêt et quelque constraste avec nos habitudes et notre genre de vie européen.

On se rappelle qu'en vue des tremblements de terre, la grande majorité des habitations au Chili n'offre, en réalité, qu'une série d'appartements distincts ouvrant chacun sur une cour intérieure, où l'on se réfugie au « *premier avertissement* » du *temblor*. De cette disposition presque générale des maisons résulte l'inconvé-

nient suivant : pour passer du salon à la salle des repas, on a souvent à traverser la cour. Plus pittoresque que pratique, ce voyage se complique dans la saison d'hiver, où, mieux encore que pénible, il peut devenir dangereux.

Les rues de Santiago sont presque toutes encore pavées de galets de mer ou de pierres roulées que l'absence presque complète de trottoirs rend insupportables aux piétons. Les chevaux, paraît-il, s'en accommodent mieux; au moins n'ont-ils pas l'air d'en souffrir dans leurs allures. Et en effet, d'excellentes calèches, généralement attelées de deux chevaux, sillonnent rapidement la ville de toutes parts, et ce n'est ni chez nous, ni à Paris, ni même à Londres, à Vienne tout au plus, que l'on en trouverait de semblables. Le cocher ne manquera pas, je le sais, de vous arrêter en chemin aux grands abreuvoirs de la ville; mais, en dehors de ces arrêts forcés que la santé

de ses bêtes réclame impérieusemennt, dit-il, il filera droit et mènera grand train. Quant au tarif, il est au moins original. Ainsi, pour une course de dix pas ou de longue haleine, c'est vingt sous uniformément...; mais le cocher peut, en route, compléter sa voiture et prendre d'autres voyageurs. Voulez-vous être seul? c'est une piastre (cinq francs) qu'il vous faudra lui payer à l'avance.

Le costume, au Chili, a perdu sans retour son gracieux cachet d'autrefois, depuis que des modes uniformes ont malheureusement tout détrôné, tout envahi presque partout. En ville, c'est tout au plus si les femmes ont gardé leur fameux costume de matin et d'église, si souvent décrit, la *manta*. Cet ample châle noir, qu'elles s'entendent, du reste, à draper avec goût, les recouvre tout entières, et, ramené sur la tête, leur voile la figure au point de ne laisser passer que le bout d'un tout petit nez et les flammes de deux jolis yeux. Ainsi

vêtues, on les voit, le matin, courir de par les rues et se rendre à l'église, porteurs d'un petit carré d'étoffe ou de tapisserie. C'est le tapis qui là-bas va leur servir de chaise et sur lequel elles vont s'agenouiller d'abord, puis, par un tour de force que je n'ai jamais bien pu saisir, se laisser tomber pour s'asseoir.

Assurément, ce costume est commode et permet à ces dames de sortir dans un négligé qui fait merveilleusement le jeu de leur paresseuse nature; mais, uniforme et sombre, il est vraiment trop peu flatteur, et, déguisement véritable, il doit, dans ces pays naturellement enclins aux aventures galantes, prêter à mille abus. Combien d'ailleurs plus gracieux et coquet le voile de dentelle noire, la mantille espagnole que rattache aux cheveux le grand peigne en écaille des femmes de Buenos-Ayres et de Montevideo!

A la campagne, les *huasos* portent encore presque tous l'accoutrement pratique du *gaucho*

de la pampa; le *poncho* dans lequel il faut piquer la tête, la ceinture de cuir, le pantalon flottant et la botte molle garnie des pesants éperons aux pointes fantastiques. Pour coiffure, le chapeau de feutre à larges bords ou le panama-parasol, également adopté en été par les femmes.

Aussi, quel joli tableau de genre, lorsque, perché sur le même cheval au harnachement tout constellé d'argent, un ménage *huaso* vient à Santiago sous son pittoresque costume, lui, le corps droit, les pieds fourrés, en manière d'étriers, dans de vastes sabots de bois sculpté, menant sa bête avec des rênes de cuir tressé.. elle, assise à l'arrière sur la croupe du cheval que capitonnent, à cet effet, six ou huit peaux de mouton, une main passée à la taille ou accrochée à la ceinture de son époux, et l'autre tenant un parasol qui, fait de plumes d'autruche, est du plus saisissant effet! Et n'allez pas penser que ce couple étonnant gêne en rien qui le porte

ou craigne aucunement d'être désarçonné : tous trois, y compris l'animal souvent encore fort peu discipliné, vous les verrez passer rapides sur les chemins, tout d'une pièce, au galop.

Les familles chiliennes sont particulièrement nombreuses. Le chiffre des enfants y est souvent de dix, parfois de quinze, et l'on m'a cité tel ménage qui fit à la patrie jusqu'à vingt-huit sujets. Cela se comprend dans un pays où les centenaires passent inaperçus, où, non content de vivre vieux, on se marie si jeune qu'on voit des mères de vingt ans promener déjà avec amour trois ou quatre petits enfants.

Pour se marier, ici, pas de cérémonies, fort peu d'hésitation, jamais de temps perdu! Des jeunes gens se plaisent, se désirent... Pour pouvoir à loisir se l'avouer et s'en entretenir, les occasions ne leur feront pas défaut. On les leur fournira, elles seront journalières, et ils en profiteront d'autant mieux qu'ils savent que

c'est pour eux qu'ont lieu ces réceptions de cinq heures où l'on attend toujours la lampe qui ne vient pas; pour eux ces longues causeries où s'absorbent les mères; pour eux ce clair-obscur, ces fauteuils écartés, ces gentils petits coins. On se tient de doux propos, on échange quelques serments, une promesse, on se fiance... et puis le reste n'est pas long.

L'armée républicaine a grand air et bonne tenue. Vêtus et équipés à l'instar des soldats français, dont ils portent souvent les anciens uniformes, les soldats du Chili méritent à tous égards la réputation de bravoure qu'ils ont si bien su conquérir. Un sang-froid merveilleux, une discipline sévère, un patriotisme à tous crins, et, qualité plus rare encore dans ces pays, une incorruptibilité reconnue, les distinguent de leurs voisins. L'effectif, en temps de paix, ne se monte pas sur terre à plus de quarante mille hommes; mais ils ont d'excellents marins.

Là où l'avancement est peut-être le moindre,

c'est en ce qui concerne la musique et les arts. Ces derniers sont, il est vrai, représentés par quelques peintres; mais je crois que s'ils possèdent une réputation, ils la tiennent surtout de l'orgueil national, qui se plaît à exagérer leur talent. Pour être encore peu cultivés, les arts n'en sont pas moins appréciés au Chili; mais, tout compte fait, celui qui certainement s'y trouve poussé le plus loin, c'est le plus plat de tous, c'est la photographie. Celle-ci, chose bizarre, est du domaine public en ces pays. Et c'est fort bien fait, après tout; car cela permet à chacun de se procurer à sa guise les types de son choix, tout en faisant perdre à ces charmantes images ce caractère sottement compromettant que l'Europe leur attribue à tort, à mon avis.

Quant à la musique nationale, elle est presque nulle au Chili. Les Chiliens n'ont pas de classiques, et leurs compositions dépassent rarement le rhythme de la danse : leurs rares

opéras ne sont eux-mêmes qu'une série de motifs dansants. Mais pour la danse, par exemple, ils sont dès longtemps passés maîtres, et chacun de nous connaît l'originalité de leurs danses nationales ou de leurs *samacuecas*.

Sans transition, je passe à la cuisine, et mes lecteurs me pardonneront, je pense, ce brusque saut littéraire accompli dans leur intérêt. Tout ici se fait à la graisse, et l'abus de cette base culinaire indispose souvent, et à coup sûr fatigue l'estomac. Qui sait si ce n'est là la raison pour laquelle cet organe est, chez les Chiliens, presque toujours si délicat? Au reste, j'ai peu compris leur système d'alimentation. Le climat, en effet, ne semble pas comporter cette nourriture forte, copieuse, épicée, qu'ils recherchent. Et que dire des gens du peuple qui y ajoutent, guidés par un goût révoltant, l'habitude de boire du sang? La chose n'est que trop vraie; chaque jour, à cet effet, la foule se porte à l'abattoir : elle croit, la malheureuse, y

trouver l'énergie, les forces, la santé; mais elle y boit plutôt les germes de la mort, et cette détestable pratique ne fait que confirmer ses instincts déjà sanguinaires. Tant il est vrai que chez elle, du moins, la civilisation n'est en réalité qu'un vernis qu'il ne faut pas gratter longtemps pour remettre à nu le vieil homme, le barbare, l'Indien!

Dans la société, j'assistai maintes fois à des dîners d'apparat; voici ce qui particulièrement m'y frappa. Ces repas se composaient d'une suite interminable de plats tous indistinctement servis à la portion. Et toujours un laquais, par couple de convives, ou échangeait ces plats, ou faisait alterner dans les verres les vins de France et du Chili. Une santé à chaque verre, et la nécessité de vider à fond chaque fois, rendaient en peu d'instants la gaieté fort bruyante. Mais je me plais à constater ici que rarement cependant on dépassait les bornes, et que je n'ai vu se produire ce fait qu'une fois. C'était malheureu-

sement à un dîner à peu près officiel et à coup sûr de grand gala. Chose digne de remarque, nous étions, ce jour-là, servis dans une vaisselle de porcelaine de Sèvres chiffrée Napoléon III.

Je signale, en passant, un usage charmant : la maîtresse de maison est servie la dernière..., mais tout le monde l'attend; et ce n'est que lorsqu'elle-même a saisi son couvert, que ceux de ses convives se mettent en mouvement.

Maintenant, pour terminer cette page de détails sur les mœurs de la capitale, un mot sur la situation religieuse au Chili.

Ainsi que dans tout le Sud-Amérique, la religion catholique est religion d'État. Un seul temple protestant est toléré à Santiago : encore n'est-ce là qu'une concession récemment faite aux représentants du commerce anglais et allemand. Mais il faut bien en convenir : la religion catholique devient ici, dans la pratique, et tout autant, hélas! que de l'autre côté des Andes, une sorte de superstition. Rien de

curieux, par exemple, comme de rencontrer dans les rues de la ville ces mendiants à cheval porteurs d'images de la Vierge ou de reliques des saints qu'ils présentent à baiser pour quelques *centavos*. Ce commerce religieux est, paraît-il, fort lucratif; mais pourquoi le cheval? Je l'ignore!

Les églises, le dimanche, regorgent de femmes de tout âge et de toute position; mais de nouveau les hommes s'y font remarquer par leur absence. Et si les magasins sont, peut-on dire, tous fermés ce jour-là, on se demande si c'est bien réellement le commerce, et pas plutôt les commerçants, qui se reposent. Car ces messieurs en prennent à leur aise. Ils sont amis des plaisirs, et leurs goûts de repos sont si grands que, durant la semaine, les magasins qui n'ouvrent jamais avant huit heures, sont clos déjà tous les soirs à neuf heures.

Les grandes cérémonies du culte se célèbrent ici avec beaucoup de pompe et d'apparat. Elles

seules ont le privilége d'attirer tout le monde; mais à celles-ci, les hommes assistent bien plutôt en curieux qu'en croyants. C'est le cas pour les processions, et celle de la Fête-Dieu m'en offrit un échantillon.

Les processions ici se font au coucher du soleil, à la lueur des torches, au son de la musique militaire, au bruit des fusées, du canon. Partout une foule compacte, mais aussi trop bruyante, partout des reposoirs richement décorés et des maisons illuminées. Il y a dans le cortége grand déploiement de troupes, grand étalage de richesses, assaut de torches, de drapeaux. En tête va la musique, et les statues des saints qu'on invoque au Chili sont portées par des gens du monde, ayant fortune et position. Les prêtres, le chapitre, présentent tour à tour à l'éclat des flambeaux leurs plus scintillants ornements. C'est l'évêque qui bénit. Il porte le Saint Sacrement. Suivent au grand complet les ordres religieux dans leurs longues

robes d'uniforme. Puis les corporations, les sociétés... et la foule forment la queue du grand serpent.

Les Jésuites ont ici un grand établissement et une église nouvellement bâtie, car celle qu'ils possédaient jadis, l'église de la Compania, fut détruite par le feu dans de terribles circonstances. C'est un drame récent. Le 8 décembre 1868, tandis que la célébration pompeuse des offices avait attiré les fidèles et rempli de monde l'édifice, un tremblement de terre vint renverser les cierges, et le feu prit aux draperies.

Les portes étaient fermées; et, comme elles ouvraient en dedans, la terrible poussée que fit aussitôt autour d'elles une foule en délire ne permit pas de les ouvrir. Au bout de peu de temps, l'église en flammes s'effondra, et deux mille personnes périrent ce jour-là brûlées vives ou bien écrasées sous les ruines. Un monument funèbre élevé sur le lieu même de cette catastrophe en perpétue l'horrible souvenir.

En parlant tout à l'heure de la petite chapelle qui surmonte le *Cerro de Santa Lucia*, j'ai dit qu'il était de bon goût et devenait de mode pour les fiancés de la classe élevée d'aller y faire consacrer leur union.

Dans la haute société chilienne cependant se pratique encore un usage assez curieux, mais à mon avis trop sans gêne et surtout trop profane. Il consiste à se marier religieusement chez soi, dans un salon. En effet, rien de plus simple et de moins formaliste que cette façon de se marier, dont je fus personnellement témoin à Santiago. C'est une fête, voilà tout. Eh bien, j'estime que ce n'est pas assez; et cette fête devait revêtir, selon moi, un caractère plus sérieux. Cela paraît d'autant plus rationnel que le mariage civil n'existant pas au Chili, cette cérémonie religieuse constitue à elle seule toute l'économie d'un acte entre tous important.

Donc, un jour que se mariait un de mes bons

amis de là-bas, j'étais de noce à Santiago. L'invitation portait : habit, cravate blanche, deux heures précises et l'adresse de la fiancée. La maison s'emplissait quand, à l'heure indiquée, je m'y fis annoncer. Pour ma curiosité, que de sujets déjà dans les salons! J'y vis le président de la république du Chili, proche parent du futur époux, et d'autres personnages haut placés, ses amis. J'y vis également une jolie collection de tresses noires, de têtes roses, un riche assortiment de toilettes de Paris, un fouillis de dentelles, un luxueux amas de pierreries. Mais plus que tout cela, voici ce qui me surprit.

Dans un des coins les plus joyeux, le célébrant causait avec les dames, tandis que, dormant oubliés sous quelque meuble du salon, l'eau bénite et le rituel attendaient l'ouverture de la cérémonie. Quand tous les invités (cent cinquante à peu près) furent enfin réunis, à un signal donné, le prêtre sortit son étole; les fiancés, debout, s'approchèrent de lui. On fit

cercle alentour, mais à peine silence. Quelques prières furent dites en latin, puis quelques pages imprimées et relatives aux devoirs conjugaux, lues par le prêtre en espagnol. Les époux s'agenouillèrent, le « oui » fut prononcé, et l'heureux couple fut béni. Tout aussitôt l'épouse embrassa presque toutes les dames, tandis que son mari donnait à bouche que veux-tu l'accolade aux amis. Là-dessus les invités se rangèrent en bon ordre aux quatre murs du salon, et le nouveau marié, avec un doux sourire, présenta sa femme à chacun. Celle-ci distribua force poignées de main. Puis il y eut banquet, concert, feu d'artifice, grand bal, etc..., et l'on dansait encore, je crois, le lendemain au petit jour.

CHAPITRE IV

INTÉRIEUR

Voyage dans le Sud. — Rio Claro, Talca, Parral, Chillan et Conception. — Le grand fleuve *Bio-Bio*. — Coronel et Lota. — La fonderie de cuivre et les mines de charbon du grand établissement de Lota. — Une chasse aux chèvres en bateau à vapeur sur l'océan Pacifique.

Mon intention n'est pas d'entraîner le lecteur dans le récit détaillé de toutes les excursions que je fis dans l'intérieur. Il suffira de la description rapide de celles que je crois de nature à compléter le mieux l'idée que je voudrais lui donner du Chili. Et ce petit voyage d'intérieur, poussé directement au sud, aura encore l'avantage de le mener insensiblement jusqu'au

territoire araucan, qui doit faire l'objet d'un titre subséquent.

Le chemin de fer du Sud suit presque en ligne droite jusqu'à Rio Claro, c'est-à-dire sur une étendue de plus de deux cents kilomètres, la grande vallée centrale où se concentre, peut-on dire, toute la richesse agricole du Chili. C'est, à ce point de vue, une route assurément intéressante à parcourir.

On trouve à Rio Claro un bon service de diligences (Nuñez y C^ie^), qui, attelées de cinq chevaux de front, non plus montés, mais menés cette fois, sont presque confortables et marchent rondement. C'est ainsi qu'en trois heures courues sur de pittoresques chemins, on arrive à Talca, petite ville peu curieuse, microscopique, mais coquette.

Là malheureusement commence la série des tribulations obligées du voyage d'intérieur proprement dit. Ainsi, à deux heures de la nuit, sans pitié pour les voyageurs que la course de la

veille a démolis déjà, la diligence de Parral, attelée pareillement de cinq chevaux, empoigne hommes et bagages que, treize heures durant, elle cahote et secoue d'une indigne façon. Passe encore si la route était belle ou fertile en sujets d'intérêt à quelque point de vue nouveau!... Mais les bras ne sont pas encore venus porter de ce côté la culture ou la vie, et l'on retombe ici, à peu de chose près, dans la pampa. Voyez plutôt : sur les chemins, du sable et de la chaux; des deux côtés, d'éternelles prairies où, mal semées, grisonnantes, flétries, surgissent par bouquets de larges touffes de gazon. Çà et là, de grands chardons, des essences rabougries, des bouts d'arbre appelant soit le fer, soit le feu; et partout, à perte de vue, des monticules servant de terriers aux rongeurs... Tel est à peu près le tableau!

Aussi, durant cette partie du trajet, le voyageur cherche-t-il vainement quelque compensation aux flots de poussière qui l'aveuglent,

aux cahots qui le tuent ! Ces deux inconvénients paraissent étroitement liés. Telle est du moins l'excuse traditionnelle du cocher : la poussière du chemin lui masque les obstacles, qu'il ne peut dès lors éviter. Je dois dire à sa décharge qu'il est prêt, au besoin, à vous passer les rênes pour vous le démontrer.

Sur cette triste route, nous eûmes à subir, le jour où je la fis, les accidents que voici :

A quatre heures de la nuit, les voyageurs, presque tous endormis, s'éveillaient brusquement dans les bras l'un de l'autre ou sur les genoux de leurs vis-à-vis. Cette scène attendrissante avait été causée par la rupture du grand essieu. Il nous fallut descendre en rase campagne ainsi qu'en pleine obscurité, et y subir, je crois, une heure de *compostura* ou de réparation d'une aussi sérieuse avarie.

Un peu plus tard, une roue fortement échauffée prit feu et se serait consumée, j'imagine, si,

rovidentiellement, à un demi-kilomètre de là, ous n'avions eu à opérer le passage à gué d'une ivière.

Quant à la chute d'une malle des combles de diligence, je n'en parlerais même pas si ce 'était dans le but pratique d'engager une fois e plus les touristes de ces pays primitifs à ne oint surcharger leurs bagages d'objets fragiles u même délicats.

De Parral, terme du voyage de cette machine nfernale, une ligne de chemin de fer conduit n peu d'heures à Chillan. Cette ligne, qui déjà e poursuit jusqu'à Conception et qui plus tard loit relier cette importante ville du Sud avec a capitale, est l'entreprise particulière d'un iche Anglais, M. Slater. Bien que ne fonctionant que de la veille seulement, le train que e pris à Parral marchait admirablement, et la oie me parut construite de main de maître. Aussi, dans l'intérêt des voyageurs de l'avenir u Chili, je me plais à espérer que l'entreprise a

pleinement réussi et permis à la ligne entière de s'établir aujourd'hui.

Je dois un excellent souvenir à Chillan, où je m'arrêtai quelque temps pour jouir du coup d'œil de ce qu'on appelle ici le grand marché.

A ne considérer que la ville en elle-même, Chillan n'a rien qui la différencie de Santa-Rosa-de-los-Andes, de Talca ou de Liñares que l'on traverse en diligence. Comme presque toutes ces petites villes d'intérieur, son bagage se réduit à une grande place centrale extérieurement plantée de belles allées, intérieurement ornée d'un vaste square avec parterres de fleurs, fontaines, balustrades et bosquets entourant invariablement un kiosque où la musique se fait entendre les dimanche et jeudi soir de chaque semaine. Il y a sur cette place une grande et belle église, l'une ou l'autre jolie maison et un groupe de magasins ouvrant sous quelque vieille arcade... voilà tout. Mais cette ville, d'as-

ect ordinairement très-calme, se réveille et anime étrangement le samedi.

Ce jour-là c'est *feria,* autrement dit le jour u grand marché. Il faut la voir alors, la place u marché, encombrée de charrettes à bœufs de utes formes et dimensions, regorgeant des roduits amalgamés des plus diverses prove- ances! Troupeaux d'hommes et de bêtes venus e vingt lieues à la ronde, tour à tour station- ant, marchant, criant, beuglant au sein d'une oule bigarrée qui, de la ville même aussi bien ue du fond de la cordillère des Andes, vient, u coup de neuf heures, vendre, échanger, s'ap- provisionner pour la semaine! C'est bien là le chaos que parfois on se plaît à se représenter, mais duquel on ne saurait se faire aucune idée sans s'y être trouvé mêlé.

Un trajet de chemin de fer de sept heures environ porte le voyageur de Chillan à Concep- tion. C'est une jolie route et qui devient superbe quand, à San Rosendo, la voie rejoint, pour ne

la plus quitter, la rive droite du Bio-Bio, fleuve majestueux qu'elle accompagne jusqu'à son embouchure.

Saluons en passant ce fleuve, qui jadis servait de limite nord au territoire de l'Araucanie et qui, avec l'Impérial, coulant au sud de ce même pays, est assurément le plus beau et le plus grand du Chili. C'est la Meuse, le Rhin, le Danube de ces contrées. Sur un parcours de soixante-quinze lieues, et dans l'encadrement de montagnes boisées, sa large nappe d'eau serpente, entrecoupée de bancs de sable, de rochers et d'îlots. A Conception, lieu de son embouchure, il atteint une largeur immense; mais son lit, par malheur, se relève en proportion et met obstacle à la navigation. On met en cet endroit tout près d'une heure à le passer en barque. Mais le spectacle est d'autant plus curieux qu'avant de se jeter dans l'océan Pacifique, il contourne deux monts jumeaux d'égale élévation et de forme bizarre que la langue imagée du

pays appelle à fort bon droit *las tetas del Bio-Bio.*

Conception est la plus importante des villes du sud au Chili. Ce fut même autrefois la capitale de ce pays. Ses origines remontent au seizième siècle. Elle eut beaucoup à souffrir du voisinage des Indiens de l'Araucanie, qui mainte fois la détruisirent. Elle fut encore récemment, en 1835, dévastée par un tremblement de terre.

C'est néanmoins une forte jolie petite ville, que sa situation à l'embouchure du Bio-Bio et tout au bord du Pacifique rend particulièrement intéressante et pittoresque. On peut y admirer, entre autres curiosités, une ancienne promenade bordée d'une quadruple rangée de très-hauts et vieux peupliers.

Chose curieuse ! l'hôtel *del Commercio,* où je fus me loger, est tenu par un Belge, Guens, dit Genneville, qui sous ce dernier nom tenait, il y a quelques années, l'emploi de premier ténor au théâtre de Gand. Homme à la fois aimable, spi-

rituel et gai, il me fit galamment les honneurs de la ville.

Mon départ de Conception pour Coronel et Lota s'effectua le lendemain de grand matin. Une diligence massive, monumentale, suspendue à l'antique et attelée de six chevaux couplés, à palonniers indépendants, dépose les voyageurs sur la rive du Bio-Bio.

La traversée du grand fleuve nous prit une heure en bac. Nous avancions lentement, à la gaffe, et l'adresse des Indiens qui dirigeaient l'embarcation ne l'empêchait pas de s'incruster parfois dans les bancs de sable à fleur d'eau dont le lit est semé. Nous ressentions alors un choc violent; notre *lancha* (bac) faisait bascule... et nous, les passagers, nous roulions tous pêle-mêle dans un coin. Mais bientôt chacun de nous se mettait à la gaffe, et, à force de bras, on se tirait du mauvais pas.

Là-bas, sur l'autre rive, attend, prête à partir, la diligence qui fait le service de Coronel et

Lota. Elle est en tout semblable à celle que nous venons de quitter; et sitôt fait le transbordement de nos personnes et colis, elle part avec une vivacité d'allures que ne semblait pas devoir permettre d'espérer le massif aspect de ses formes.

La route ne tarde pas à rejoindre, à Coronel, la côte du Pacifique; et là, presque toujours en corniche sur la mer, elle en suit fidèlement les pittoresques et sauvages contours.

Une partie du chemin spécialement curieuse est celle où la diligence, n'ayant d'autre route que la plage, galope au plus près de la mer. Cet endroit est appelé *playa blanca* (plage blanche), en raison du contraste frappant que cette partie de la plage offre avec celle que la suit (*playa negra*), et dont les sables présentent une teinte entièrement noire, annonçant les terrains richement carbonifères de Lota.

Lota, petite ville essentiellement industrielle, est célèbre surtout par sa grande fonderie de

cuivre, qui, établie au bord de la mer, est l'une des plus vastes du monde.

Cet important établissement, auquel est annexée une fonderie de fer, et qui comprend également trois mines de charbon en exploitation, occupe une vaste étendue de terrain et se trouve monté sur un pied gigantesque. Il se suffit à lui-même; car tout le charbon qu'il consomme lui vient de ses mines, auxquelles il se trouve relié par un chemin de fer d'exploitation; et ce dernier emprunte à la fonderie de fer ses rails aussi bien que ses machines.

Un chiffre donnera peut-être une idée de l'importance de la fonderie de cuivre de Lota : trente-huit grands hauts fourneaux y travaillent sans relâche, consumant chaque mois 65 tonnes de charbon que leur fournit une mine voisine; les ouvriers s'y comptent par centaines, et les grandes coulées s'y succèdent rapides. Aussi, quels bruits confus! quel chaos de toutes parts! quel va-et-vient au dedans! quelle animation

sur la plage! Mais aussi quelle fumée quand vient à souffler le vent du sud! C'est la mort, hélas! trop certaine pour la végétation environnante : les collines en sont toutes pelées... et dans la ville, durant des jours entiers, règne l'épais brouillard de Londres!

Les mines de charbon qui alimentent la fonderie comprennent trois puits d'extraction en tout assez semblables aux nôtres. L'un d'eux cependant offre cette particularité d'être, non pas vertical, mais construit d'après le système de l'ancien « plan incliné » de Liége. Hommes et wagons y descendent sur rails, tandis qu'un câble mû par une machine à vapeur fait remonter le minerai.

Entre ces mines et les nôtres, je n'ai guère constaté que les différences suivantes : *a*) on exploite sous la mer; *b*) à une très-faible profondeur, c'est-à-dire rarement au-dessous de cent mètres ; *c*) le charbon de ces mines n'est en réalité que du charbon de terre, mais d'ex-

cellente qualité et brûlant fort bien à l'air libre.

L'exploitation de ces mines est riche et abondante : comme elle dépasse de beaucoup les besoins de l'établissement, les industriels de Lota emportent le surplus dans le Nord et reçoivent en échange une bonne partie de leurs matières premières, cuivre et fer à mettre en fusion.

L'établissement de Lota, quoique appartenant sur papier à une société d'actionnaires, se trouve être, de fait, la propriété presque exclusive d'une opulente famille chilienne qui possède à elle seule les quatre cinquièmes des actions. C'est la famille Cousiño, la même dont j'ai déjà eu occasion de citer le nom quand, à Santiago, j'ai décrit le grand parc que la ville a reçu de sa munificence.

Ici, tout à côté de sa belle fonderie et sur l'escarpement d'un grand rocher qui la surplombe, la famille Cousiño possède un superbe

château qu'agrémente un jardin luxueux et féerique dont les terrasses portent, de trois côtés, leurs balcons sur la mer.

Je parlerai bientôt d'une autre propriété voisine et colossale des mêmes Cousiño. J'y ai fait un assez long séjour. Mais je veux auparavant offrir à mes lecteurs le tableau, pour le moins original, je pense, d'une chasse aux chèvres en bateau à vapeur.

Muni de lettres de recommandation pour ces messieurs de l'établissement de Lota, don B. de la Fuente, le gérant, et les représentants ou membres alors présents de la famille Cousiño, je n'avais pas tardé à établir avec eux d'intéressantes et amicales relations. Un jour, après un lunch que m'avaient offert ces messieurs, ils me prièrent mystérieusement de les suivre dans une expédition dont ils voulaient, parait-il, me ménager la surprise. J'acceptai : nous quittâmes le château pour gagner les terrasses et nous engager aussitôt dans un petit sentier plein d'om-

bre et de verdure, mais d'une pente vertigineuse. Nous descendîmes ainsi jusqu'au bord de la mer à un endroit où, masqué par une roche tombante, je découvris tout à coup, fumant, appareillé et coquettement pavoisé, un vrai bijou de steamer de plaisance.

La perspective d'une promenade en mer sur la chaloupe à vapeur de mes hôtes me souriait grandement; et c'est avec bonheur que j'en franchis le bord. Mais où mon étonnement grandit outre mesure, c'est quand je vis, reléguées dans un coin du vapeur, des carabines de précision Winchester, des boîtes de cartouches empilées, et, accroupis auprès des paniers de vivres et de champagne, deux superbes molosses de l'espèce dite montagnarde. Plus de doute, nous allions faire une grande partie de chasse. Mais dans cet attirail, je me demandais en vain quel serait le gibier. Mes hôtes étaient muets... et, trop bien stylés à mon gré, les hommes de l'équipage, qu'adroitement je sondais à l'écart,

s'obstinaient, quoi que je fisse, à garder sur ce point le secret de leurs maîtres.

Le signal fut donné, l'hélice battit l'eau, et, filant nos dix nœuds à l'heure, nous rangeâmes longtemps les rochers et falaises de la jolie baie de Lota, puis nous piquâmes en pleine mer. Le ciel était d'un bleu sans tache, la mer, d'une calme plat bien rare en ces contrées, l'air enfin frais et pur, et d'une étrange transparence. Nous laissions derrière nous les bruits et fumées de l'usine, les maisons échelonnées de la petite ville et, dominant le hardi promontoire, les tours et créneaux du château. A gauche se déroulait le panorama de la baie, et plus loin ondoyaient les crêtes boisées de Colcura, tandis que, tout à l'horizon, les volcans de l'Araucanie et un amas confus de côtes abruptes et tourmentées signalaient pour la première fois à ma vue le pittoresque et fantastique royaume du célèbre Orélie I^er^.

Nous avions mis le cap sur une île éloignée

de deux milles environ, et dont la forme étrange avait depuis longtemps déjà piqué ma curiosité. C'était moins, en effet, une île qu'un rocher, mais un rocher immense et fait apparemment d'un seul bloc de granit. On eût dit une tour ou un fort gigantesque planté en pleine mer par le génie des eaux. Flanqué de trois côtés de colonnes basaltiques, il pouvait mesurer près de cent mètres à pic : un seul côté semblait incliné vers la mer, à la façon d'un toit des plus aigus, et sur la plate-forme apparaissaient à peine quelques maigres échantillons d'une étrange végétation.

Cette île, on l'appelait la *isla de las Cabras* (l'île des Chèvres), et c'était bien le but de notre charmante excursion. Voilà tout ce que mes questions avait pu jusqu'alors amener de réponses.

Sensiblement nous nous en rapprochions. Les mouettes et goëlands n'avaient cessé de nous faire cortége; et pour passer le temps,

nous adressions à tour de rôle à ces innocents compagnons des balles le plus souvent perdues naturellement.

Mais nous voici touchant enfin le but, et je vais donc avoir la clef de tout ce mystère. Nous contournons le rocher pour stopper du côté de sa face accessible; on découple les chiens, qui s'élancent aussitôt, à la nage d'abord, puis bientôt à l'assaut. Nous restons un moment à contempler le spectacle des efforts inouïs de ces pauvres bêtes risquant une ascension dont je les eusse à peine cru capables; et, lorsqu'ils sont à mi-chemin, le petit vapeur s'éloigne et va se camper plus loin en face du rocher. On se partage les armes, on charge et on l'attend.

Bientôt les grosses voix des chiens se font entendre, et sur les crêtes vives tranchant sur le ciel bleu apparaissent çà et là de gracieux animaux que tout d'abord je prends pour des chamois. Ce sont de pauvres chèvres, aujourd'hui complétement sauvages, il est vrai, que

ces messieurs de Lota ont, il y a quatre ans, lancées au nombre de cinquante sur ce rocher qui fait partie de leur propriétté.

Le feu commence..., mais sans résultat apparent. Il faut tout dire : notre bateau remue, et nous tirons à balle à des distances variant de deux à trois cents mètres. A chaque décharge, les chèvres affolées quittent brusquement leurs retraites et disparaissent à nos yeux; mais les chiens les relancent, et le tir reprend de plus belle.

Tout à coup l'un de nous pousse un cri de triomphe ! Une malheureuse chèvre oscille un instant sur le roc, culbute et violemment va s'abîmer dans les flots. Étrange, l'âme du chasseur !... Loin d'exciter notre pitié, ce spectacle navrant redouble notre ardeur, et nous ne cessons le feu que lorsqu'au bout d'une heure, huit chèvres ont fait le panache, dont deux me reviennent de droit.

Aussitôt on s'occupe de repêcher les morts;

car la chèvre est un régal autant pour nos marins que pour les gens de Lota. Nous rappelons les chiens, qui n'en finissent pas d'opérer la descente, et nous font rire aux larmes des précautions qu'ils prennent pour ne point se laisser choir. Serrés l'un contre l'autre, ils rampent sur la roche et ne posent qu'en tremblant et comme d'un commun accord une patte devant l'autre. Enfin ils nous abordent; on les repêche à leur tour, et nous rentrons joyeux de notre expédition.

CHAPITRE V

UNE GRANDE HACIENDA

L'hacienda de Colcura. — Excursions à cheval et en charrette à bœufs. — A la découverte d'une cascade. — Je passe soixante-deux fois à gué la même rivière. — Un tigre. — Épisodes de chasse. — Curiosités géologiques de l'hacienda.

Poursuivant vers l'Araucanie mon voyage dans le Sud, je fis, non loin de Lota, une dernière étape à Colcura.

C'est ainsi que s'appelle l'immense propriété foncière que possède dans le Sud la famille Cousiño, et dont j'ai tout à l'heure promis d'entretenir le lecteur.

Mais comme je redoute avant tout d'être

taxé d'exagération, ce qui ne manquerait pas d'arriver au sujet d'une propriété particulière qui, à elle seule, constitue tout un territoire, je crois devoir faire précéder les pages qui vont suivre d'un mot d'explication.

Les terres occupées par les tribus sauvages des Indiens de l'Araucanie, celles du moins qui touchent aux frontières chiliennes, peuvent s'acheter en bloc et à vil prix au gouvernement du Chili. Tant que les Indiens les occupent, ces terres, naturellement, demeurent improductives; bien mieux : dans la guerre qu'on leur fait, les Indiens, le plus souvent, les brûlent et les saccagent pour résister, comme de raison, à l'envahissement de leur pays. C'est donc un capital mort, mais qui cesse de l'être aussitôt que le Chili, reculant sa ligne de frontières, gagne de ce côté du terrain sur l'Araucanie. Ces terres, alors, acquièrent une immense valeur, forment des héritages et se divisent par la suite.

Anciennement, on achetait directement aux Indiens. Cela semble, en effet, plus juste tout d'abord. Mais le gouvernement chilien s'y oppose aujourd'hui et ne reconnaît plus ces titres de propriété... c'est qu'en fait les Indiens ne se faisaient pas scrupule de vendre les mêmes terres à dix acheteurs différents.

Ainsi s'explique l'invraisemblable étendue de certaines propriétés fameuses au sud du Chili.

C'est dans ces conditions que la famille Cousiño s'est rendue acquéreur des terres de Colcura.

Et maintenant je puis dire que l'hacienda de Colcura comprend cinquante lieues carrées; or la lieue de ce pays est d'environ cinq kilomètres et demi. C'est, on le voit, tout un grand territoire. Il touche d'un côté aux confins actuels du territoire araucan, et de l'autre à l'océan Pacifique. Il est presque entièrement boisé et comprend forêts vierges, montagnes, rivières et prairies.

Un compatriote charmant, M. Boonen, consul général des Pays-Bas au Chili, y vit avec sa famille et en dirige l'exploitation. Celle-ci porte naturellement presque exclusivement sur le bois, et la propriété se complète à cet effet par le fonctionnement de plusieurs scieries à vapeur, un petit chemin de fer d'exploitation et trois grands môles d'embarquement. L'hacienda possède également son petit bateau à vapeur sur lequel bien souvent, durant le temps que je passai là-bas, mon hôte me fit faire d'intéressantes excursions en mer.

M. Boonen peut ici jouer au petit souverain, car c'est à plus de deux mille que se chiffre le nombre des personnes employées ou vivant sur la propriété qu'il régit. Pour le mouvement de fonds que nécessite chaque semaine le payement de son personnel, il a émis du « cuir-monnaie », et ce pour une très-forte somme. Ce sont de petits bouts de cuir estampillés qui, de tailles diverses, représentent diverses valeurs et ont

ours à Colcura, Lota et sa grande fonderie. 'est là une grande simplification dans la comp- abilité, et les négociants de l'endroit y trou- ent aussi leur compte, attendu que sous cette orme l'argent se dépense chez eux et ne court ucun risque de sortir de la localité.

Le chalet qu'habite M. Boonen en compagnie de sa femme et de ses trois filles est agréable- ment situé sur une des collines qui forment la baie de Colcura et presque en face des terrains occupés par l'important établissement de Lota. Derrière, et sur un sol des plus accidentés, s'é- tendent à perte de vue les forêts qu'il exploite. C'est une mer de verdure qui, déchirée par de belles vallées ou des ravins sauvages et pro- fonds, vient doucement mourir à l'Océan.

Dans ce riche domaine, où le fer attaque en ce moment un sol à peu près vierge encore, que de promenades idéales! que d'excursions intéressantes! Parmi toutes celles qu'un long séjour à l'hacienda me permit d'entreprendre, il

en est quelques-unes dont je veux graver ici le souvenir.

Hélas! le mauvais état des chemins, les montées et descentes rapides et continuelles, ne permettent pas ici l'usage de la voiture; et ceux que le cheval fatigue ou effraye n'ont d'autre moyen de transport que la charrette à bœufs.

La charrette du pays est étroite, à roues pleines, traînée par de forts bœufs attelés sous le joug et menés par un homme à pied. J'en usai différentes fois lorsque ces dames étaient de nos promenades, et j'avoue que ce véhicule, capitonné de drap rouge et garni de tabourets, couvertures et coussins où chacun se tapit, s'assied ou se couche à sa guise, est on ne peut plus original. Il présente sans doute l'inconvénient d'aller très-lentement et de secouer beaucoup; mais il passe partout et ne culbute que rarement. Poétiquement parlant, c'est bien le type qui convient au pays qu'on parcourt: l'allure nonchalante des bœufs, les cris du con-

ducteur, les grincements de l'essieu, et, sur la pente des ravins ou au passage des rivières, les cahots, le danger même..., sont autant d'éléments nouveaux qui s'ajoutent à l'attrait de pittoresques promenades.·

C'est à l'aide de ce véhicule qu'au lendemain de mon arrivée à l'hacienda de Colcura nous nous élevâmes à une très-grande hauteur pour jouir d'une vue panoramique des plus belles et des plus étendues. On avait devant soi l'océan Pacifique, dont les flots éclatants formaient une riche ceinture aux forêts de l'hacienda; partout aux alentours, ces forêts rebondissant sur plus de vingt collines; au fond, les scieries à vapeur, le petit chemin de fer d'exploitation; enfin, sur l'Océan, les trois môles où se tenaient sous vapeur de grands bateaux en chargement..., tandis que dans les plans éloignés apparaissaient, tranchant sur le ciel bleu, ici les volcans élancés, les pics chargés de neige de la chaîne des Andes, là-bas les

côtes tourmentées et les vertes montagnes du mystérieux pays d'Araucanie. Un aussi grand spectacle était de nature à nous faire oublier les fatigues d'une excursion qui nous demanda six heures de cahots.

A cheval, les promenades se font bien plus commodément. La visite des forêts du centre de l'hacienda nécessite d'ailleurs l'emploi de ce noble animal, de même que pour gagner les points extrêmes de la propriété il faut avoir recours au petit vapeur et faire de longs trajets par mer.

Nous fîmes l'un et l'autre; mais je laisse de côté ces dernières excursions, simples visites rendues aux scieries à vapeur qui, fonctionnant là-bas d'après les données ordinaires, ne présentent rien de cet intérêt étranger qu'avant tout je recherche en vue de mes lecteurs.

Je crois que de préférence on voudra me suivre à cheval, au travers d'une inextricable forêt où, guidés par le bruit d'une chute d'eau

lointaine, M. Boonen et moi marchons à la découverte d'un site probablement encore ignoré de tous, mais qui ne peut manquer d'être pittoresque et sauvage. Ce sont là des distractions qu'une propriété de ce genre permet de s'offrir encore assez souvent!

La forêt vierge ici est de beaucoup moins belle assurément qu'elle ne l'est au Brésil, et cela parce qu'elle contient des essences moins riches, d'une variété bien moins grande, et que, de toute façon, le climat, sous cette latitude, ne saurait donner un développement pareil à ses produits. Mais, ainsi que partout où, sur une terre féconde, la végétation s'est trouvée livrée à elle-même, il s'y rencontre à chaque pas d'impénétrables fouillis.

Ici, où nous voici côtoyant un ruisseau et remontant les pentes escarpées du ravin qui l'entraîne, même à pied nous ne passerions pas. Heureusement nos précautions sont prises : à coups de hache et de faux, quatre robustes

pionniers pratiquent un chemin devant nous. Nous avançons péniblement dans les sillons que nous ouvrent nos travailleurs, jusqu'à ce que de grosses roches, mises à nu par leurs instruments, nous forcent à mettre pied à terre et à ramper comme des serpents. Quoi qu'il en soit, nous redoublons d'ardeur, car le bruit de la chute se rapproche sensiblement, et voici le spectacle qui frappe enfin nos yeux surpris. Sur d'immenses roches noires et des blocs de porphyre entre-semés de racines, de lianes et de fleurs, tombe à grands flots une cascade qui peut avoir près de cent mètres d'aplomb et qui forme à son pied un petit lac d'une eau limpide, transparente et glacée. Dans le cadre sauvage que lui faisait la forêt, ce tableau merveilleux nous impressionna vivement. Nous oubliâmes l'heure qui s'avançait et nos chevaux qui s'impatientaient..., et ce n'est qu'à la nuit venue que nous rentrâmes au châlet ce jour-là.

Une autre fois, je suivais seul à cheval, et our

me rendre compte d'une tout autre partie de la propriété, un ravin tortueux, au fond duquel coulait la petite rivière de Colcura. Dans ce ravin, tour à tour alternant avec de minces prairies ou d'immenses blocs de rocher, toutes les parties boisées étaient d'essences enchevêtrées de ronces et formaient çà et là d'incroyables fourrés. De plus, les deux versants étaient à ce point escarpés que le sentier à peine frayé non-seulement ne pouvait s'écarter de la rivière, mais à chaque tournant sautait de l'un à l'autre bord. Pour les piétons, il y avait alors quelques quartiers de roche ou des troncs d'arbre renversés; à cheval, on cherchait un gué. Eh bien, voici un chiffre qui donnera, je pense, une idée du degré de pittoresque et d'originalité d'une promenade là-bas : en moins de trois heures de temps, je passai, ce jour-là, trente et une fois pour aller, autant pour revenir, c'est-à-dire soixante-deux fois, à gué, la rivière de Colcura.

Mais la rivière n'est pas, en cet endroit, le seul obstacle qu'on rencontre; il en est d'autres qui n'excluent pas toute idée de danger, ainsi que bientôt on le verra.

Et en effet, sur les parties de prairies qu'offrent les pentes du ravin, on a lâché quelques troupeaux de bétail qui y vivent et s'y reproduisent à l'état parfaitement sauvage. Rarement en contact avec l'homme, et par contre souvent visités par les fauves, ils sont farouches et dangereux.

C'est ainsi que, par deux fois, au bord de la rivière, j'eus à me garer de taureaux qui prétendaient m'en barrer le passage. Heureusement que mon long séjour à la Plata m'avait depuis longtemps appris à faire face aux taureaux et familiarisé avec toutes les manœuvres utiles en pareil cas.

C'est ainsi que, surpris par le bruit d'un galop serré à travers bois, je vis au passage d'une clairière une jeune bête affolée fuir précipi-

tamment. J'attendis, curieux de voir qui lui donnait la chasse, et à cent mètres environ derrière elle, souple et majestueux, un tigre, un vrai tigre passa ! C'était le premier que j'apercevais, ce fut le seul que je vis au cours de mon voyage..., et j'avoue que le cœur m'en battit d'autant mieux qu'il se serait trouvé à bonne portée de ma carabine, si, comme il arrive souvent, je n'eusse précisément négligé de m'en munir ce jour-là.

Un obstacle assez difficile à cheval, c'est la grande barrière retombante qu'on trouve de temps à autre sur les chemins coupant les pâturages où sont parqués des animaux. Cette barrière est toujours trop haute pour être franchie, surtout par les chevaux du pays, qui sont généralement de très-médiocres sauteurs. Sans doute, une simple pression suffit à l'ouvrir dans un sens, et alors c'est le cavalier qui la repousse du pied, ou le cheval, s'il est fort bien dressé, qui s'en charge de son poitrail. Mais,

dans le sens inverse, la difficulté est tout autre. Il fait bon être muni alors du fouet de chasse anglais : de la partie recourbée du manche on attire à soi la barrière, et l'on passe au galop tandis qu'elle retombe. Or, c'est ici qu'est le danger et que la plupart se font prendre. Si la bête est chaude ou nerveuse, elle pointera pour passer, si petit que soit le jour; et pour peu que le cavalier n'ait pas mis assez de précision dans l'exécution du mouvement, je vous laisse à penser ce qu'il fera de ses jambes. Mais, bast! l'expérience ne s'acquiert qu'au prix de mille incidents de ce genre. Exemple :

Un matin, désireux d'abattre des goëlands, j'avais quitté le chalet pour descendre au bord de la mer et traversé à cheval la rivière de Colcura dans son endroit le plus large, à vingt pas de son embouchure. J'avais entravé ma monture et fait quelques victimes, qu'à ma grande stupéfaction un pêcheur, accouru au bruit de la fusillade, était venu me réclamer

comme un mets succulent. L'heure du lunch me pressant, je me mis en devoir de remonter sur ma bête. Hélas! à peine dégagée de ses entraves, l'animal, que les coups de feu sans doute avaient rendu nerveux, se débattit comme un furieux, cassa ses rênes, m'échappa et, repassant seul la rivière, me laissa confus sur la plage. Je fus heureux, croyez-le, de pouvoir profiter des solides épaules que, par reconnaissance, m'offrit l'homme aux goëlands, qui fort heureusement avait suivi de loin cette petite scène. Et, rentré au chalet avec une heure de retard, j'y trouvai mon cheval achevant son picotin de l'air le plus calme du monde.

Déjà curieuse à tant de titres, l'hacienda de Colcura offre à ceux qu'intéressent les phénomènes géologiques, une promenade d'un attrait vraiment tout spécial. C'est un chemin appelé *el camino de las cruces,* autrement dit « chemin des croix ». Il est taillé, sur une grande étendue, au travers de roches métalli-

ques pourvues de cristallisations bizarres : ce sont des cônes ou des cristaux de quartz qui, brisés, montrent tous en dedans une croix plus ou moins large, mais toujours bien formée. C'est le seul endroit du pays où se remarque ce phénomène, et je ne sache pas qu'il ait encore été étudié jusqu'à ce jour.

La veille de mon départ de ce vaste domaine, M. Boonen organisa une petite fête d'adieu. Rien de plus pittoresque, rien de plus entraînant que cette partie de plaisir improvisée. Il réunit ses plus charmants voisins et nous offrit une battue aux renards si fantaisiste que j'en rêve encore quelquefois. Il fallait voir nos rabatteurs à cheval, lancés à fond de train, pirouettant, caracolant, dégringolant les côtes avec accompagnement de cris sauvages ou de coups de feu, bref, se livrant, pour faire lever le gibier, à une *fantasia* que nous ne pouvions nous lasser d'admirer. Ce spectacle d'ailleurs (et on le comprendra) fut à peu près pour nous

l'unique attrait de la fête; de toutes parts, en effet, le gibier se déroba. Mais si nous fûmes déçus dans nos vœux de chasseurs, au moins une franche gaieté nous prit et ne nous quitta pas; nous sûmes la prouver à notre aimable amphitryon jusque dans les santés dont la table du soir retentissait encore vers minuit ce jour-là.

C'est de l'hacienda de Colcura que je gagnai l'Araucanie, pays sauvage et primitif, où la nature semble prodigue et belle, mais où, malheureusement, les farouches instincts d'un peuple non civilisé ne permettent aux plus décidés que de trop courtes explorations. Je vais en parler longuement..., puis je consacrerai un dernier chapitre au Chili, où je fis encore un court séjour avant de reprendre par Magellan, le Brésil et le Sénégal, la route du retour, le chemin de l'Europe.

CHAPITRE VI

ARAUCANIE

endue, configuration de l'Araucanie. — La guerre que lui fait le Chili. — Ses richesses agricoles, forestières et minérales. — État et commerce du bétail.

Chose à peine croyable : sur le petit terri-oire connu sous le nom d'Araucanie, toute ne population indienne ou sauvage résiste epuis trois siècles aux vues de conquête u Chili; et, quoique ce pays l'entoure de outes parts, les efforts incessants qu'il fait our le soumettre n'ont encore abouti qu'à de rt minces résultats.

En d'autres termes, l'Araucanie, dont le nom

est mieux connu de l'Europe depuis les folles tentatives faites naguère par un aventurier français pour s'en faire proclamer roi, sous le nom d'Orélie Ier, présente ce fait étrange que, sur son mince territoire, au centre de pays conquis, des tribus, dont le chiffre n'est qu'arbitrairement connu, cachées dans leurs montagnes, protégées par d'immenses forêts et fortes de leur propre valeur, vivent entre elles et conservent leurs mœurs primitives, comme au temps de la vieille Amérique!

Or, la partie qu'occupe et que prétend défendre et détenir à tout prix un peuple non civilisé se trouve être sans contredit la plus hautement pittoresque, la plus riche et la plus fertile de la république du Chili.

Également resserrée entre la cordillère des Andes et celle de la côte, l'Araucanie a la configuration du Chili et présente, elle aussi, l'aspect d'une bande étroite de cinquante lieues en moyenne. En longueur, elle n'occupe réelle-

nent sur la carte que deux degrés (de 37° 30 à 39° 40).

Une importante ligne de forts occupés par les détachements de l'armée républicaine a pour objet de resserrer ces tribus indiennes ou tout au moins de les contenir chez elles. D'une part, elle les empêche de reprendre des terrains déjà conquis sur elles; et de l'autre, au moyen de nombreuses petites villes et bourgades fondées sous son protectorat, elle apporte aux tribus frontières les facilités du commerce et les bienfaits de la civilisation.

Ces dernières s'en ressentent déjà favorablement, et le contact ainsi établi avec l'élément espagnol achèvera de leur faire perdre ce caractère de férocité native que conservent dans toute son énergie les tribus plus centrales et celles qui peuplent les versants de la chaîne des Andes.

Celles-ci se font entre elles des guerres de pillage ou de vengeance presque continuelles,

qui, bien mieux et plus promptement que la mitraille ou les armées chiliennes, en feront disparaître jusqu'aux derniers individus.

Un autre agent d'une destruction, hélas! non moins certaine, visite en ce moment les malheureux Indiens. Ce sont de sinistres et souvent de honteuses maladies contagieuses, dont les dernières se trouvent être chez eux d'importation récente..., ennemis plus cruels, aussi plus meurtriers, d'autant que les infortunés ignorent absolument les moyens de s'en défendre, les armes pour leur résister!

Quant au genre de guerre que leur fait le Chili, guerre, en réalité, absolument de conquête et d'extermination, guerre à mort où le mot de civilisation n'est, disons-le hautement, qu'un prétexte, je n'ai pas, Dieu merci, à en apprécier ici le degré d'équité. Le rôle de simple narrateur permet de réserver un jugement personnel sur des questions morales, discutables après tout, mais à coup sûr d'une

haute délicatesse. Que ceux qui croient pouvoir les interpréter à leur seul avantage, en gardent seuls aussi la responsabilité.

L'Araucanie contient une grande variété de ressources, une réelle abondance de richesses.

La plupart des terrains de la vallée centrale ou longitudinale sont d'une grande fertilité, et ceux mêmes auxquels on pourrait reprocher d'être un peu trop sablonneux ou légers se prêtent encore fort bien à la culture du blé ou d'autres céréales. Si cette partie du pays n'est pas mieux cultivée, il faut s'en prendre au manque de connaissances spéciales des Indiens en cette matière; de même, si la culture n'y est pas plus étendue, la faute en est à la paresse native de ces mêmes Indiens, qui ne produisent jamais au delà de leurs besoins.

D'épaisses et grandes forêts couvrent partout ici les flancs de la cordillère des Andes, comme souvent aussi ceux de la chaîne côtière.

Parmi les riches produits qu'elles offrent à

l'exploitation, je citerai tout d'abord le bel « araucaria », parce que ce pin majestueux ne croît que sur le territoire araucan, auquel, en conséquence, il a donné son nom. Ce magnifique conifère, au feuillage obscur, mais perpétuel, à la tête élevée, aux branches régulières, dont on trouve aujourd'hui, dans la plupart de nos grands parcs, de minces échantillons, atteint ici une hauteur moyenne de trente mètres. Il n'est pas fait seulement pour le charme des yeux : son tronc solide, élevé, cylindrique, le rend très-propre aux constructions navales; c'est l'idéal de la bonne mâture; et son fruit, le *piñon,* contient une substance farineuse des plus nutritives, qui a toujours servi de principale base d'alimentation aux tribus indigènes. Ce fruit est assez grand : il a la forme d'une sphère toute chargée de semences; et c'est de la fécule contenue dans ces semences que les Indiens tirent une farine substantielle et agréable au goût. Aussi l'époque de la matu-

rité de ce fruit occasionne-t-elle, parmi les populations indigènes, de nombreuses migrations vers les terrains qui les produisent.

A cet arbre précieux, si utile, j'ajouterai le « quillai », qui doit être considéré comme le chêne de ces pays, le même que j'ai cité déjà dans le précédent volume, quand j'en fis la rencontre au cours de mon voyage à travers la cordillère des Andes. Ses dimensions ne sont remarquables qu'en largeur, et son bois tortueux n'a que peu de valeur; mais son écorce produit un savon transparent, dit « savon de Panama », dont les propriétés sont très-recherchées de l'industrie.

Enfin, plusieurs essences dont les hauteurs varient entre trente, quarante et jusqu'à cinquante mètres, peuplent encore les forêts d'Araucanie et seraient pour la construction ou l'ébénisterie d'inestimables produits; mais les Indiens, jusqu'à présent, ou ne s'en servent pas, ou les utilisent fort peu; et ces magnifi-

ques forêts ne sont, en réalité, considérées par eux que comme des obstacles à leur culture, obstacles qu'ils renversent de la façon la plus sommaire, en y mettant le feu.

Par contre, dans les plaines, autour de leurs champs cultivés, ou le long des forêts, ils entretiennent et surveillent de près d'innombrables pommiers dont ils font le plus grand cas. Cet arbre n'est pas indigène, et son introduction fut le fait des conquérants; mais il croît à merveille, se multiplie étonnamment, et peut passer aujourd'hui pour naturalisé sur le sol araucan. Les Indiens en tirent abondamment un cidre qu'ils appellent *chicha de manzanas*, et qui est à peu près leur unique boisson.

Les richesses minérales de ce petit pays paraissent l'emporter encore sur ses richesses forestières. Ainsi le prétendent du moins les rares ingénieurs qui, jaloux de reconnaître la nature du sol et d'en pénétrer le mystère, se sont aventurés dans l'intérieur. Ils ont, disent-

ils, constaté la présence de nombreux et riches dépôts de charbon, de la nature de ceux qu'on exploite avec tant de succès sur plusieurs points du territoire chilien. Ils croient également à de grands gisements de cuivre et de mercure. Ils affirment enfin que dans plus d'un endroit des métaux précieux dorment quasi à fleur de terre.

Mais ce ne sont là que des suppositions, et je leur prête, quant à moi, une bonne dose d'exagération. En effet, sans prétendre moi-même contester la possibilité, disons mieux, la probabilité de richesses minérales, d'autant plus naturelles ici que ce pays participe, sous tous autres rapports, aux avantages marqués du Chili, je me demande où ces messieurs ont pu prendre les éléments si précis de leurs rapports. Le petit voyage d'exploration qu'au prix de peines extrêmes et de précautions infinies, je suis parvenu à faire en Araucanie, m'a clairement démontré, et la difficulté de circuler

dans ce pays, et l'impossibilité absolue d'en gagner jamais le cœur ou l'intérieur proprement dit.

De plus, l'Indien ici est tout aussi jaloux que ses frères du Nord de son indépendance et de sa liberté, et pas plus qu'eux n'ignore que la seule vue chez lui de l'or ou des richesses, que personnellement il ne sait ou ne veut exploiter, a de tout temps armé à ses dépens le bras de l'étranger. Son intérêt lui commande dès lors de cacher ses richesses, d'en surveiller et d'en défendre minutieusement l'accès.

C'est ce que, de son vivant, m'avait appris déjà le R. P. de Smedt, de la Compagnie de Jésus. Ce vénérable missionnaire fut pendant cinquante ans l'infatigable apôtre des Sioux et autres tribus sauvages qui, dans l'Amérique du Nord, occupent plus spécialement les pittoresques versants des montagnes Rocheuses. Il connaissait, me disait-il, pour les avoir vus de ses yeux, des gisements considérables d'or et d'ar-

gent aux montagnes vers lesquelles son zèle évangélique le ramena vingt fois. Et c'était son propre troupeau, ces sauvages qu'il chérissait, qui eux-mêmes les lui avaient désignés et lui en avaient fait en quelque sorte les honneurs, mais sous le sceau du plus profond secret, en ajoutant, ou à peu près : « Ceci, voyez-vous bien, nous n'en avons que faire, mais le surveillons de très-près. Ce serait fini de nous si les visages pâles connaissaient ce secret; et si vous le leur livriez jamais, tous nos efforts ne pourraient vous soustraire à la juste vengeance de nos tribus. »

Les Indiens de l'Araucanie ont aussi des lagunes d'eau douce, de grands lacs et des fleuves abondants en poissons. Les plus importants de ces derniers sont l'Impérial, le Bio-Bio, le Tolten et le Cautin.

Ils ont également des bruyères et de vastes prairies ou pampas sur lesquelles eux aussi élèvent des troupeaux. Les races bovine, ovine

et chevaline y sont précieusement entretenues et développées.

Ainsi que je l'ai dit autrefois au chapitre traitant de l'industrie pastorale dans les pampas argentines, aucune de ces races ne se trouvait, au jour de la conquête, à l'état préexistant. Ce sont les Espagnols qui les ont importées, et, bien que les prairies de l'Amérique du Sud en soient aujourd'hui toutes couvertes, elles ne constituent pas des races spéciales, et c'est à peine si les types primitifs se sont quelque peu transformés. Je vais donc me borner à signaler ici les caractères que je crois spéciaux aux bêtes de ce pays, autant du moins que j'ai pu le constater sur place, ou à l'arrivée des troupeaux sur les marchés du Chili, le commerce des animaux étant le principal, pour ne pas dire l'unique commerce auquel se livrent les sauvages tribus d'Araucanie.

Ainsi, pour commencer par le bétail proprement dit, à côté de la race argentine, facile à en-

graisser, à la taille élevée, aux grandes cornes, les Indiens ont formé une variété que je n'ai vue que chez eux. Ce sont des animaux plus petits et sans cornes, dont le lait et les chairs sont, paraît-il, plus estimés.

De même, à côté du mouton commun de la pampa existe une race de plus forte taille et de laine plus abondante, quoique d'égale qualité.

Enfin, on prête aux Araucans une race de chevaux connue sous le nom d' « indienne », mais qui ne diffère des races que j'ai décrites que par de très-petits côtés. Si, en effet, par sa taille et sa résistance au travail, cette variété semble l'emporter sur les autres, elle leur est inférieure en ce qui concerne surtout le caractère et l'allure. D'ailleurs, il convient d'ajouter que MM. les Indiens seraient assez mal venus à revendiquer dans la race chevaline des types spéciaux; car, s'ils élèvent et forment des troupeaux, c'est du vol que procèdent presque tous leurs chevaux.

CHAPITRE VII

TRIBUS INDIENNES D'ARAUCANIE

Tribus et peuplades. — Caciques et *Mocetones*. — Les parlements indiens. — Type, coiffures, costumes, ornements et caractère des Indiens. Les femmes et le mariage en Araucanie. — La mort envisagée dans ses divers effets au point de vue indien. — Sorcières et devins. — La *Tierra*. — Idées religieuses. — Boisson et nourriture des Indiens. — Hygiène : le bain indien. — Les enfants.

Il est fort difficile de fixer exactement le chiffre des tribus, et plus encore, même approximativement, celui de la population indigène de l'Araucanie. Beaucoup de ces tribus, en effet, sont nomades ; d'autres vivent dans un état d'isolement presque complet ; toutes enfin s'accordent à repousser l'élément étranger et

ont tout intérêt à exagérer à ses yeux leur force et par suite leur nombre.

Des écrivains de poids et quelques rares voyageurs que j'ai tout lieu de croire relativement bien informés, se sont dernièrement livrés à des calculs qui portent à environ 70,000 le chiffre des Indiens de l'Araucanie. Quant aux tribus, ils les divisent en quatre grandes classes qu'ils désignent :

1° Tribus *Arribanas* (d'en haut).
2° Tribus *Abajinas* (d'en bas).
3° Tribus *Costinas* (de la côte).
4° Tribus *Huilliches* (de la plaine).

Les deux premières, qui occupent chacune les versants escarpés de l'une des deux cordillères, sont, par leur position et leur manque absolu de contact avec la civilisation, celles qui, naturellement, ont conservé le caractère le plus féroce ou tout au moins le plus guerrier. L'élevage du bétail est leur unique occu-

pation, et l'agrandissement de leurs troupeaux, le but constant des guerres qu'ils se font. Et de plus, les tribus *Arribanas,* que les sommets mal défendus des Andes séparent seuls des Argentins, leurs voisins, font chez eux, de temps à autre et inopinément, les plus sinistres incursions. Elles saccagent les *estancias* et, en un tour de main, enlèvent par la ruse ou la force tout ou partie de leurs troupeaux.

Les Indiens *Costinos,* qui, ainsi que l'indique leur dénomination, occupent la côte du Pacifique, sont de nature plus paisible, sans doute parce qu'ils se trouvent étroitement surveillés par les établissements militaires dont le Chili a semé, à leur intention, le littoral et les îles voisines.

Enfin la grande famille des Indiens *Huilliches* habite les vallées et les bords des grands fleuves, où la pratique de l'agriculture ainsi que le voisinage parfois immédiat de l'élément civilisé ont beaucoup modifié son esprit pri-

mitif et adouci ses mœurs ou ses instincts sauvages.

Ces diverses tribus se divisent en peuplades ou groupes d'Indiens formant ce que nous appellerions une bourgade ou même un village.

La qualité de chef ou de cacique revient de droit à celui qui par son influence, ses richesses ou son courage, est le premier de sa peuplade.

Le cacique doit à ses sujets aide et protection en temps de paix ; il se met à leur tête et les commande en temps de guerre ; c'est encore lui qui, dans les « parlements » ou réunions des grandes tribus, défend leurs intérêts et leur sert, peut-on dire, de député, d'intermédiaire. Donc, suivant l'importance de sa peuplade, il dispose d'un nombre plus ou moins grand de « lances » ; et ses guerriers (*mocetones*) sont en temps de paix gardiens de ses troupeaux ou fermiers de ses terres.

La dépendance du *moceton* n'est cependant pas si absolue qu'il ne puisse, si bon lui semble, changer de cacique ou de tribu, et même, s'il s'est acquis influence ou richessse, devenir cacique à son tour.

Il n'est pas, en effet, de régime électif dans la constitution, ou d'ordre héréditaire dans la transmission du pouvoir. Un cacique ne devient et ne reste cacique que tant qu'il peut lui-même établir et garder son influence sur sa peuplade. Et il est à remarquer que l'Indien plus que tout autre n'admet et ne respecte d'autorité quelconque que pour autant qu'elle sait faire éclater sa force et garder son prestige.

Lorsque plusieurs tribus ont à débattre entre elles un intérêt guerrier, commercial ou autre, elles sont, par leurs caciques, convoquées en parlement. La réunion se tient toujours en plein vent, dans un endroit déterminé d'avance et à l'entour duquel campent, s'il est besoin,

tous ceux qui doivent y prendre part. Là se discutent les plus vastes projets ; là se prennent aussi les résolutions les plus graves..... Mais ces séances, qui souvent se prolongent trois ou quatre jours, ont ceci de particulier que, commencées avec tout l'apparat et le sérieux requis en pareil cas, elles dégénèrent bientôt en fêtes accompagnées de libations copieuses et de danses profanes, et finissent régulièrement par des querelles terribles et sanglantes entre guerriers et même entre caciques. Or, comme le principe de « non-intervention » est la règle constante dans toutes les affaires de ce genre, je vous laisse à penser si l'on n'a pas souvent à relever des cadavres.

Ces réunions ont, à certaines époques, un caractère obligatoire, et le mode employé pour les convocations est sans doute pratique, mais curieux et bizazre. Comme les Indiens n'ont pas de calendrier et ne peuvent donc se faire une idée de la suite des jours, on remet à la

même date une ficelle à nœuds à ceux qu'il s'agit d'avertir. Il y a à la ficelle autant de nœuds que de jours précédant le parlement; ils en défont un chaque soir... et quand ils trouvent la corde libre, ils la brûlent et se rendent à l'endroit convenu avec un remarquable ensemble.

Un parlement indien est certes, dans son genre, la plus curieuse chose que puisse rêver le voyageur. A l'une des étapes de la petite excursion que je fis en Araucanie, j'ai eu le rare bonheur de pouvoir assister à une réunion de ce genre, et je me garderai bien d'en priver mes lecteurs; mais je veux auparavant, en leur offrant quelques pages de détails sur le type des Indiens d'Araucanie, leurs mœurs, coutumes et caractère, faire mieux connaître cette race intéressante, autant du moins que j'ai pu l'étudier sur place et par moi-même.

Et tout d'abord, il ne faudrait pas croire que les diverses tribus dont j'ai donné plus

haut la classification constituent des races distinctes ; elles ne forment en réalité, prises dans leur ensemble, qu'une grande et même famille nettement caractérisée.

Voici le type à peu près général des Indiens de l'Araucanie : ils sont petits de taille, gros et toutefois robustes, et bien pris dans leurs membres, ainsi que merveilleusement agiles et souples. Le teint est de ce brun clair que les fumeurs connaissent sous le nom de *colorado-claro*. Quant à la figure bouffie, presque ronde et, la plupart du temps, soigneusement épilée, elle manquerait, à coup sûr, totalement de caractère, si l'expression vivace du regard ne l'éclairait d'un grand reflet d'intelligence et si l'extrême mobilité des traits ne l'animait à un degré parfois si hautement comique qu'on dirait de ces mannequins aux têtes de caoutchouc.

A proprement parler, les Indiens de l'Araucanie ne pratiquent pas le tatouage. Mais ils

it la manie de se peindre les yeux de noir et s pommettes des joues de rouge vif sur un fond eu pâle. Ils emploient à cet effet la racine e certaines plantes qui leur fournissent de illantes couleurs, mais dont les sucs empoi-onnés altèrent successivement chez eux le int, la peau, voire même la santé pour oir.

Une autre manie des Indiens est celle de 'épiler la figure et le corps. Ce que d'autres, n cette matière, cultivent comme un ornement u prisent avec plus ou moins de raison comme n signe de force, n'a pas le don de leur plaire t rarement trouve grâce à leurs yeux. C'est insi qu'au grand détriment de leur beauté arfois réelle, les femmes araucanes s'arrachent es sourcils et soigneusement s'épilent de outes parts. Les hommes en font autant de leur arbe, ne laissant d'ordinaire que quelques oils semés à l'aventure. C'est même l'unique listraction de leurs nombreux moments d'oi-

siveté ou de loisirs; et on les voit souvent, étendus sur l'herbe au soleil, se livrer à ce passe-temps d'un nouveau genre, qu'ils compliquent de légers mouvements de tête, destinés à rejeter leurs cheveux en arrière, à la façon d'ailleurs de bon nombre de gens civilisés de notre connaissance.

En bien plus grand honneur est chez eux la chevelure. Ils la portent très-longue, et les hommes surtout s'en montrent assez fiers. Leurs cheveux, que par devant un joli foulard écarlate assujettit à la tête, tombent flottants par derrière; drus, noirs, rudes, coupés en queue de cheval à la naissance des épaules, ils font l'effet d'une vaste crinière.

Les femmes portent sur la tête, à la napolitaine, une massive coiffure de perles que termine, du moins pour les femmes de caciques, une série de dés à coudre que l'on expédie d'Angleterre, et qui, pendus en clochettes, rendent au plus léger mouvement des sons bi

zarres et discordants. Leurs cheveux noirs, fort épais et très-rudes, ont parfois au soleil les reflets chatoyants de l'aile du corbeau. Elles les portent séparés par le milieu et retombant, à la Marguerite de Faust, en deux épaisses et longues tresses que des chaînes de perles recouvrent et quelquefois relient entre elles sur le dos.

Le costume des Araucans est assurément des plus simples et toutefois moins sommaire que ne porterait à le croire leur qualité d'Indiens. Mais le mérite en revient au climat, peu favorable en cet endroit des Andes, et ne saurait ici plus que partout ailleurs être le résultat d'un sentiment de pudeur qui, dans le monde entier, échappe aux races indiennes et sauvages.

Ce costume se réduit à deux pièces d'étoffe de laine assez grossière et de couleur voyante ; sortes de *punchos* [1] unis ou bien rayés où le

[1] Le *puncho* est une sorte de dalmatique ou de tunique sans manches. Il est très-répandu dans l'Amérique du Sud

rouge écarlate domine presque toujours. Dans l'un ils passent la tête, et dans l'autre les jambes; puis le tout est relié à l'aide d'une ceinture. Cette ceinture, les femmes la portent d'habitude plus large, plus solide, mais aussi des plus lâches; elle retombe alors en dessinant de grands plis sur la poitrine et sur les hanches, et leur sert tour à tour de poche, de nécessaire, de sac à provisions, voire même, à l'occasion, de berceau à l'usage de leurs gentils nourrissons.

Tel est l'accoutrement des Indiens de l'Araucanie. L'ensemble en est plutôt grotesque que joli. Il se complète par les coiffures que j'ai décrites et d'autres accessoires dont je me propose de parler..... Mais, chose digne de remarque, la plume, que d'ordinaire on croit l'inséparable ornement du costume indien, n'y

et plus spécialement porté dans les prairies par le *gaucho* des pampas. (Voyez *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud*, p. 146.)

joue cependant aucun rôle, bien que, dans nombre de tribus, on chasse avec passion l'autruche, le condor, les aigles et vautours des Andes. Enfin, si quelques-uns chaussent la sandale ou une variété de l'éternel sabot, tous ont la tête, le cou, les jambes et les bras nus.

Ici, c'est notamment dans les accessoires ornementaux que la coquetterie chez la femme semble reprendre tous ses droits. Aux coiffures que nous savons, elles joignent de lourds colliers de perles ou de corail et portent aux bras ainsi qu'aux pieds des bracelets de même composition. De massifs ornements d'argent de dimensions exagérées et d'un travail ordinairement aussi grossier que de mauvais goût, se balancent à leurs oreilles ou pendent à leur cou. Elles se servent enfin pour attacher leur mante d'une gigantesque épingle métallique connue sous le nom indien de *tupo*. C'est une ronde et large plaque à queue d'argent qu'on prendrait volontiers pour une poêle à frire et qui, de

métal blanc pour le commun des martyrs, brille de l'argent le plus pur sur la poitrine de celles que le sort a élevées au rang de femmes de caciques.

C'est à la fabrication de ces divers ornements que les Indiens Araucans emploient les monnaies d'argent qu'ils recueillent de leurs trafics avec les Chiliens de la frontière. Et, de fait, ils n'en auraient que faire chez eux, où les marchés de toute nature se traitent par voie d'échange. Les hommes agrémentent de ce métal le harnachement de leurs chevaux, et on le retrouve ornant le cuir de leurs ceintures, décorant les bambous de la lance ou de l'arc, étincelant aux manches des couteaux.

Tous attachent le plus grand prix à ces divers colifichets. Ce sont leurs titres de noblesse ; ils marquent l'état social, le rang ou le degré d'aisance de celui qui les porte, et par suite son plus ou moins de droit au respect de ses semblables. Aussi leur prendrait-on la vie

plutôt que de les amener à se dessaisir de ces objets. C'est vainement qu'à plusieurs reprises je leur fis dans ce sens les offres les plus séduisantes. Je me serais départi volontiers, je l'avoue, d'un de mes revolvers ou de ma montre pour emporter quelques échantillons de leurs bijoux... Mais partout j'essuyai les mêmes refus catégoriques ; et je finis par m'estimer heureux de rencontrer un Chilien qui, tenant sur la frontière une sorte de mont-de-piété à l'usage des Indiens, me céda, au poids de l'or, un médaillon d'argent, quelques pendants d'oreilles, une coiffure de perles et un *tupo* merveilleux.

Je n'ai pas fait, et vraiment je le regrette, un assez long séjour au pays de ces Indiens pour me faire de leur caractère une idée bien précise et surtout quelque peu détaillée ; mais je ne crois pas me tromper de beaucoup en le résumant comme suit : ils sont de nature, et au repos, indolents, paresseux, faux, buveurs et surtout voleurs... intrépides en action, mais sanguinaires

et cruels. Hâtons-nous d'ajouter que cette série de qualificatifs que je crois parfaitement leur convenir, bien qu'à coup sûr ils ne les flattent guère, je n'entends les appliquer qu'aux hommes seulement; les femmes ne les méritent en aucune façon et semblent plutôt avoir une grande douceur de caractère, des goûts laborieux, un cœur tendre; quant aux jeunes filles, elles brillent par une réserve et une timidité dont on ne croirait pas des Indiennes capables.

Nous avons vu l'Indien de l'Araucanie successivement envisagé au point de vue de la race, du type, du costume et du caractère; nous l'avons vu formant des tribus, des peuplades... il nous reste à le dessiner sous un jour plus intime, à esquisser quelques traits de ses mœurs, à le voir, en un mot, dans la vie de famille.

La pluralité des femmes a toujours été de règle chez les tribus sauvages. Le chiffre en est

pourtant limité, en Araucanie, à sept pour les caciques, et pour eux seulement. Le commun des mortels ne peut atteindre ce chiffre renouvelé du Barbe-Bleue de notre enfance, et, si bonne envie qu'il en ait, doit s'arrêter à la demi-douzaine. D'ailleurs ici, en fait de femmes, ne s'en paye pas qui veut, et l'on va voir que le mariage est un luxe coûteux qui ne permet aux Indiens de s'offrir que le chiffre d'épouses exactement proportionné aux ressources dont ils disposent. Celles-ci, en effet, n'apportent à la communauté rien en dehors du charme de leurs personnes; tandis qu'à chaque union nouvelle, l'époux doit aux parents de sa nouvelle épouse une série de présents que l'usage a réglementés; il doit au père deux taureaux; à la mère, deux bœufs; des vaches aux frères et aux sœurs; aux cousins, des chevaux..., etc.; sans cela, pas d'hymen posssible.

Par contre, celui qui veut se choisir une épouse et s'en reconnaît les moyens a beau jeu,

n'écoutant que le feu de sa passion, d'aplanir les obstacles, de triompher des résistances qu'il éprouve. Je suppose, en effet, qu'un Indien brusquement s'amourache d'une jeune fille. Le père la lui refuse ; il insiste... même réponse ; c'est dès lors pour l'Indien affaire de ruse et de temps. Des mois entiers, s'il le faut, il épiera sa conquête et surveillera le lieu de son habitation. A l'instant le plus imprévu, il se saisira de sa proie, au besoin l'attachera sur son meilleur cheval, et, au triple galop, l'emmènera dans la montagne. Après trois jours, il reviendra et fera les cadeaux d'usage. Devant le fait accompli, tout le monde s'inclinera, et c'est à la joie générale qu'au banquet de famille il sera proclamé le légitime époux de la femme de son choix.

Des faits pareils se passent tous les jours. Il ne faudrait cependant pas se hâter pour cela de conclure à la légèreté des unions araucanes. Grande serait l'erreur : ces unions, au contraire,

offrent un étonnant caractère de sérieux ainsi que de durée... nous pourrions y puiser, nous, les civilisés, un sage enseignement, y cueillir une utile et pratique leçon. Dans l'état de mariage, en effet, la femme indienne ici est et reste toujours fidèle à son époux. On dira, je le veux bien, qu'elle l'est par caractère, habitude ou tempérament. On dira qu'elle l'est par force et par contrainte. Tout le premier, je conviens que, convaincue du contraire, elle endurera, pour expier sa faute, les supplices et la mort... Quoi qu'il en soit, le fait est là, il existe; et, quel que soit le mobile auquel l'Indienne obéit, elle n'en donne pas moins l'exemple d'une fidélité parfaite, que rend incontestablement plus méritoire pour la femme l'état de polygamie.

L'Indien d'Araucanie, qui participe assez généralement aux idées et pratiques communes à la plupart des races indiennes ou sauvages, a certaines pratiques locales qui semblent lui

être spéciales : ce sont celles-là surtout qu'il me paraît intéressant d'examiner.

Si, dans une famille, le chef ou l'un des membres vient à mourir de mort naturelle ou violente, c'est l'occasion de grandes réjouissances pour tous les parents du défunt. On suspend le cadavre au-dessus du feu qui petille, et qui, petit à petit, le rôtit et l'enfume comme il ferait d'un jambon. Tout à l'entour se groupent les parents et amis qui, durant quatre à cinq jours, chantent, dansent et s'enivrent à qui mieux mieux en son honneur. Puis on procède à l'enterrement; et dans la fosse on jette pêle-mêle le défunt, ses armes, sa lance et son cheval favori, qu'on occit pour la circonstance. Enfin l'on saupoudre le tout d'une certaine quantité de farine et de riz. Ceci tient à l'idée confuse assurément, mais religieuse au fond, que les Indiens se font ici de la mort. Pour eux comme pour nous, la mort est un simple départ, un mystérieux voyage, un passage à un autre monde.

Peut-on leur en vouloir si, au point de vue essentiellement humain auquel ils se placent, ils croient que le cheval du défunt, ses armes et des vivres sont pour lui choses indispensables à la réalisation et au succès de ce voyage?

Mais voici une idée bien autrement étrange. Si, au lieu de mourir, ainsi que nous venons de le voir, de mort naturelle ou violente, l'Indien vient à mourir des suites d'une maladie quelconque, des scènes indescriptibles ne manquent jamais d'accompagner sa mort. Soit que, dans leur fierté native, ces malheureux ne croient pas leur race susceptible d'infirmités ou de maladies, soit plutôt qu'en réalité, ils ne se rendent pas un compte exact de ces dernières, le fait, hélas! peu rare d'une mort de cette nature est toujours faussement interprété par eux. Cherchant une cause qui échappe à leur esprit ignorant et toujours dominé par l'instinct superstitieux, ils expliquent par un mauvais sort (*daño*) ce qui, dans le cas qui nous

occupe, leur paraît une violation des lois de la nature. Si donc une maladie vient à enlever quelqu'un des leurs, la question sera de savoir qui doit être accusé des sortiléges qui ont amené la mort de la victime. Ils ont, à cet effet, recours à leurs devins (*machis*) ou bien s'adressent à des sorcières qui, pour de minces avantages, ne font dans les tribus que ce triste métier. La sorcière qui doit livrer le nom de l'auteur ou des auteurs du sort jeté sur la victime subit une série d'épreuves grotesques et barbares. Au moyen de leurs abominables et brûlantes liqueurs, les justiciers indiens l'enivrent tout d'abord. Puis ils la frappent, la bousculent de mille manières. Ils vont même souvent, paraît-il, jusqu'à la contraindre à grimper sur un petit arbre d'où ils la précipitent ensuite, pour qu'une chute, qui parfois lui coûte l'un ou l'autre membre, l'étourdisse, l'égare, en un mot la dispose aux mystérieuses inspirations qui doivent dicter l'oracle attendu. C'est alors

que, graduellement arrivée au paroxysme de la surexcitation mentale ou nerveuse, la pythonisse, pour en finir, cite un nom au hasard. Sans autre forme de procès, le personnage désigné est immédiatement recherché et mis à mort. On conçoit si ces femmes, qui peuvent à l'occasion tourner une arme si puissante au service de leurs petites vengeances ou rancunes particulières, sont entourées du respect général, et si chacun s'applique à briguer leurs faveurs. Cela même, en dépit de l'ignoble métier qu'elles exercent, leur procure dans les tribus une haute situation.

Mais laissons là ces horribles pratiques qui tendent, me dit-on, à devenir plus rares, en raison du dégoût que, dans quelques tribus, commencent à en ressentir les Indiens eux-mêmes, et continuons la revue des idées qui semblent spéciales à cette fraction de la grande famille des sauvages.

On pardonnera volontiers, j'imagine, aux

Indiens de l'Araucanie un manque de connais-
sances géographiques qu'ils ne se trouvent pa
en situation d'acquérir. Il en résulte pour eu
ce fait original qu'ils se figurent être les occu-
pants de la presque totalité du globe. C'est dan
cet ordre d'idées qu'ils désignent l'Araucanie du
nom de *la Tierra* (la Terre), et croient n'avoi
affaire, au delà de leurs frontières, qu'à u
petit nombre d'Espagnols disséminés alentou
d'eux. L'étranger de la frontière, le « blan
d'Espagne », ainsi qu'ils le désignent sans ma-
lice, on le conçoit, ni mauvais calembour, pass
encore à leurs yeux pour un être inférieur digne
du plus profond mépris. La marche envahis-
sante des armées du Chili leur a certes donné
et depuis quelque temps surtout, une plus juste
idée de la valeur de leur ennemi, de sa force e
de son nombre; mais ils le narguent encore à
travers tout, et la haine qu'ils lui ont vouée,
haine immense, implacable, sanglante, e
après tout méritée, se retrouve partout, même

dans les tribus les plus immédiatement menacées, marquée au coin du plus amer dédain.

Religieusement parlant, les Indiens Araucans paraissent en retard sur la plupart des autres grandes tribus sauvages, et leur bagage, en fait de croyances quelconques, se réduit à fort peu de chose. Les missionnaires franciscains, qui depuis fort longtemps se consument en vaillants efforts pour les initier à la pratique de notre foi, sont à peine parvenus à en faire comprendre les principes élémentaires à un très-petit nombre d'entre eux. Tous ont cependant l'idée de l'être suprême ou esprit du bien, et de l'être pervers ou esprit du mal; seulement, ils ne s'inquiètent en aucune façon du premier, qui, pensent-ils, ne leur fera pas de mal en qualité d'être bienfaisant : l'autre seul les préoccupe, et, dans la crainte superstitieuse qu'ils en ont, ils ne manquent jamais de répandre à terre, pour l'apaiser, quelques gouttes

du contenu des coupes qui servent journelle ment à leurs copieuses libations.

A ce propos, disons quelle est ici la boisso favorite des Indiens. C'est le cidre de pomme (*chicha de manzanas*), auquel ils joignent u autre cidre fait du fruit du maïs, et qu'ils appel lent *mudai*. Ils font également une importan consommation d'eau-de-vie (*aguardiente*), et e fabriquent de plusieurs qualités, qu'ils tiren des écorces d'orange ou de la pulpe de quel ques baies sauvages. L'abus de ces liqueurs es poussé chez eux à tel point qu'il entame, dè le jeune âge, leur robuste constitution et n leur permet d'atteindre la vieillesse que for exceptionnellement.

En fait de nourriture, ils sont peu regardant et mangent, peut-on dire, tout ce qu'ils croien susceptible d'être mis sous la dent. Ils avalen aussi bien des racines que des fruits, des in sectes que des oiseaux. Un estomac d'autruche leur aide à digérer les mets les plus coriaces

comme aussi les plus répugnants. C'est de la chair de cheval qu'ils se montrent le plus friands; mais en raison des importants services que leur rend cet animal, ils n'en usent que rarement.

Il ne faudrait pas croire, ainsi qu'on le fait généralement ou que l'ont dit à tort certains auteurs peu scrupuleux, que les soins d'hygiène ou de simple propreté soient inconnus des Indiens, ou bien à peine pratiqués. Ces soins, tout au contraire, sont, en Araucanie, non-seulement généraux, mais constants. Un exemple, entre tous, va me suffire à le prouver.

A un nombre d'exceptions près qu'il serait aisé de compter, toutes les cases indiennes se trouvent situées dans le voisinage immédiat de l'eau. Ce sont les fleuves dans les vallées, dans les montagnes les torrents qui ont le privilége d'attirer à leurs bords ces misérables huttes que les Indiens décorent du nom d'habitations : pauvres abris, faits de terre et de joncs, où

toute la famille grouille le plus souvent dans une pièce unique, encore si basse sous son toit, qu'au centre seul on peut se tenir debout. Eh bien, journellement, ou pour mieux dire chaque matin, tout ce monde entassé dans ces petites huttes saute dans la rivière, et cela sans plus tenir compte du temps qu'il fait que des dispositions du moment. C'est une coutume générale, et tout le monde y passe : le père avec la fille, l'aïeul avec l'enfant. La mère, fût-elle à l'instant de le devenir une fois de plus, s'y conforme à son tour. Il n'est pas jusqu'au nouveau-né qu'on ne plonge avec conviction dans ces ondes souvent glacées; le malheureux, s'il survit à l'épreuve, ne s'en portera que mieux, et comptera quelque jour au nombre des « forts » de sa tribu.

Un mot sur ces petits êtres, qui vraiment ont le don d'intéresser partout, finira cette poignée de détails que j'ai pu recueillir sur les Indiens d'Araucanie.

Les enfants, aussitôt qu'ils ont quatre ou cinq ans, s'affranchissent d'eux-mêmes et vaguent où bon leur semble. Cela paraît ici convenir à merveille au clan de leurs mamans. Satisfaites de les voir, joyeux et peu vêtus, s'ébattre autour des cases en compagnie de leurs petits contemporains, elles ne paraissent pas prendre souci de s'en occuper autrement. D'ailleurs, que leur importe la liberté d'allures dont cette indifférence des parents dotera plus tard leurs fils adolescents? N'ont-elles pas, elles aussi, suivi la même route, et l'affranchissement de toute dépendance n'est-il pas le pain des Indiens?

Par contre, les plus jeunes sont les objets de tous leurs soins, et c'est là qu'au cœur des Indiennes se découvre la marque de grands et nobles sentiments. Il faut les voir, tandis qu'à leur manière elles couvrent leurs petits des plus folles caresses, les bercent, les nourrissent ou leur font la toilette! Il faut saisir alors leurs

attitudes nobles et leurs airs de tendre fierté! Il faut surtout lire leur ivresse dans le rayonnement de leurs yeux embrasés ou de leurs fronts épanouis! C'est l'amour maternel dans sa forme nature et prime-sautière, je le veux bien, mais, avant tout, touchante et vraie!

CHAPITRE VIII

EXCURSION EN ARAUCANIE

Mon plan de voyage. — De Colcura à Nacimiento. — Navigation sur le fleuve indien le *Bio-Bio*. — De Nacimiento à Mulchen. — Départ de Mulchen. — Ma caravane. — Le pays des Indiens. — Les Pères Franciscains de la mission de *Esperanza*. — Un parlement indien. — Une nuit au fort de Collipulli. — Les Indiens au point de vue guerrier. — Une grand'messe militaire. — Soldats chiliens. — De Collipulli à Angol et Nacimiento. — Retour à l'hacienda de Colcura.

C'est de l'hacienda de Colcura, dont j'ai longuement parlé dans un chapitre précédent, que je gagnai le territoire indien. J'avais depuis longtemps formé et mûri ce projet, à la réalisation duquel, on le comprend, une vive curiosité me poussait.

Bien qu'un voyage de cette nature, aussi petit qu'on le décide, ne soit jamais exempt de grandes difficultés ni même de dangers, les excellentes conditions dans lesquelles celui-ci s'offrait à moi devaient triompher de mes hésitations et me décider à risquer l'aventure.

Il s'agissait pour moi de gagner tout d'abord ce point de la frontière où se trouve bâtie la petite ville de Mulchen, qui est une des positions de la limite septentrionale que défendent les Chiliens. Là, je serais adressé, d'une part, à un officier supérieur qui me donnerait des lettres d'introduction auprès des commandants de tous les forts de la ligne, et d'autre part, au directeur du couvent des Pères italiens des missions franciscaines, qui m'adresserait, à son tour, aux diverses missions de son Ordre que je pourrais rencontrer en chemin. Là aussi je trouverais un certain M. Ottone, intendant d'une propriété de mon hôte, M. Boonen. Il me fournirait des chevaux, des domestiques,

un interprète, et lui-même me servirait de guide au pays des Indiens. Nous suivrions, sur le territoire indien, une section de la ligne frontière, en observant toutefois de ne pas nous écarter pendant le jour du rayon que protége le feu des forts, et de rentrer dès le soir dans ces derniers ou aux établissements des missions franciscaines.

Ce plan bien arrêté et ces précautions prises, je n'avais plus qu'à boucler ma valise...; c'est ce que je fis, et je partis.

Tant à cheval qu'en chemin de fer et en bateau à vapeur, il faut compter trois jours pour se rendre à Mulchen, lorsqu'on prend, ainsi que moi, pour point de départ Colcura. J'en mis quatre, et voici comment. Une promenade à cheval, pittoresque d'ailleurs, d'au moins huit lieues à travers monts et bois, m'avait conduit à Santa-Juana, petite ville située sur le Bio-Bio, en face de la station de chemin de fer de Talcamavida. J'avais une heure devant moi

pour faire en barque la traversée du grand fleuve, et je comptais prendre sur l'autre rive l'unique train de la journée, dont la fonction est de porter le voyageur à une partie plus élevée du fleuve, où la navigation devient enfin possible et s'effectue sur un bac à vapeur. Mais j'avais, à ce que je vis, compté sans le fleuve lui-même, très-difficile à passer en cet endroit. Cette large nappe d'eau, qu'on dirait endormie, n'a guère de profondeur, est semée de mille obstacles et roule de terribles courants. La barque qui me portait ne gouvernait qu'avec peine, heurtait les bancs de sable et s'accrochait partout. J'eus beau me mettre aux rames, exciter les matelots, promettre double prix..., nous étions encore loin du but que nous visions lorsque le train partit. Il fallut retourner à Santa-Juana, où l'absence de toute auberge m'aurait fort gêné pour la nuit, si un excès de précautions que j'aime à ne jamais négliger en voyage ne m'avait, à tout hasard, pourvu d'une lettre

d'introduction auprès de don José-Maria Avello, l'un des gros bonnets de l'endroit.

C'est avec une solide avance, on le conçoit, et deux rameurs de plus que je gagnai, le lendemain, la station de Talcamavida. J'y trouve une machine informe qu'on me garantit être une locomotive, et qui tient piteusement la tête d'une dizaine de wagons de rebut. Et tandis que je circule, attendant l'heure d'un départ qui ne peut plus tarder, une musique, ou plutôt des sons aigus et discordants, excite mon étonnement. On dirait d'un orchestre prenant l'accord sur des centaines d'instruments... Bah! oui! c'est notre engin qui prélude au départ, et cette musique étrange sort de ses flancs disjoints. J'avoue que cette machine m'inquiète vivement, et, pour m'en éloigner autant que faire se peut, je gagne le dernier wagon.

Quoi qu'il en soit, notre locomotive veut bien cette fois ne pas sauter encore (ce qu'à très-bref délai elle a, du reste, fait depuis), et, à

l'allure la plus lente qu'ait jamais connue la vapeur, nous remontons, durant une bonne heure, la rive droite du fleuve indien. Le pays, de ce côté, est horriblement plat, et l'on peut dire que durant cette traversée monotone de steppes abandonnées, rien, absolument rien ne distrait le regard. C'est donc une heure de trajet dénuée de tout charme et vide d'intérêt que celle qui conduit à la station de Malvoa.

A Malvoa, le fleuve se prête, paraît-il, à la navigation. Mais son peu de profondeur encore en maints endroits, ses bancs de sable à fleur d'eau et les caprices de ses divers courants, rendent cette navigation non-seulement difficile, mais périlleuse à l'excès. Je tremble rien qu'à voir le modèle du steamer affecté à ce service dangereux. Son tirant d'eau devant naturellement être des plus restreints, il a la forme d'un grand bac; la quille est absolument plate, et les roues, situées toutes deux à l'arrière, le font ressembler à une gigantesque

brouette. Le bateau toutefois se manœuvre à l'avant, grâce à des chaînes de transmission. Il marche péniblement et avec une lenteur que, fort heureusement, commande la prudence et que le peu de force de l'appareil moteur imposerait au besoin.

Je fais, à bord de cette barque à vapeur, cinq heures d'une navigation dont l'intérêt réside bien plutôt dans les dangers courus ou à courir, que dans l'attrait problématique d'un paysage uniforme et d'un pays à peine accidenté. Le fleuve, par moments, se resserre, s'étrangle, puis forme des îlots ou s'élargit outre mesure. Ses bords émergent à peine et ne portent çà et là que de grands joncs, des roseaux ou de fort chétifs arbrisseaux. Partout des bancs de sable font tache sur ses rives ou partagent son cours. Et c'est à peine si quelques oiseaux d'eau, blanches mouettes ou bien noirs cormorans, que soulèvent au passage le bruit et la fumée de notre embarcation, répandent un

peu de vie sur cette route désolée. Après avoir, ma foi! bel et bien failli chavirer et nous être deux fois gravement ensablés, nous atteignîmes, le soir, le but de notre étape, la ville de Nacimiento.

Joliment située au confluent du Bio-Bio et du Rio-Vergara, autre fleuve important de ces régions peu fréquentées, Nacimiento n'est pas une ville nouvelle. Il y a longtemps déjà que de hardis colons, comprenant l'importance d'un tel emplacement, jetèrent les fondements de ce petit groupe d'habitations, auquel le nom de ville semble encore convenir si peu. Je ne doute pas, quant à moi, de l'avenir de Nacimiento. Cette ville, comme beaucoup d'autres, dont le développement se trouve actuellement enrayé par le voisinage des Indiens, prendra dans la suite des temps un essor que sa situation particulière rendra des plus florissants. Mais maintenant elle languit, elle attend, elle se meurt d'isolement. Son aspect est lugubre,

ses habitants, presque sauvages; de plus, tout y est cher, malpropre et fort mauvais.

A prix d'or je parviens, après mille déboires, à me procurer enfin le plus détestable cheval que j'aie monté de ma vie, et j'admire vraiment que je soie parvenu à faire vingt lieues sur son dos. Un gamin m'accompagne : c'est le guide qui doit m'enseigner le chemin et ramener nos montures à Nacimiento.

La route, ici encore, est peu divertissante. En quittant la petite ville, on traverse à cheval le Rio-Vergara dans une *lancha*, autrement dit un bac, puis on s'engage dans des chemins sablonneux au travers de prairies couvertes de chardons et semées çà et là de ronces et de bois nains. On dirait la pampa aux environs de Paysandhu, le long du fleuve l'Uruguay. Je confesse que l'étape me paraît cette fois d'une longueur démesurée. Habitué au galop rapide et si doux cependant des chevaux de la pampa, je maudis la triste allure d'une bête qui me

secoue, butte et n'avance pas. Quant aux histoires, intéressantes peut-être, à l'aide desquelles, consciencieusement, mon guide prend à tâche d'égayer le chemin, elles m'échappent absolument; car celui qui me les conte le fait dans un jargon qui, par malheur, tient moins de l'espagnol que de l'indien.

Enfin la route cependant se sème devant nous d'accidents de terrain. Voici de petites collines suivies de frais vallons qu'arrosent des ruisseaux. Les herbes y sont plus vertes et les bois plus vivants; la végétation, peu à peu, semble sortir de son assoupissement..., et la chaîne des Andes apparaît tout à coup majestueuse à l'horizon. Puis, dans un cirque formé par les premiers contre-forts du système andin, un ravissant chaos de petites habitations coquettes et riantes surgit comme par enchantement. C'est Mulchen, dont le coup d'œil, absolument charmant, vaudrait à lui tout seul le fastidieux voyage que je viens d'accomplir.

Cette ville, fondée il y a quinze ans à peine sur un grand territoire fraîchement repris aux Indiens, est pour l'armée chilienne une importante position. Aussi voit-on de toutes parts les collines hérissées de travaux de fortification, tandis que dans la plaine, sous leur puissante protection, une armée de colons conspire avec ardeur au développement de la ville, non moins qu'au défrichement des champs. Mulchen compte déjà de grandes et belles rues, de bien jolies églises et d'importants établissements. Une immense caserne occupe un de ses coins, prouvant que cet endroit est bien réellement un des principaux points de concentration des forces que le Chili affecte à la conquête du pays des Indiens. Et presque vis-à-vis, sur un monticule qui, mettant en valeur un pittoresque couvent, rend l'antithèse plus frappante, les conquérants pacifiques des âmes ont établi l'état-major de leurs admirables missions.

Je vais droit à ce couvent, où je reçois un

accueil simple et franc, et où l'hospitalité la plus large m'est offerte sur-le-champ. Je n'ai garde de refuser l'aimable invitation des Pères Franciscains... et, tandis qu'ils me mènent, à travers le dédale de leurs longs corridors, à la visite du couvent, je reste sous le charme de leurs agréables façons, de leur simplicité et de l'intérêt de leur conversation.

En attendant huit heures (telle est l'heure tardive du dîner de la communauté), je me rends à la caserne, où la lettre dont je suis porteur me fait introduire sur-le-champ auprès de l'officier de service. Je sors de cette courte visite absolument charmé des attentions de l'autorité militaire du Chili et muni pour la route d'un sauf-conduit en règle et de lettres d'introduction dont je compte faire un prompt usage. Puis je cours à l'habitation de l'intendant Ottone, que fort heureusement mon hôte de Colcura a prévenu de mon arrivée ainsi que de mes projets depuis un certain temps déjà. Don

Ottone est un grand bel homme dont, à première vue, j'apprécie hautement la figure sympathique, l'air résolu, le regard franc. Il est sujet italien, mais parle l'espagnol et entend le français; mieux encore, il connaît parfaitement le pays et a déjà vu de près les Indiens. Il me répond de ses hommes, de l'interprète, des chevaux, et, comme le temps me presse, il passera la soirée et la nuit, s'il le faut, à tout organiser, afin que le départ puisse s'effectuer le lendemain de grand matin.

Notre caravane est formée : elle se compose de cinq chevaux et marche dans l'ordre suivant : Ottone et moi tenons la tête; puis vient notre interprète, un solide gaillard à la face brunie, aux traits accentués, à l'œil étincelant. On le dit intrépide, brave, déterminé, et, de fait, il monte en se jouant un cheval non dressé. Néanmoins cet homme me déplaît; car je le tiens pour faux, et j'ai beau m'en défendre, s'il a pour lui la prestance et l'adresse, c'est

un demi-sauvage dont l'étrange personne dégage par moments comme un reflet des instincts du fauve et de l'Indien. Enfin deux *peones* ou domestiques chiliens forment l'arrière-garde et sont ainsi que nous armés convenablement pour pouvoir se défendre ou nous porter secours à l'occasion.

Au départ de Mulchen, nous nous élevons d'abord sur un très-haut plateau qui nous donne sur la cordilière, assez voisine en cet endroit, une vue d'ensemble des plus belles. J'ai assez décrit ces montagnes d'un aspect grandiose et saisissant, pour n'avoir plus à donner ici qu'un détail de ce majestueux tableau. Je veux parler de deux pics qui, dépassant de beaucoup tous les autres, attirent le regard et qu'on ne se lasse pas d'admirer : c'est, d'une part, le volcan célèbre d'Antuco, qui dresse dans les nues sa crête dentelée; de l'autre, le Llama, qui excite en Araucanie la crainte superstitieuse, je dirais presque même le res-

pect des Indiens. Cela s'explique d'autant mieux que cet immense volcan, dont les neiges éternelles recouvrent entièrement la forme cylindrique en tous points régulière, est un des plus remuants de la chaîne des Andes, un de ceux dont on ne compte plus les éruptions fréquentes. Ainsi, après un mois d'activité suivi d'une très-courte période de repos, le Llama, depuis trois jours, a rallumé ses feux ; des tourbillons de flammes et d'épaisses fumées s'échappent en sifflant de son vaste cratère. Ce spectacle, nouveau pour moi, ne m'intéresse pas moins que les approches de la frontière indienne et l'entrée de notre troupe sur le territoire araucan.

Le pays des Indiens est bien décidément le plus remarquable petit coin de la côte du Pacifique, et sa haute réputation n'excède pas la réalité. C'est une verte oasis au milieu des déserts étonnants qui l'entourent. C'est une *terre promise* dont l'accès a toujours éveillé les aspi-

rations du Chili comme il excite encore ses convoitises. C'est un petit Éden à la conquête duquel on croit pouvoir appliquer librement tous les efforts, tous les moyens... Et de fait, la vue seule de ce joli coin de terre expliquerait, à défaut de la légitimer, la guerre que l'on fait à ses sauvages possesseurs. On a peine, en effet, à ne pas prendre, à première vue, l'Araucanie pour le centre civilisé, et pour pays sauvage les plaines qui l'entourent. Le contraste est frappant autant qu'il est bizarre, et ce fut un grand sujet d'étonnement pour moi que la richesse naturelle du sol, qui peut passer pour presque vierge encore, ou du moins n'a subi, en de rares endroits, que des essais bien imparfaits de la culture la plus superficielle. Voyez plutôt : aucune habitation, pas une case indienne, rien qui dénote enfin la présence de l'homme n'apparaît encore à nos yeux..., et cependant nous foulons des terres de première classe; des prairies naturelles, à peine entremêlées çà et là

de chardons, tapissent les vallées et semblent appeler et colons et troupeaux. Deux superbes rivières que nous passons à gué prodiguent en pure perte les bienfaits de leurs eaux. L'une d'elles, à quelques pas de la route que nous suivons, forme, sans doute pour se désennuyer, une chute de trois cents pieds dans un cadre sauvage, attachant et majestueux. Cette chute, dite de Cullin, attirerait en tout autre lieu la foule des visiteurs; mais ici, dans sa solitude, elle reste ignorée de tous, et, bien que située au beau milieu d'une propriété appartenant sur papier à don Pérez, ancien président du Chili, je doute qu'elle soit seulement connue de ce dernier. Enfin, sur les collines que nous gravissons tour à tour aussi bien qu'aux versants des plus hautes montagnes et sur la cordillère, jusqu'à la limite des neiges, des bois vierges semés des plus riches essences meurent inexploités ou renaissent de leurs dépouilles mêmes dans le chaos du plus entier abandon.

Au souffle de brises printanières et sous un ciel resplendissant, nous nous livrons dans les plaines à des galops enivrants. C'est, autant qu'un plaisir, une façon de regagner le temps que nous fait perdre la traversée des bois. Et en effet, sous bois, même dans les endroits qui permettraient une allure plus vive, nous ne marchons jamais qu'au pas. C'est une précaution que la prudence la plus élémentaire commande au pays des Indiens. Car le civilisé qui franchit la frontière ne doit jamais perdre de vue qu'il est en pays ennemi, et que des êtres invisibles, ayant depuis longtemps juré la mort de tous ceux de sa race, sont dès ce moment attachés à ses pas et surveillent dans l'ombre ses moindres mouvements. Le sachant bien armé, ou le voyant accompagné, ils n'auraient garde de l'attaquer de front, mais la ruse et l'adresse ne leur réussissent que trop souvent; et celui qui, trop confiant, traverserait au galop les grands bois araucans, ne devrait pas être surpris si,

au détour de quelque épais fourré, il recevait une flèche empoisonnée ou sentait s'abattre sur lui le nœud coulant du terrible *lazo*.

Mais nous voici rendus au toit hospitalier de la mission de Esperanza. Simples, mais bien construits, les bâtiments des Pères Franciscains occupent, au bord d'une large rivière, le centre d'un village indien. Comme nous passions l'eau, la cloche de l'humble monastère sonnait l'*Angelus* du soir; et dans ce milieu si sauvage, dans ces lieux si pleins de mystère, ses tintements formaient une mélodie de nature à remuer profondément le cœur.

Ai-je besoin de m'étendre sur l'accueil bienveillant que nous font les bons Pères? Ces façons simples et franches, cette aimable cordialité qui, dans chacun de leurs établissements, attendent et charment le voyageur, sont si particulières à cette communauté qu'on les dirait inscrites dans sa règle. Ce fut donc, ce soir-là, une véritable bonne fortune pour moi que de pouvoir

une fois de plus reposer sous le toit et m'asseoir à la table de ces obscurs mais vaillants missionnaires.

J'apprends, au cours des causeries du soir, une quantité de choses intéressantes. Ils en savent long, les bons Pères, sur les tribus sauvages au sein desquelles ils vivent, et ne marchandent pas, Dieu merci, les détails qu'on leur en demande.

Certes, me disent-ils, la grande famille indienne possède de nombreux et de graves défauts ; elle est sujette à des vices de diverses natures et représente à tous les degrés le caractère primitif et barbare... mais ses instincts réels ne sont pas ce que l'on suppose. Bien que les Indiens aient de tout temps fait preuve de sang-froid, de bravoure, d'audace, en un mot de vertus guerrières, ils sont, ou, pour mieux dire, ils étaient autrefois un peuple de pasteurs de nature ordinairement paisible; et s'ils méritent aujourd'hui le reproche d'être

sanguinaires et cruels autant que le sont ailleurs les derniers des barbares, la faute en est, ce semble, aux procédés chiliens à leur égard. Cette guerre sans merci, sans repos et sans fin qu'on leur fait depuis toujours, et cela sous prétexte de civilisation, mot fameux qui chez nous semble devoir tout légitimer et tout dire, mais qui pour eux, du moins, est inintelligible; cette guerre ne saurait que les exaspérer et, les rendant à leurs instincts sauvages, les plonger de plus en plus dans cette barbarie dont elle prétend vouloir les faire sortir. Il y avait mieux à faire avec de semblables natures. Civiliser n'est pas détruire... et l'on verra combien de temps encore doit échouer la brutale force des armes là où un peu de diplomatie, d'adresse et de douceur eût depuis longtemps déjà donné de complets résultats.

J'avoue que, pour ma part, ces Indiens m'intéressent au delà de ce que je puis dire. Plus que jamais je brûle de les connaître, j'ai hâte

de les voir. Aussi jugez combien me transporte la nouvelle que je recueille à la table des Pères. Il paraît que j'arrive on ne peut plus à propos, que, comme on dit, je tombe à merveille. Les Indiens de la mission, qui forment ici un assez gros village, sont, avec d'autres groupes indiens du voisinage, convoqués pour demain à un grand *parlement*. Cette réunion se tiendra à environ deux milles de distance, et le Père supérieur s'offre à nous y conduire.

Après une nuit terrible où les sauvages seuls eurent le privilége d'occuper mon sommeil, nous prîmes au couvent un frugal et dernier repas, immédiatement suivi du boute-selle; et, guidée par le missionnaire, cavalier consommé qu'embarrassent à peine les plis de sa longue soutane, notre troupe s'empresse de gagner la montagne où est le lieu du rendez-vous. Nous traversons d'abord des plaines marécageuses rendues fort difficiles par un récent débordement du fleuve, puis, longtemps, nous montons

à travers une forêt obscure autant qu'épaisse où s'entassent les spécimens d'une végétation peu commune, et nous voici débouchant tout à coup sur les bas-côtés d'une vaste clairière. Le sol y est partout tapissé de verdure. Des chevaux tout sellés s'en régalent à leur aise, formant de petits groupes d'un aspect fort étrange; car, comme les hautes herbes, en recouvrant leurs pieds, masquent aussi leurs entraves, on les dirait réunis librement et complétement abandonnés de leurs maîtres. Voici le camp indien : des tentes sont plantées de distance en distance; mais la plupart sont vides, et tout le mouvement semble se concentrer au milieu de la clairière. Là, sous l'épais couvert d'un quinconce formé par des myrtes sacrés, se dresse un immense hangar. Il regorge de monde, et l'on peut distinguer, formés tout alentour, des trophées d'armes et des faisceaux de lances. Le Père nous exhorte à rentrer sous nos plaids nos couteaux et nos revolvers; puis il prend

notre tête, pousse un cri guttural et nous fait signe de le suivre.

Notre arrivée au milieu des Indiens excite dans leurs rangs un premier mouvement de très-grande surprise; mais le bon Père leur adresse quelques mots à la suite desquels on nous admet, nous, les profanes, à pénétrer sous le hangar. Là se trouvent rangés, par ordre de préséance, une dizaine de caciques à l'air plus ou moins respectable. Leurs femmes les entourent dans le plus religieux silence, et des guerriers au nombre d'environ cent cinquante complètent ce groupe imposant. Ce qui me frappe avant tout, c'est que la place d'honneur est tenue cette fois par une vieille mégère qui, à coup sûr, doit friser la centaine, et qui, se rengorgeant et minaudant d'importance, n'arrête pas de faire des speachs et de sourire à tout le monde. A côté d'elle se tient un vieux cacique qui, s'il faut en juger par le respect qu'il inspire, doit être le grand chef de l'assemblée du jour.

C'est à lui tout d'abord, puis à ses compagnons et à leurs trente épouses, que je me fais présenter avec tout le cérémonial d'usage, aussitôt que la vieille pie se décide à se taire. Le Père se charge de la chose, puis la parole m'est donnée. Je fais avancer mon interprète, et, m'inclinant devant toute l'assemblée béatement suspendue à mes lèvres, j'adresse au vieux cacique quelques phrases espagnoles qu'on lui traduit aussitôt en indien. En voici, pour mémoire, à peu près la substance : « Je suis, dans mon pays, fils d'un puissant cacique et cacique moi-même. J'ai traversé les mers et fait cinq mille lieues tout exprès pour te voir et rendre mes hommages à toi et à tes frères. Je suis au comble du bonheur, et j'emporterai de cette entrevue un souvenir impérissable. Je serais heureux d'apprendre le but du parlement qui vous réunit aujourd'hui. Enfin, je voudrais que dans le pays on ne commît plus aucun désordre, et que chacun demeurât plus que jamais attaché au

Révérend Père, le véritable intérêt des tribus étant de suivre ses conseils et ceux qu'également inspire le Grand-Esprit aux autres Pères de la mission qu'il dirige. »

Le concert d'approbation qui suivit ces quelques paroles m'arriva formé de cris si rauques, si bizarres, que je me crus salué par des huées terribles, tandis que bien au contraire ces cris constituaient, ainsi que me l'apprirent les félicitations du bon Père, le *summum* de ce qu'une assemblée de ce genre peut donner de marques d'assentiment à l'un de ses orateurs. Il suffit de s'entendre... et la réponse du vieux chef eut bientôt fait de me fixer à cet égard.

Rougissant de plaisir, mais grave cependant, imposant, solennel, le vieux cacique se leva. Comme il est, paraît-il, un des potentats de la frontière et se trouve en contact presque continuel avec les sujets du Chili, il entend, m'a-t-on dit, et parle couramment la langue castillane. Nous aurions donc bien pu nous passer d'inter-

prête. Mais l'étiquette proscrit sévèrement cette licence, et je le regrettai d'autant moins que j'y gagnai le plaisir véritable d'entendre prononcer un grand discours indien avec toute l'emphase et l'accompagnement mimique vraiment étrange que comporte ou qu'exige la langue des sauvages.

Cette langue est faite de mots ne comprenant à peu près que des voyelles : aussi est-elle douce et harmonieuse à l'excès. Le cacique fit longtemps entendre à nos oreilles cette musique aux notes suaves, et son interprète particulier m'en traduisit sitôt après le sens. Voici ce que j'ai pu retenir de son discours :

« C'était de fort bonne grâce que les autres caciques autant que lui-même voulaient bien m'accorder ainsi qu'aux miens l'honneur de prendre part à la réunion présente. J'étais donc le bienvenu au milieu de leur fête; car le parlement, cette fois, n'était qu'une cérémonie joyeuse. Il n'avait aucun but politique ou

guerrier et n'était réuni que pour répondre à la très-légitime ambition de sa voisine, une vieille et notable Indienne (je m'inclinai), qui, jalouse, avant de mourir, de se faire un nom dans la postérité, offrait à boire et ordonnait la musique et les danses. Il me félicitait de la bonne pensée d'être venu le voir et ne regrettait en réalité qu'une chose : c'est que je ne fisse pas partie des leurs. Il me trouvait beau, corpulent et fort, digne en tout d'être Indien et de briller à la tête de leurs grandes tribus. Il tiendrait le plus grand compte de mes observations et recommanderait à tous l'ordre et la bonne tenue. En attendant, il voulait que tout fût mis à ma disposition. Il me passait l'autorité suprême : je n'avais qu'à commander..., je serais obéi. »

Sitôt fait ce discours, mes compagnons et moi nous fûmes admis au grand honneur de baiser la main du cacique, et je m'assis à ses côtés. Les guerriers, mais surtout les femmes

indigènes, braquaient sur moi de grands yeux scrutateurs, et je les sentais passer sur mon costume et ma personne un examen portant sur les plus intimes détails. Pour me faire bien voir de la compagnie tout entière, je fis des distributions de tabac et de menue monnaie. On me dévalisa de toutes mes cigarettes et ce ne fut qu'au prix de véritables efforts que je pus résister aux indiscrètes obsessions de ces dames, qui voulaient à tout prix se partager mes bagues et ma montre.

Profitant alors des pouvoirs que m'avait tout à l'heure délégués le cacique, j'ordonnai tout d'abord la reprise des danses.

Celles-ci ne sont qu'une suite de sauts plus saccadés qu'ils ne sont cadencés. Ceux qui les exécutent y joignent d'horribles grimaces et se font applaudir dans les poses les plus grotesques. La musique qui les accompagne est monotone et triste. Le choix des instruments est aussi peu varié : c'est la viole, le tambour et la petite

flûte de deux notes en bambou. Une fois lancé instrumentistes et sauteurs ne s'arrêtent q difficilement. Mais le maître succès de c divertissements paraît être de loin la gran promenade dansante à laquelle prennent pa hommes, femmes et enfants qui se suivent à file indienne (c'est le cas de le dire), sautar hurlant, gesticulant.

A ces danses échevelées succèdent des lib tions copieuses. Il y a là, dans un coin, des ar phores empilées d'*aguardiente*, de *caña* *chicha*. Chacun court y remplir une jatte qu vide d'un seul trait. Et quand je dis une jatt c'est plutôt une écuelle que ce récipient à le usage. Ils l'empruntent à quelque gran courge ou le taillent dans la calotte de quelq *sandia*, citrouille ou melon d'eau.

La fête, en peu de temps, dégénère en orgi Les danses ont repris ; les caciques s'en m lent... et ne voyons-nous pas jusqu'à la viei octogénaire qui se trémousse dans son coi

Mais voici qu'un mouvement chorégraphique, absent évidemment du programme des danses, culbute tout à coup une amphore encore pleine. Chez nous (je le crois du moins), on l'eût remise sur pied pour l'empêcher de s'écouler tout entière. Mais non ! ici chacun se précipite à terre et, raclant de son vase le sol, les herbes et le sable, vide avec conviction ce qu'il a pu recueillir du liquide écoulé avec le reste du mélange.

Ce devint pour nous, je dois le dire, un spectacle navrant que celui de ces êtres que les passions brutales font, en si peu d'instants, descendre au niveau de la bête. C'étaient ces mêmes hommes qui, drapés tout à l'heure dans cette dignité qu'ils apportent toujours à l'ouverture d'un de leurs parlements, avaient vraiment presque grand air et laissaient échapper de leurs yeux, par moments, les flammes d'un regard noble et même intelligent. Et maintenant, aux scandales de leur bruyante

orgie, se mêlaient sans pudeur ni dégoût appa-
rent ces femmes de caciques au visage mélan-
colique, aux sourcils droits, à l'œil profond
dont plus d'une m'avait frappé, une surtout au
type odalisque nettement accentué et qu'on
n'eût pas manqué, m'étais-je dit à part moi,
de se disputer ici, dans les sphères civilisées.

On se demandera sans doute ce qu'en pa-
reille occurrence deviennent les enfants. Calmez,
mères, calmez vos très-justes appréhensions!
Les jeunes filles et les tout jeunes gens ne sont
pas admis aux parlements. Quant aux enfants à
la mamelle que l'on ne peut laisser à la maison,
ils sont liés dans une pièce d'étoffe, puis ficelés
dans une écorce d'arbre qui leur sert de ber-
ceau. Ce procédé sommaire permet à leurs pa-
rents de les déposer droits ou couchés n'im-
porte où, et de les transporter à cheval, assu-
jettis à la selle, à la façon de tout autre colis.
J'en vis bon nombre, ce jour-là, qui, debout,
adossés aux arbres de la forêt, semblaient jouer

le rôle de petits factionnaires blottis dans leurs guérites, et paraissaient d'ailleurs satisfaits de leur sort.

Nous allions nous retirer et fuir cette réunion, qui non-seulement pour nous n'avait plus d'intérêt, mais qui pouvait, à un moment donné, et vu l'état extrême d'échauffement des têtes, nous devenir dangereuse ; mais il était écrit que nous assisterions encore à un dernier spectacle caractéristique et sauvage. Une querelle, en effet, et c'était à prévoir, venait de s'élever entre deux guerriers vigoureux et de haute stature. Dans un semblable cas, l'affaire se vide séance tenante, et les deux adversaires entament la *pelea*, lutte acharnée, bestiale et sanglante, que la galerie suit avec intérêt, n'intervenant jamais que pour encourager, exciter les lutteurs. Une des phases les plus curieuses de cette lutte corps à corps est celle où les champions s'empoignent aux cheveux, se renversent sur le sol, et là, sur les genoux, le crâne contre

terre, se bourrent par en bas de coups de poing dans la figure. Rappelant au vieux cacique ses engagements de tout à l'heure, je fis cesser ce combat, qui déjà prenait des proportions terribles, et qui presque toujours finit par faire des victimes. Et, prenant là-dessus rapidement congé de nos nouvelles connaissances, nous nous remîmes en route pour suivre le voyage.

Je n'abuserai plus des détails descriptifs sur les Indiens d'Araucanie et sur leur territoire. Les pages qui précèdent suffiront à les faire apprécier du lecteur. Je glisse donc rapidement sur le reste de mon expédition à travers ce pays, dont j'ai vraiment regret de n'avoir pu visiter qu'un aussi petit coin.

Donc, après avoir pris congé de l'excellent Père, nous redescendîmes dans la plaine, pour suivre une étroite vallée où, profondément encaissé dans des roches de granit ou des murs de porphyre, mugit le torrent du Malleco, qui sert actuellement ici de ligne frontière et que

défend une série de forts. C'est à l'un de ces forts, au petit village connu sous le nom de Collipulli, que nous fûmes demander l'hospitalité pour la nuit. La lettre d'introduction que j'avais prise à Mulchen me fut un précieux auxiliaire, et nous fûmes l'objet des attentions les plus gracieuses de la part de l'officier commis à la garde du fort. J'appris, grâce à son obligeance, quelques détails intéressants.

La guerre indo-chilienne est pleine de surprises et semée d'obstacles qu'on dirait insurmontables. L'Indien, sans que jamais rien ne porte à le croire, surveille de très-près les mouvements de l'ennemi, évite toute attaque, mais ne se lasse jamais de semer sur ses pas les embûches et les piéges. Si, à force d'audace et de persévérance, les soldats de la république ont, de quelque côté, poussé plus en avant la ligne des frontières, ils ont le plus grand mal à conserver les positions acquises.

Qu'une crise gouvernementale, une révolution, une guerre au Chili les rappelle vers l'intérieur, les Araucans sitôt détruisent leurs ouvrages, et tout est à refaire. Mais les pires obstacles contre lesquels se heurte à chaque pas l'entreprise chilienne, sont ceux qu'ici présente la nature. Ainsi est le Malleco, le fameux torrent qui, de ce côté, dresse ses bords rocheux inaccessibles et marque tout un coin de ce petit territoire de sa profonde déchirure. Ce redoutable obstacle, Dieu sait s'il y a longtemps que les Chiliens y sont arrivés. Le passeront-ils jamais? Ils le prétendent... moi, je l'ignore!

Les Indiens Araucans font preuve, dans l'action, du plus héroïque courage. A leurs armes habituelles qui sont l'arc et la lance, ils joignent la massue dont ils frappent des coups terribles; et, de plus, ils excellent à lancer les *bolas*[1], à jeter le *lazo*. Aucun d'eux ne fait

[1] Voir, pour la description de cet engin, *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud*, p. 147.

encore usage d'armes à feu ; mais ils ne semblent pas vraiment beaucoup les craindre, ces êtres étonnants qui à l'instant voulu paraissent avoir le secret de se rendre invisibles. Sans doute le tir à balle et surtout à mitraille en a déjà couché plus d'un sur la poussière ; mais rarement on a pu les atteindre à boulet ; et l'officier me disait que ce tir allait être à peu près supprimé, pour le motif au moins curieux que voici : sur plus d'un point de la ligne frontière, souvent des guerriers araucans, massés sur les collines qui regardent les forts, poussent leur cri de guerre et simulent des mouvements d'attaque ayant pour but de faire tirer sur eux. Si le fort envoie en ce moment un projectile à leur adresse, ils se couchent à plat, mais observent avec soin l'endroit précis qu'a touché le boulet. Ils disparaissent ensuite ; mais, à la nuit tombante, on est plus que certain de les voir revenir. Ils s'approchent en rampant de la grosse sphère de métal et soigneusement

l'emportent vers une destination et pour un usage inconnus.

La matinée du lendemain qui se trouvait être un dimanche fut partagée entre le repos, la visite du fort et les offices. L'humble église de Collipulli nous offrit l'attachant spectacle d'une grand'messe militaire; car ici, chaque dimanche, les soldats de la garnison tout entière non-seulement assistent, mais concourent aux offices. Les parties principales de la messe sont signalées par des roulements de tambour, et des coups de clairon remplacent les coups de sonnette.

Ces soldats, comme en général ceux de l'infanterie et de l'artillerie chiliennes, sont Français par le « chic », la tournure et le costume. Cette remarque, que beaucoup de voyageurs ont faite, est rendue d'autant plus frappante qu'ayant eu de tout temps le culte de la France, le Chili n'a pas seulement emprunté à l'armée française, avec ses anciens uniformes, ses règle-

ments, sa discipline, mais on pourrait presque encore ajouter ses dehors. C'est une gloire sans doute pour nos voisins de France qu'au figuré comme au réel on puisse dire au Chili de cette jeune armée qui vient de terminer sa brillante campagne, ce qu'on dit chez les Grecs d'une autre armée également jeune encore et déjà prête au combat : que tout, depuis le képi jusqu'au dernier bouton de guêtre, y est absolument calqué sur les « *patrons* » français.

Quelques lieues de cheval sur une chaussée militaire qui longe les bords du Malleco nous menèrent rapidement au village de Chihuaihue [1] d'abord, puis à la ville importante d'Angol. Le chemin, sans doute, est joli, mais parsemé de croix qui, de distance en distance, semblent vouloir rappeler à ceux qui le parcourent qu'il n'est pas aussi sûr qu'on veut bien le prétendre.

[1] Se prononce : *tchiouaïouais*. On jugera par cet exemple de l'extrême douceur de la langue indienne.

Angol est une ville de fondation récente. C'est la tête de ligne des forts du Malleco. Elle date de vingt ans à peine et a déjà acquis une grande importance. Bâtie au centre même d'une très-vaste plaine qu'entoure un cercle de montagnes et susceptible d'un grand développement, elle paraît destinée à devenir, après la conquête, la capitale de l'Araucanie. Ce ne sera, nous dit-on, qu'une question de temps. Quoi qu'il en soit, actuellement du moins, le sort de ces jeunes cités ne me semble pas encore parfaitement assuré.

En quittant la ville d'Angol, on passe à gué le fameux Malleco, puis, sur un pont, le Rio Vergara, qui coule vers Nacimiento. On grimpe quelques jolis *cerros*. A une distance de six lieues environ, on traverse également le fleuve Renaico sur un superbe pont de bois ; puis la route qu'accompagnent les fils du télégraphe, est presque droite jusqu'à Nacimiento.

Là, je repris le chemin de l'hacienda de Colcura, et peu de jours après, à Lota, sur le Pacifique, je m'embarquai à bord du steamer *The Chile* pour rentrer à Valparaiso.

CHAPITRE IX

CHASSES DANS LES HACIENDAS

Retour du sud par mer. — La douane républicaine — Les mines au Chili. — Propriétaire d'une mine d'argent. — La chasse aux grives, aux perdrix. — Le lac d'Aculeu et la chasse aux canards. — L'hacienda de Catemu. — Chasse aux condors.

Le *Chili* est un magnifique vapeur de la Compagnie anglaise du Pacifique, qui fait le service des côtes du sud moyennant une subvention de cent mille piastres ou cinq cent mille francs que le gouvernement chilien lui sert annuellement.

Embarqués à son bord vers deux heures de la nuit par un des plus gros temps que j'eusse en-

core subis, les passagers de Lota furent promptement vaincus dans la lutte entreprise pour rester maîtres de leurs cœurs. Ceux qui venaient de plus loin n'avaient déjà plus face humaine. Nous eûmes vent debout, orage, pluie, grêle et tempête, et je vis une fois de plus combien peu le Pacifique se montre digne de son nom.

Sur la route de Valparaiso, Talcahuano, Tomé, et pour finir, San Antonio, sont autant de petits ports où le *Chili* fait échelle; mais ces points microscopiques n'ont en réalité qu'une importance fort secondaire et presque uniquement agricole. Ils servent, en attendant l'achèvement du réseau des voies ferrées chiliennes, de débouchés aux céréales des provinces que baigne, au sud, le Pacifique.

Par bonheur, au troisième et dernier jour de cette pénible traversée, le temps enfin se remit au beau et nous permit de jouir pleinement du spectacle majestueux qu'offre la baie

de Valparaiso baignée par les clartés d'un ciel resplendissant.

Je ne reviendrai pas sur les détails de ce tableau ni sur la description de la ville que j'ai donnés précédemment. Mais je veux noter ici une petite aventure qui, bien que toute personnelle et en réalité de fort peu d'importance, a ceci de curieux qu'elle révèle une fois de plus les différentes façons dont se pratiquent les mœurs républicaines.

Chose étrange vraiment! quoique revenant d'un port chilien, on est soumis ici, en débarquant, à une visite minutieuse de la douane. Comme le reste des voyageurs, arrivant de plus loin, amenaient d'autres pays des colis compliqués, je me flattais que ma petite valise, n'ayant pas quitté le Chili, serait une des premières expédiées. C'était également l'avis de M. Sève, notre consul général au Chili, qui, par une de ces gracieusetés qui lui sont familières, avait quitté le matin Santiago pour venir me re-

cevoir ici même sur le quai. Avisant donc le chef des employés de la douane : « Auriez-vous l'obligeance, lui dit-il, de faire promptement visiter le peu de bagage du comte de Robiano que voici? C'est un Européen qui rentre de Lota, de retour d'une excursion qu'il a faite dans le Sud. » L'autre, immédiatement, se redresse indigné devant notre consul et, brutalement, répond : « *A mi que importa los condes y principes de Europa que vienen aqui de passeo! Yo soy républicano*[1]. » Et là-dessus il s'arrange de façon à me faire passer bon dernier. Le consul ne dit mot, mais, tirant son carnet, il inscrivit le nom de l'enragé républicain, et lui promettant de ses nouvelles, il s'en fut porter plainte au ministre de la marine ainsi qu'à l'intendant, gouverneur de la ville. Je fus ainsi présenté séance tenante à ces mes-

[1] « Eh! que m'importent à moi les comtes et princes d'Europe qui viennent se promener par ici! Je suis républicain. »

sieurs, qui accueillirent très-chaudement notre petite réclamation et, tenant à nous prouver que, malgré tout, la politesse était une vertu chilienne, nous dirent qu'un manque d'égards envers un étranger était chose toujours sévèrement punie chez leurs subordonnés. On manda le chef de douane, qui, vertement admonesté, se confondit en excuses et promit de s'amender. Mais ses protestations pas plus que les démarches que le consul et moi fîmes plus tard en sa faveur ne purent le maintenir en place..... il fut cassé.

De retour à Santiago, j'eus le regret de devoir renoncer, faute de temps, à un intéressant voyage que je m'étais promis de faire dans le Nord, à l'important district minier d'Atacama. Là, sur une étendue vraiment considérable, mais vide de forêts, d'habitants, de culture, sous les sables d'un vrai désert dorment ignorés d'incalculables trésors. Quelques grands établissements, dont le manque de bras res-

treint malheureusement l'extension nécessaire, opèrent cependant sur de vastes dépôts de cuivre, d'argent et de mercure avec un succès qui s'affirme et qui grandit de jour en jour. Mais que sont-ils à dix ou douze là où ils pourraient être cent et ne se point porter ombrage? Et qu'attendent vraiment les colons de tous pays, travailleurs que là-bas on se disputerait à prix d'or ?

Cette question si hautement intéressante est celle que j'aurais voulu pouvoir étudier sur le vif pour en donner ensuite un compte détaillé dont les intéressés eussent pu tirer eux-mêmes les déductions pratiques. Mais je dois me borner à noter en passant que le manque de bras est actuellement la grande, la terrible, l'unique plaie de ces contrées, celle qui paralyse et entrave dans leur essor des entreprises qui, autrement, seraient de succès assuré.

Et veut-on que j'appuie l'assertion qui précède d'un exemple tiré de ma propre expérience,

ou, si l'on aime mieux, de mon inexpérience? Le voici : séduit par les études et les travaux préparatoires d'un ingénieur français de grand talent que je comptais au nombre de mes nouveaux amis, je me portai acquéreur, de moitié avec lui, d'une concession de mine d'argent au Chili. Quelques sondages immédiatement entrepris nous démontrèrent à l'évidence que nous étions en possession d'un gisement de minerai d'argent dont de nombreux filons couraient dans tous les sens et presque à fleur de sol. C'était fort beau, sans doute..., mais encore fallait-il exploiter ces trésors ! Et c'est à ce moment que nous pûmes nous convaincre que le manque de bras, d'outillage et de moyens de transport, ces obstacles communs aux exploitations de ce pays, ne permettrait jamais à de petits capitaux un travail rémunérateur. Il fallut renoncer à notre idée première, et nous remîmes en vente la concession qui nous avait été consentie six semaines aupara-

vant. Nous fîmes un peu de réclame, l'ingénieur publia un rapport emphatique de nos brillantes découvertes, et il y eut amateur à un prix que nous crûmes de bon goût d'accepter. Ainsi se liquida notre courte association, qui enrichit chacun de nous d'un dividende de six piastres (trente francs).

Le peu de temps que j'avais à passer encore au Chili, je l'employai à la visite de quelques grandes propriétés rurales des environs de Santiago, où m'attiraient également mes goûts de chasse et le désir d'aller dire un dernier adieu à de charmants et bons amis. Et si je n'ai nulle envie de reproduire en détail les divers incidents de ces petits déplacements, au moins voudrais-je, en passant, noter ce qui me paraît devoir intéresser au point de vue spécial de la chasse ou de la propriété locale.

Les deux gibiers que le chasseur poursuit le plus ordinairement ici sont la perdrix, qui se tient dans les prairies, au bord des bois, le long

des haies ou des ruisseaux, et la grive, habitant spécialement les vignes.

La grive diffère peu de la nôtre au Chili; sa couleur est la même ou du moins peu s'en faut, et sa chair, également recherchée des gourmets. S'il reste vrai que, gorgées de raisin, elles subissent souvent les effets de l'ivresse au point de se faire ramasser à la main, d'ordinaire leur vol rapide et capricieux entre les grands échalas en rend le tir très-difficile, et par suite très-amusant.

La perdrix, au contraire, est facile à tuer, mais non pas à chasser, courant beaucoup et ne levant que difficilement. Le plaisir de cette chasse consiste donc surtout dans le travail du chien. L'espèce chilienne est une sorte de perdrix rouge ne perchant pas, vivant par couples volant droit, près de terre, et se remisant au plus près. Par le plumage et les mœurs, elle rappelle la caille, et pousse en se levant un trille de notes aiguës, mais pleines d'harmonie.

Parmi les autres chasses qu'offrent les environs moins immédiats de Santiago, il en est deux surtout sur lesquelles j'ai dessein de m'arrêter un instant. Ceux d'entre mes lecteurs que la chasse n'a pas le don de passionner autant que moi prendront peut-être au moins intérêt à me suivre dans deux des haciendas les plus justement célèbres et les mieux connues du Chili.

A dix lieues environ au nord-est de Santiago se trouve située l'hacienda d'Aculeu, propriété de M. Letellier. Sa contenance est de vingt mille hectares. Là, dans l'encadrement de pittoresques montagnes, est un grand lac d'aspect sauvage. Il couvre une superficie évaluée à quinze cents hectares, et la profondeur de ses eaux passe cent mètres en maints endroits. Les vents de la Cordillère y soufflent dru par moments : alors écument et se démènent les flots de cette petite mer, qui vont se brisant d'une part aux parois lisses de roches verticales et formant en regard une jolie grève de sable.

Faut-il dire si ce lac aux bords inhabités, à l'accès difficile, au cadre éminemment sauvage, attire les oiseaux d'eau de tous genres, de toutes classes? Ils y viennent en troupes serrées, y prennent leurs ébats à toute époque de l'année, et leurs cris si divers troublent seuls le silence accoutumé de ces lieux, tandis que leur présence y jette un peu de vie.

Dans de semblables conditions, une partie de chasse au gibier d'eau devait être à la fois et fructueuse et pittoresque. Aussi l'avions-nous acceptée, quelques amis et moi, avec un vif empressement.

Un matin donc, au point du jour, armés de toutes pièces et montés sur d'excellents petits chevaux du pays, nous quittâmes l'hacienda pour gagner le lac, distant de cinq kilomètres.

Il est de tradition chez les planteurs du Sud, ainsi que parmi les grands propriétaires chiliens, d'entourer l'étranger de tous les raffine-

ments d'un faste exagéré ; mais ce luxe de mise en scène est partout accompagné d'une simplicité vraie et d'une familiarité de bon aloi qui ne permettent pas de penser que ce puisse être aucunement chez eux question de vanité, d'ostentation. Notre hôte cette fois avait donc fait aussi les choses grandement. Nous marchions escortés d'une respectable suite de porteurs, rabatteurs, gondoliers et rameurs, et d'une charrette à bœufs portant avec des vivres de toutes sortes, le *chef* de la maison, qui là-bas, dans une île, devait nous préparer un brillant déjeuner.

Cependant, du plus loin qu'apparut à nos yeux la grande nappe d'eau du lac, dormant tranquille au pied de ses rochers que teintaient en ce moment les rayons du soleil levant, nous ne pûmes retenir un cri commun d'admiration. Puis, ce tribut payé à la majesté du tableau que nous offrait cette sauvage nature, nous découvrîmes avec transport qu'en nous promettant

du gibier, notre hôte ne s'était pas beaucoup aventuré. Il y avait en effet sur le lac, à nos pieds, cinq mille canards peut-être, et des bandes serrées d'oies et de cormorans. Sur les bords se tenaient de grands oiseaux pêcheurs, tels que spatules roses, hérons, cigognes ou flamants, tandis que tout au large, immobiles et majestueux, des cygnes à col noir flottaient sur les eaux. Ces derniers sont encore assez rares au Chili, et notre hôte nous avait priés de les respecter, dans l'espoir, confirmé depuis, de les acclimater chez lui.

A peine descendu de cheval, je fus prié d'ouvrir le feu, et j'eus le rare bonheur de réussir à frapper, à plus de cent mètres de distance, un superbe flamant. On nous distribua les postes de combat, les rabatteurs commencèrent leur ouvrage, et nombre de canards de toute taille et de tout plumage tombèrent bientôt sous nos coups. Puis, quand les grosses bandes, déjà fort éclaircies, finirent par prendre

peur et nous céder le domaine des eaux, un coup de trompe retentit, et, de tous les côtés, de petites barques vinrent nous prendre pour nous mener à l'île enchantée.

Quatre ou cinq hectares de terrain couverts de grands cactus et plantés de sapins, terrasse supportée au-dessus des eaux du lac par des cariatides de rochers, tel était l'endroit pittoresque qu'avait choisi le maître pour nous offrir à déjeuner. Et je dois dire à son honneur que jamais repas champêtre ne fut plus brillamment conduit et ordonné. Aussi quels rires et quelle gaieté ! Mais voici qu'au dessert notre hôte nous propose une chasse aux lapins... et chacun de sourire en le traitant de mauvais plaisant, l'animal en question étant jusqu'alors inconnu sur le sol chilien. Cependant il nous poste, il fait cerner son île et battre cactus et sapins... et le feu recommence ; car nous sommes entourés de vrais troupeaux de lapins. Ces animaux, dont il a fait venir d'Europe quel-

ques échantillons, pullulent maintenant dans l'île qui leur sert de prison. La fête allait son train, lorsque subitement se produisit au milieu de nous un très-singulier incident : un coup de fusil tiré dans les herbes sèches à bout portant avait mis le feu à l'île. Un carré de grands cactus brûlait, et l'incendie gagnait rapidement, menaçant de détruire toute la végétation de l'île, y compris les lapins; mais par bonheur nous étions bien en nombre, et nous avions l'eau sous la main. Ainsi se termina notre partie de chasse d'Aculeu; nous rentrâmes joyeux et chargés de butin.

Au chapitre de mes voyages et chasses dans les pampas des républiques Argentine et de l'Uruguay, j'ai longuement parlé de l'autruche d'Amérique[1], qui, bien que pouvant être considérée, en raison de ses plumes, comme un objet de commerce plus ou moins lucratif, n'a cepen-

[1] Voir *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud,* du même auteur.

dant ni la taille, encore moins la valeur de sa congénère d'Afrique.

Les grandes dimensions des échassiers de cette classe les font regarder communément comme les plus grands oiseaux connus. Mais peut-on bien vraiment qualifier oiseaux ces animaux incapables de vol et qui jamais n'empruntent à leurs trop courtes ailes qu'un degré à peine supérieur d'agilité dans la course?

Parmi les vrais oiseaux, ceux que la force même, la hauteur, l'étendue, la puissance du vol rendent surtout remarquables, ceux que nous connaissons sous les noms d'aigles et de vautours semblent avoir choisi, pour y prendre demeure et y propager leur espèce, la côte du Pacifique, et conséquemment le Chili ou tout au moins la Cordillère. Le coryphée de leurs énormes bandes, le plus grand, le plus fort, leur maître à tous, c'est le condor.

Cet oiseau, que son vol porte facilement à de telles hauteurs qu'il disparaît parfois, et cela

dans un ciel cependant sans nuages, à l'œil d'un voyageur arrivé, comme moi, au sommet des plus hautes montagnes franchissables, n'est pas le premier venu et veut assurément qu'on lui consacre quelques pages. Je le ferai d'autant plus volontiers que l'ayant approché plusieurs fois de très-près et chassé au Chili, ainsi qu'on va le voir, j'ai pu apprécier combien, à l'état libre, il diffère de celui que nos jardins publics nous exhibent parfois en cage. Le motif en est simple, attendu que cet oiseau, peu fait pour l'incarcération et qu'on ne peut d'ailleurs élever que très-jeune, perd en captivité le meilleur de ses qualités, de sa force et de sa croissance.

Le cou à peu près blanc, la tête de forme plate, mais ornée d'une crête, le plumage d'un brun sombre, relevé chez le mâle de quelques pennes blanches, le condor, haut de plus d'un mètre, atteint facilement jusqu'à trois mètres d'envergure. Ses plumes, dont quelques-unes

ont une longueur de plus de deux pieds, semblent participer des qualités de résistance, d'élasticité de l'acier. Ses serres larges et puissantes, son bec pointu et recourbé, de force à éventrer un bœuf en quelques coups, sont des armes terribles au service des instincts sanguinaires de ces majestueux oiseaux.

Bien qu'ils soient assurément de taille à accomplir les exploits qu'on leur prête, sans doute il faut ranger dans le domaine de la fable ces enlèvements d'enfants, voire même de moutons, que des récits se plaisent à leur attribuer. Ils exercent, je le veux bien, de véritables ravages au milieu des troupeaux qu'on laisse pâturer dans les montagnes à l'abandon; mais ils ne s'attaquent aux sujets vivants que lorsqu'ils n'en trouvent plus de morts, et encore ont-ils soin de choisir, en ce cas, les plus chétifs, auxquels ils crèvent les yeux d'abord, puis qu'ils se partagent entre eux, soit qu'ils les dépècent sur place ou que chacun

d'eux de préférence en emporte un morceau. Mais la simple vue de l'homme, si petit qu'il puisse être, les trouble, les fait fuir et les empêche souvent de revenir au même endroit; et ce n'est qu'au prix de ruses et de précautions infinies qu'on arrive à les attirer, bien mieux encore qu'à les surprendre.

Et cependant le tort qu'ils font aux éleveurs les font poursuivre avec acharnement. De son côté, en bon père de famille, le gouvernement chilien a décrété qu'il traiterait le condor en ennemi de la république : sa tête, mise à prix, représente une prime qui, suivant les districts, varie entre cinq et vingt francs.

Le procédé de chasse aux condors le plus en usage consiste à se cacher de nuit aux environs d'un animal fraîchement tué ou trouvé mort. On est à même ainsi de tirer quelques balles à l'arrivée des oiseaux au carnage. Encore la réussite n'est-elle pas possible si l'on est sous le vent, trop rapproché de l'appât ou quelque peu

à découvert. Les condors, en effet, sont défiants par nature et joignent à l'œil de l'aigle un odorat qui mettrait en défaut celui du limier le plus fin. Voyez maintenant l'effet d'une balle à longue portée sur ces ailes d'acier, ces carcasses de fer, et vous comprendrez combien peu l'on arrive à détruire ces animaux qui tous les ans se reproduisent, tandis que nos savants n'ont pu leur assigner encore un âge pour mourir !

Plus pratique et plus destructeur l'ingénieux moyen qu'emploient de temps à autre les Indiens et les *huasos* du pays. Je dis de temps à autre, parce que ce moyen ne réussit jamais deux fois de suite au même endroit, et qu'un seul de ces fins oiseaux témoin du traquenard ou, à plus forte raison, y ayant échappé, empêchera de longtemps les bandes des environs de s'y laisser prendre à leur tour.

D'ailleurs, quoi de plus simple ? Dans quelque vallon resserré à portée des roches fré-

quentées par des bandes de condors, les trappeurs du pays vont élever la nuit dans le plus grand silence un petit mur de terre d'un demi-mètre de hauteur, et formant une courte enceinte circulaire, au milieu de laquelle ils jettent un mouton, un bœuf ou quelque animal mort. Soigneusement cachés à respectueuse distance, ils attendent au petit jour la venue des condors. Ceux-ci ne tardent pas à fondre sur l'appât et s'en repaissent avec toute la voracité qui leur est ordinaire. Or, il est à remarquer que les oiseaux de proie et surtout ceux de cette espèce, n'ayant pas journellement leur repas sur la planche, se gorgent à l'occasion si gloutonnement de chair fraîche qu'ils en restent un bon moment stupides et lourds. C'est alors qu'interviennent, armés de gaules et de lazos, les chasseurs qui s'élancent en poussant de grandes clameurs. Les immenses oiseaux, qui pour prendre leur vol ont besoin de quelque espace, ne fût-ce que pour développer leurs

grandes ailes, tendre le cou et courir sur l sol pour trouver l'élan nécessaire, ont fort pi teuse mine alors. Effrayés en même temp qu'alourdis et repus, ils se pressent, se gênent se bousculent l'un l'autre. Partout ils vont s butant au petit mur de terre... et les coups d bâton de pleuvoir sur leurs pauvres ailes, et l terrible lazo de s'abattre aussi sur leur corps C'est une razzia aussi complète que possible et seuls s'échappent ceux qui se trouvaie encore, au moment de l'attaque, occupés s la bête ou faisaient sur le mur sentinelle ale tour.

Je brûlais, on le pense bien, de jouir à m tour de l'attrait si nouveau pour moi d'u chasse aux condors, et je conserve encore u vive reconnaissance à l'aimable Chilien qui, u jour, à cet effet, voulut bien me permettre l'accompagner dans ses terres.

Vrai type de gentilhomme, le marquis Huidobro, d'antique noblesse espagnole, mè

vec sa famille une vie fort retirée dans son
nmense hacienda dite de Catemu[1]. Cette pro-
riété passe à très-juste titre pour la plus re-
arquable et aussi, m'a-t-on dit, pour la plus
nportante du Chili. On en jugera d'ailleurs par
peu de mots que j'en vais dire.

L'hacienda de Catemu, dont les terres étendues
rment la majeure partie d'un des districts du
nd, se trouve située à proximité de la ligne
e chemin de fer de Santa-Roza de los Andes
s'étend jusque sur les versants de la grande
rdillère. Pour s'y rendre, on traverse sur un
nt rustique, en voiture, le rio d'Aconcagua,
remarquable torrent dont j'ai déjà décrit les
ux puissantes et pures lorsqu'à ma descente
s Andes j'en ai si longuement suivi le cours.
is bientôt on s'engage dans un chemin cou-
rt, une drève qui, formée par des peupliers
culaires, se déroule sur une étendue d'au

[1] Se prononce : *Catémou.*

moins huit kilomètres, et l'on arrive ainsi au bâtiments de l'hacienda.

Ceux-ci sont nombreux et variés, puisqu'i dehors d'une petite chapelle et d'une spacieu habitation de maîtres, ils comprennent to l'aménagement que nécessitent la culture des bl et l'emmagasinage des grains, la culture de vigne et la préparation des vins, la fabricati de l'eau-de-vie (*aguardiente*), enfin l'élève d bétail et l'exploitation des forêts.

C'est, ainsi qu'on le voit, tout un pet village, et la disposition non moins que la tenu coquette de cette suite d'établissements est d coup d'œil le plus charmant. Mais ce n'est pa tout encore : en regard, sur la colline, s trouvent une riche exploitation de minerai d cuivre et une fonderie de ce métal.

Cette immense propriété, dont les seules allée renferment plus de cent mille beaux peupliers fourmille d'eucalyptus et regorge de plante et d'essences variées qui semblent y croître

ns effort et qui, avec les vignes, les prai-
es, les grandes forêts, en font comme un
rdin à l'instar des grands parcs anglais.

Quant à ses dimensions, quant à son impor-
nce, on en jugera par les chiffres suivants :
contenance est de vingt-huit mille hectares,
it huit mille de plaines sur vingt mille envron
montagnes... et l'on porte à trois cents le
iffre moyen des bras qu'on y occupe journel-
ment.

L'accueil que j'y reçus fut simple et cordial,
que je le rêvais, ce bon accueil américain
i est le grand, le seul, le vrai. Je l'ai dit :
s le seuil de ces rustiques maisons, on entre
plain-pied dans l'intimité d'une famille que
que-là on ignorait complétement. On sent
e l'on en fait partie dès ce moment et que,
rant les quelques jours qu'on se prépare à
sser dans ce foyer nouveau, ceux qui en
nt les maîtres entendent vous traiter comme
plus choyé de leurs enfants.

On s'appliqua tout de suite à flatter mes goû personnels, et les causeries du soir roulère spécialement sur les récits de chasses, expéd tions, voyages, mœurs et coutumes locales c ces pays intéressants. J'appris que les condo étaient à Catemu spécialement nombreux malfaisants. On ne pouvait se faire qu'une in parfaite idée du tort qu'ils causaient aux tro peaux ; mais il paraissait bien prouvé que s' n'étaient pas de force à se rendre maîtres d' animal fait bien portant, par contre un anim malade et languissant leur échappait difficil ment, et que, trop jeunes pour se défend seuls, les veaux de l'hacienda qui avaient l'in prudence de s'écarter de leurs troupeaux di paraissaient dans une proportion approcha de cinquante par an. On en concluait gracie sement qu'en fin de compte on serait enco mon obligé, puisque je venais aider à la de truction de ces oiseaux maudits autant q redoutés.

Entre temps, on avait activement préparé la chasse que nous devions faire le lendemain ; apprêts d'ailleurs fort importants, bien qu'ils ne portent en majeure partie que sur le choix de l'endroit convenable. Mais celui-ci varie en raison de la saison, du climat, de la situation des vents, comme aussi en raison du lieu de cantonnement actuel des condors et de leurs habitudes du moment.

L'endroit était choisi. Les Indiens, ces chasseurs au merveilleux instinct, l'avaient déclaré infaillible, et je dormais à peine, épiant le moment où l'on devait, au petit jour, sonner le boute-selle et marcher en avant... quand on vint m'annoncer que la chasse projetée serait remise au lendemain, et cela parce que, pour chasser le condor, il s'en fallait malheureusement d'une qualité maîtresse que le ciel nous avait refusée ce jour-là. Si le temps, en effet (et c'en était le cas), n'est pas absolument serein, l'air calme et le jour transparent, les

grands oiseaux qu'on cherche à attirer de fort loin ne descendent jamais, faute d'apercevoir l'appât.

Ce fut donc partie remise, et l'on employa ce jour-là à la visite détaillée de l'hacienda. Il y avait de quoi s'intéresser longuement, et les heures passèrent sans que j'eusse vraiment le temps de les compter.

Hélas ! le lendemain, même répétition : un ciel couvert et gris. Pour occuper le temps, le marquis me mena dans ses vignes, où nous fîmes un assez joli feu sur les grives et les perdrix. Une petite chasse à courre fit les frais de l'après-midi. Je montais un cheval arabe aux brillantes actions, et nous mîmes huit chiens aux trousses d'un renard que nous levâmes au bout de peu d'instants de quête dans les buissons. La chasse promettait d'être fort attrayante ; mais, ainsi qu'il arrive presque fatalement dans ce pays peu fait pour ce genre de sport, la bête tout aussitôt piqua vers la mon-

tagne, emboîta des côtes rapides, se fit battre et perdre en fin de compte dans d'inaccessibles rochers.

J'eus un heureux réveil au matin du jour suivant. La chasse aux grands oiseaux allait se faire enfin, et déjà nos chevaux attendaient tout sellés. Nous prîmes nos carabines de précision Winchester et partîmes tout aussitôt.

La marche était guidée par deux êtres étranges et qu'on eût dit jumeaux, tant ils se ressemblaient par la face bronzée, la tête grimaçante, le torse ramassé : types fort réussis de vieux trappeurs indiens. A quelques pas de nous, des cavaliers *huasos*, appartenant au personnel de l'hacienda, traînaient un jeune bœuf au *lazo*. C'était, on le devine, la victime destinée au repas des condors que nous allions chasser.

Au bout d'une heure de route accidentée, nous parvînmes à l'entrée d'une gorge profonde que les versants rapides de la cordillère des Andes rendaient des plus resserrées. Ce petit

coin sauvage, sorte de haute cuve aux parois tapissées de grandes masses rocheuses entremêlées de cactus et de bouquets épineux, au fond partout semé de plantes grasses croissant sur des éboulis de rochers, offrait un coup d'œil sombre en contraste frappant avec des échappées de vue sur les hautes cimes de neige que le soleil levant rendait précisément éblouissantes en ce moment.

C'était le lieu choisi par nos Indiens. Ils commandèrent un rigoureux silence, et la colonne s'avança sans bruit, lentement, au petit pas.

Au milieu de la gorge, là où de grands buissons d'épines et de plantes sauvages nous offraient, de part et d'autre, la faculté de nous dissimuler, on fit halte... et la bête, déjà réduite auparavant à l'impossibilité de crier, fut immolée comme il se fait toujours en pareil cas, c'est-à-dire qu'on la tue, on lui ôte le cuir; puis, ouverte et sanglante, on la place sur le dos pour que les émanations de sa chair se répan-

dent dans l'espace et montent librement dans l'air.

Cette besogne faite, les *huasos* emmenèrent nos chevaux avec les leurs, et se retirèrent, tandis que les Indiens s'occupaient de poster avec soin les chasseurs. L'un deux, après avoir renforcé mon abri d'un véritable toit de mousse et de feuillage, s'accroupit à mes pieds, me fit jeter mon cigare, et, me priant de surveiller jusqu'à ma respiration même, me fit comprendre que ma chance en dépendait autant que du degré d'immobilité que je pourrais conserver. J'eus beau lui objecter que rien ne pressait encore..., je dus lui obéir, sous peine, disait-il, de faire manquer une chasse qu'on n'avait montée que pour moi.

J'avoue qu'en cette posture l'attente me parut fort fatigante et longue. Lassé d'interroger vainement les hauteurs, je promenais mon regard tour à tour sur l'Indien à l'œil fixe et braqué obstinément en l'air, puis sur ma ca-

rabine, dont je perdais déjà l'espoir de me servir.

La carabine de précision Winchester est, à mon sens, l'arme la plus parfaite qui soit encore sortie des conceptions américaines.

C'est à un fort modeste armurier de New-York que revient l'honneur d'une invention qui, faisant sa fortune et sa réputation, a bientôt fait le tour de monde. Car chacun maintenant connaît au moins, s'il ne s'en est servi lui-même, cette arme courte, précise et somme toute peu pesante, qui tire à la minute treize balles consécutives que lui fournit un faux canon chargé d'avance. Un seul mouvement de bascule a pour effet d'extraire et de projeter la cartouche tirée, tandis que le retour du même mouvement amène en position la cartouche suivante. Si le calibre en est un peu petit pour la chasse à la grosse bête, du moins convenait-il fort bien à la circonstance présente.

Il y avait certes plus d'une heure que les

membres roidis, tout le corps en souffrance, j'attendais, immobile, la venue des condors; et j'avais, je l'avoue, à peu près consommé ma dose de patience... quand des lèvres de mon Indien sortit subitement une exclamation sourde et brève que je traduisis : « Les voilà ! » Je suivis son regard, j'écarquillai les yeux, j'interrogeai les airs... ce fut en vain : je ne pouvais rien voir. Lui avait vu cependant... et, plus que jamais passé à l'état de statue de bronze, il gardait l'œil ouvert outre mesure... sans doute, il comptait les condors !

Je mis cinq minutes peut-être à faire pour mon compte la découverte de quelques petits points noirs paraissant flotter dans le ciel à de fantastiques hauteurs. A supposer que ce fussent vraiment là les condors, quel œil ont donc ces oiseaux, me disais-je, et quel flair !

Eh bien ! oui, c'étaient les condors. Après s'être tenus un moment immobiles à planer sur nos têtes, ils tournoyaient maintenant, se rappro-

chant de nous pour effectuer leur descente. Leur bande pouvait compter environ trente individus. Chacune de leurs évolutions nous les montrait plus grands en nous les faisant voir de plus près; et, dès lors, oublieux de ma fatigue et de mes peines, je m'absorbais dans la contemplation de ces majestueux animaux.

Les sombres tons de leur plumage se dessinaient déjà nettement sur les neiges. On les eût dit de bois, tant leurs ailes semblaient rester fixes à leurs corps, et leurs mouvements tenaient de l'automate obéissant à la loi du ressort. Je les suivais des yeux depuis un bon quart d'heure lorsque, rétrécissant tout à coup le rayon de leurs circonférences, ils s'engagèrent enfin dans notre gorge étroite, mais profonde.

Ce fut pour nous le moment solennel, l'instant où nous pouvions payer de tout notre plaisir le mouvement le plus léger, la plus petite faute. Mais ce fut en même temps le moment béni, attendu, le savoureux instant des émo-

tions vives et palpitantes. Car, j'en appelle à tous les vrais chasseurs, leur plaisir favori contient deux genres d'attraits absolument distincts: l'un d'eux, qui est le but, tirer, tuer ou prendre, le cède infiniment à l'autre, le moyen, qui, plus ou moins, comporte et entraîne avec lui la série compliquée des émotions de tous genres.

Pourquoi donc n'en pas faire ici le franc aveu? La tête me brûlait... une sorte de frisson parcourait tous mes membres, et je sentais le sang m'affluer vers le cœur ou me battre les tempes, tandis que je luttais pour contenir en moi les coups précipités d'une respiration haletante.

Plus d'une fois les condors, dont l'étroite vallée brusquait maintenant la descente, passèrent près de nous à faible portée de nos têtes. On sent la folle envie qui nous démangeait tous de commencer la fusillade; pourtant l'ordre formel était de nous en abstenir. Il fallait que les

condors atteignissent l'appât et pussent s'en repaître durant un temps assigné à l'avance, pour qu'ils donnassent plus de prise à nos coups dans le vol alourdi de leur brusque retraite.

Ce temps, j'en usai donc pour m'offrir à distance le spectacle navrant d'un repas d'animaux dont nos ménageries ne rendent qu'à demi le caractère de gloutonnerie sanguinaire. Travaillant activement tant du bec que des serres, les oiseaux se disputaient les dépouilles de la bête, engloutissant des quartiers de viande qu'ils s'arrachaient, tirant à qui plus fort et se culbutant tour à tour. Bref, en quelques instants, le bœuf en fut réduit à un informe amas de chairs éparses et sanglantes.

Alors un coup de feu retentit, et d'autres aussitôt le suivirent. Le désarroi se mit dans la bande des condors. Plusieurs furent touchés, et durant quelque temps le feu continua à suivre leur retraite. Cependant aucun d'eux ne voulut, paraît-il, nous abandonner son cadavre. C'est

que ces grands oiseaux, s'ils offrent en volant une belle surface au tireur, n'ont en réalité qu'un seul point vulnérable, et que si leurs ailes sont d'acier, leurs corps paraissent être de fer. Il faut, pour qu'ils restent sur place, leur traverser le cou ou leur briser la tête. Et nos balles, dont un grand nombre cependant avaient bruyamment sonné sur leurs ailes, n'avaient sans doute pu en trouver la jointure. Ce ne fut que longtemps après la montée des condors hors de portée de nos armes que, suivant leur vol dans les airs, nous vîmes deux des blessés, dont un m'appartenait d'ailleurs, faiblir sur leurs puissantes ailes et dégringoler brusquement sur des crêtes, hélas! absolument infranchissables.

Si je termine ce récit en avouant que, descendant à cheval une côte à pic au retour, je passai, Dieu merci! sans suites trop fâcheuses, par-dessus le cou de ma bête, on verra que c n'est certes pas comme exploit que j'ai fidèl·

ment reproduit les pages qui précèdent, mais afin de traiter, avant de quitter le Chili, un sujet de chasse qui, sortant de l'ordinaire, s'imposait, me semble-t-il, à l'intérêt de mes lecteurs.

CHAPITRE X

RETOUR

DÉTROIT DE MAGELLAN, SÉNÉGAL

Abords et passage du détroit. — Patagons et Feugiens. — Retour par mer à Rio. — Traversée de l'Atlantique, du Brésil au Sénégal — La race noire d'Afrique — Nègres plongeurs. — Visite au roi de Dakar. — Les petits marabouts. — Improvisation d'un bal nègre. — Le village de Dakar et les cases des noirs. — Amulettes et *gri-gris*. — Retour à Bordeaux.

Je veux être, à l'endroit de mon retour en Europe, aussi concis que possible. L'uniformité monotone d'une traversée de près de quarante jours, où la plupart de temps on marche entre ciel et flots et hors de vue des côtes, ne réclame en effet qu'un aperçu sommaire.

Or donc, voici comment ce long trajet se décompose. De Valparaiso à Rio, par le détroit de Magellan, on compte dix-huit jours de mer et l'on franchit une distance de trois mille huit cent vingt-deux milles marins; de Rio à Bordeaux, par les îles du Cap-Vert, c'est vingt jours et cinq mille trente-neuf milles, ce qui donne un total de trente-huit jours de mer et une distance de huit mille huit cent soixante et un milles.

J'ai assez longuement décrit dans un autre volume la baie féerique de Rio-de-Janeiro pour m'avoir pas à revenir ici sur cette merveille des merveilles de l'océan Atlantique. Mais l'imposante traversée du détroit de Magellan et une escale de deux jours à la côte d'Afrique, au Sénégal, sont deux sujets nouveaux qui feront en quelques pages les frais de ce dernier chapitre.

Le beau steamer *Iberia*, à bord duquel je pris passage, est de loin le plus grand de l'importante flotte qu'a lancée dans les mers du Sud

la puissante Compagnie anglaise du Pacifique. De construction récente, puisqu'il ne fut achevé qu'en 1874, c'est un navire de six mille tonneaux et d'une force effective de huit cents chevaux-vapeur. Il mesure une longueur de cent trente mètres, peut contenir mille passagers, et file d'ordinaire ses quatorze nœuds à l'heure.

Au sixième jour de mer (et de très-grosse mer), nous arrivions en vue d'une grande masse noire dont la tête élevée se perd souvent dans les brouillards. C'est la porte de Magellan, le cap Pilar, également connu sous le nom de cap des Tempêtes. En face, les falaises de la Terre de Désolation, et plus loin, les montagnes de la Terre de Feu, marquent l'entrée du fameux détroit, dit de Magellan, large de plus de trente milles en cet endroit, mais qui va se resserrant au point de ne plus former bientôt qu'un chenal étroit et souvent dangereux où, la nuit, les navires sont contraints de stopper.

Remarquez en passant combien sont engageants ces noms de : cap des Tempêtes, Terre de Feu, Terre de Désolation ! Ils peignent les aspects sauvages de ces contrées, d'ailleurs presque entièrement abandonnées. Mais l'intérêt en est grand cependant pour celui, comme moi, qui ne fait que les traverser ; car les tableaux de nature les plus austères et les plus saisissants ne laissent pas que d'impressionner on peut dire agréablement ceux qui n'ont pas à les subir longtemps. Or, deux courtes journées suffisent à la traversée du détroit, et le soleil, qui rarement l'éclaire avant huit heures, s'en retire déjà vers quatre heures.

En ce mois de juin d'ailleurs, saison qui correspond à l'hiver de nos climats, les glaces et les neiges dont les pics sont chargés jettent un peu de clarté sur le sombre décor des rives du détroit. Dans quelques-unes des passes les plus resserrées, là où des deux côtés les roches presque verticales semblent s'être inclinées les

unes vers les autres et avoir fait effort pour se rejoindre, des glaciers d'un bleu vif ou aux reflets d'argent tombent souvent en cascades jusqu'au niveau de l'eau. D'immenses champs de neige dessinent les formes abruptes des monts de la Terre de Feu ou font ressembler à des pommiers fleuris les arbres chétifs et rabougris qui composent à peu près toute la végétation de la basse Patagonie.

On appelle Patagonie cette vaste étendue de terre, en majeure partie composée de pampas, qui de la république Argentine va jusqu'au détroit de Magellan, ayant pour limites naturelles, à l'ouest la Cordillère, et à l'est l'Atlantique.

C'est encore actuellement un territoire presque désert ou du moins de population extrêmement clair-semée. Le commerce des peaux, auquel se livrent plus ou moins tous les naturels du pays, les ont à peu près tous mis en contact avec les blancs, et ils peuvent aujourd'hui compter, ou peu s'en faut, pour des êtres civilisés.

De plus, une colonie chilienne dont l'importance s'accroît de jour en jour est venue s'implanter chez eux au milieu même du détroit. C'est Punta-Arenas, ou l'escale obligée de tout vapeur gagnant soit l'Atlantique, soit le Pacifique par Magellan. C'est un lieu de ravitaillement, et chaque Compagnie y a son dépôt de charbon. On peut y visiter un grand établissement pénitencier où jadis fut détenu le sire d' Araucanie, cet intrigant français qui, sous le nom d'Orélie I^er^, excitait contre les Chiliens les tribus araucanes, à seule fin de capter ainsi leur confiance et de garder chez elles le rang suprême que de fallacieuses promesses lui avaient permis d'usurper.

Je vis à Punta-Arenas quelques spécimens patagons. Ce sont, ainsi qu'on les dépeint, des hommes de six pieds, pleins de vie, de santé, et taillés en Hercules. La couleur de la peau est d'un jaune tirant sur le rouge : l'œil est vif, et l'ensemble des traits passablement harmonisé.

Quoique doués de force, d'énergie, de courage, les Patagons sont de nature douce et froide. Ils passent à chasser le guanaco la meilleure partie de leur temps. Cet animal, qu'ils appellent *huanaco*, est le lama de Patagonie, dont ils mangent la chair et revêtent la fourrure, ayant soin de tourner intérieurement le poil de façon à se l'appliquer directement sur le corps, car ils n'ont le plus souvent pas d'autres vêtements. En échange des peaux qu'ils vendent soit à la colonie, soit aux passagers des vapeurs, c'est l'eau-de-vie et le tabac qu'ils reçoivent de préférence.

Chose curieuse ! en dépit du peu de largeur du détroit et de la faible distance qui, par conséquent, les sépare de leurs voisins de la Terre de Feu, ils n'entretiennent aucune relation avec eux et ne leur témoignent que du mépris.

A leur tour, les Feugiens se montrent peu jaloux de se répandre au dehors, vivent confinés dans leurs îles, et sont restés de vrais sauvages. Aussi fus-je privé du plaisir de les voir...

mais voici sur leur compte le peu de renseignements que j'ai pu recueillir.

Comme les Patagons, ils sont de haute taille et de teint presque rouge. On les dit cannibales... c'est, paraît-il, une profonde erreur, et les rares explorateurs qui, dans leur pays même, ont pu les étudier de près, s'accordent à leur attribuer tout au contraire des instincts timides et doux... Mais, disons-le bien haut, ces pauvres innocents n'ont été que trop souvent victimes des procédés barbares des matelots de tous pavillons pour que parfois ne se réveillât en eux cet instinct de vengeance que le civilisé tient de l'homme sauvage et qui comporte naturellement, en même temps qu'il excuse, chez ce dernier du moins, l'effroyable pratique de cruautés de tous genres.

Les Feugiens sont de nature absolument nomade; ils vivent exclusivement du produit de leur chasse et campent çà et là, par petits groupes ou par familles, aux lieux où celle-ci les amène.

Ils ne possèdent donc ni huttes ni villages, et se contentent d'ordinaire d'un trou profond qu'ils creusent dans le sol, et dans lequel ils dorment accroupis, serrés les uns contre les autres. Le gibier qu'ils poursuivent et que leurs flèches abattent de préférence est aussi le *huanaco*, dont leurs îles renferment d'innombrables troupeaux. Sa chair est à peu près leur unique nourriture, et ils ont vite fait de se tailler un vêtement dans sa large et riche fourrure. Il est à remarquer cependant qu'à l'inverse des Patagons, ils portent le poil à l'extérieur.

Souvent dans le détroit on aperçoit quelqu'une de leurs pirogues. Ce sont de longs canots faits de tiges tressées et recouvertes de peaux ou bien d'écorces d'arbre. Au fond se couchent ceux qui les montent. Avec non moins d'audace que d'adresse, les naturels, à l'aide d'une courte pagaie, les manœuvrent rapidement à travers les rochers, les bancs de sable et les courants.

Avoir été gâté pour un hiver passé sous les tropiques, le charmant été des pampas et l'automne du Chili, qui peut compter pour un printemps, est une mauvaise préparation sans doute à traverser l'hiver les basses latitudes du cap Horn et du pôle sud.

Je souffrais, je l'avoue, péniblement du froid, et la marche de notre navire le rendait également sensible au reste des passagers que le plaisir des yeux retenait sur le pont. Aussi fut-il curieux de voir combien à bord on se disputa les fourrures que vinrent nous offrir ces intéressants Patagons. La chose en vint au point que quelques-uns d'entre eux durent se dépouiller de celles qu'ils portaient sur le corps et s'en retourner, grand Dieu ! dans un état de nudité choquante ! Par contre, quand l'*Iberia* reprit le lendemain sa marche à travers le détroit, on eût dit qu'elle portait un transport de sauvages!

De Punta-Arenas à l'Atlantique, la route ne présente plus qu'un médiocre intérêt. Le canal

s'élargit, les montagnes s'abaissent, les côtes se ravalent, et l'on ne longe plus que des îles stériles ou des grèves de sable. L'entrée de l'Atlantique se constate aux secousses que donne le navire, puis on ne tarde pas à prendre sur l'Océan une ligne qui, de nouveau, faisant perdre de vue la côte, replonge le voyageur dans la monotonie de la vie de bord ordinaire.

Nous touchâmes Montevideo au bout de cinq fois vingt-quatre heures, et je fus charmé de pouvoir consacrer de nouveau à la capitale de l'Urugnay les deux jours pleins d'escale que nous y fîmes. Puis nous reprîmes la mer, et, bénissant le retour d'une chaude température, nous fîmes au bout de quatre jours notre entrée dans la baie de Rio-de-Janeiro.

Depuis un an passé que je l'avais quittée pour suivre mon voyage, rien ne s'y trouvait changé, comme de raison; tout m'y parut cependant revêtu d'une beauté nouvelle, tant il est vrai que pour le voyageur qui cherche avant

tout la nature et les côtés grandioses de ses diverses manifestations, le Brésil est le pays par excellence, celui qui, entre tous, gagne à être connu, approfondi, revu !

Aussi fut-ce gaiement que je quittai l'*Iberia* pour m'installer de nouveau un mois encore à Rio.

Bref, ce temps écoulé, je confiai définitivement au steamer *le Niger* le soin de mon rapatriement.

Ce bateau naviguant sous le pavillon bien connu des « Messageries maritimes » françaises, j'eus lieu d'apprécier le degré de confort et de parfait aménagement des navires composant la flotte de cette Compagnie. Mais je trouvai à prendre cette ligne un avantage bien autrement réel : ce fut de toucher à la côte d'Afrique, au Sénégal, pays intéressant où la France possède une puissante colonie, et les Messageries, un dépôt de charbon pour leurs transatlantiques de Bordeaux.

Le *Niger*, qui est un superbe navire, est également un excellent marcheur. Neuf jours après son départ de Rio, il nous portait en vue des îles du Cap-Vert, et nous avions franchi, dans ce court espace de temps, la distance considérable de deux mille sept cents milles marins. Quelques heures après, le soir même, nous entrions en rade de Dakar.

De bien jolis rochers décorent l'entrée de la baie de Dakar. Tout autour, et semées de distance en distance, s'aperçoivent les huttes de la ville ou plutôt du grand village nègre, tandis qu'au centre même, et pittoresquement assise sur une île, une ville véritable semble émerger des eaux. C'est Gorée, ville des blancs, européenne et commerçante, et beaucoup moins curieuse à ce titre que Dakar, où se trouve agglomérée la population indigène.

Pour ces réprésentants de la race noire d'Afrique, l'arrivée du paquebot constitue chaque fois un gros événement. Moins par l'effet de la cu-

riosité que dans l'espoir d'y trouver leur profit, du plus loin qu'ils le peuvent, il guettent le navire... et nous nous préparions à peine à jeter l'ancre à distance du port que déjà, presque nus, ils accouraient en foule à nous dans leurs pirogues. Ils entourèrent l'arrière du *Niger* et se recommandaient à nos soins bienveillants à l'aide des cris les plus étranges et des gestes les plus divers. L'intérêt était bien le principal mobile de leur empressement; car ils semblaient n'avoir d'yeux que pour supputer tour à tour le nombre et la qualité des passagers de première!

Tout d'abord on se sent frappé de constater combien ces produits d'Afrique diffèrent des nègres du Brésil. Ils sont beaucoup plus noirs, plus élancés, plus minces, moins bien proportionnés, bien que de traits plus agréables. Si les femmes paraissent assez bien faites de corps et pas mal de figure (jolies cependant serait trop dire!), les hommes, décidément, sont trop longs et trop maigres. Chez eux, les bras sur-

tout sont d'une étonnante longueur et tombent si bas près de terre qu'ils semblent appartenir à quelque type quadrumane en train de vouloir donner raison quand même aux théories plaisantes de Darwin.

D'autant qu'ils sont malins et adroits comme de vrais singes ! Et en effet, voici tout d'abord le spectacle qu'ils ne manquent jamais de donner aux passagers des steamers mouillant à Dakar. On leur jette du pont une pièce de monnaie dans la mer : ils plongent aussitôt, et on les voit se battre et se disputer sous l'eau la pièce que l'un d'eux finit par rapporter toujours. Or ils ont dû la saisir au passage; car s'il leur prenait fantaisie de lui laisser gagner le fond de la mer, ils en seraient pour un plongeon d'au moins vingt mètres en cet endroit. Mais ce qui fait surtout trembler pour ces pauvres noirs, c'est que la baie de Dakar fourmille de requins, et l'on sait que ceux-ci ont coutume de suivre et d'entourer les navires.

Après avoir fait choix d'un guide dont les traits semblaient intelligents et la mise presque convenable, quelques passagers du *Niger*, au nombre desquels je figurais moi-même, se mirent en devoir de prendre terre. Mais à peine débarquée, notre petite troupe eut à subir l'assaut de bandes nombreuses d'indigènes. Tous voulaient nous conduire ou gagner du moins quelque argent. Notre guide avait beau les tancer d'importance... ils s'attachaient à nos pas, s'empressant, grimaçant et parlant tous ensemble! Quelques mots de français, et quel français (le seul après tout qu'ils aient pu apprendre, fait de mots empruntés au vocabulaire du soldat doublé de celui du marin)! étaient dans ces bouches de nègres d'un effet comique et bizarre. Il n'est pas jusqu'aux plus petits moricauds qui ne nous disaient, fourrés, la main tendue, dans nos jambes : « Donne deux sous, dis donc, camarade. »

Après avoir éliminé la plus grande partie de

cette foule parasite, nous fîmes, suivis du reste et précédés de notre guide, la traversée de la bourgade. Notre but n'était pas de la visiter le soir même, car la nuit s'était faite entre temps sur Dakar, et cet endroit, privé de tout système d'éclairage, ne se trouvait pas en ce moment dans des conditions favorables. Mais nous avions le projet de consacrer notre soirée à une visite officielle, en allant, tout frais débarqués, rendre nos hommages au roi de Dakar.

Après avoir longtemps suivi des allées de sable que bordaient çà et là des huttes d'aspect misérable, nous pénétrâmes dans un enclos vaste et sombre, où brusquement le guide nous arrêta en nous criant: « Le roi ! » Il était temps vraiment : un pas de plus, nous marchions sur Sa Majesté noire.

Accroupi sur une natte et fumant un vieux calumet, de moitié, nous parut-il, avec un de ses grands dignitaires, le roi mit à nous recevoir une majesté vraiment peu en rapport avec ce

que semblaient promettre sa personne et son entourage. Il ne parle pas le français, ou du moins il affecte de devoir user d'interprète.

Après l'échange des compliments d'usage, je pris sur moi de lui demander de nous montrer sa case. Il parut fort flatté et, se levant, s'empressa de nous en faire les honneurs. C'est une méchante hutte de vingt pieds tout au plus sur quinze. Au fond est une petite natte étendue sur trois planches. Ce lit royal s'élève à quelques pieds du sol et compose à lui seul tout l'ameublement du palais. La décoration des panneaux est heureusement moins sommaire. Il y a là des armes bizarres, des colliers précieux, des talismans de tout genre, mais le tout suspendu sans ordre, pêle-mêle, avec des airs de vestiaire. Pour éclairer la pièce (luxe suprême!), un chambellan sans doute nous précède, portant un bout de bougie planté sur un goulot de bouteille!

Le roi, qui ce soir-là était de très-joyeus

humeur, nous conduisit ensuite à son petit jardin, puis aux cases voisines, où il poussa la gracieuseté jusqu'à nous présenter à ses femmes ainsi qu'à sa cour. Ses femmes, presque jolies, étaient au nombre de quinze. Entre toutes brillait la reine du moment, femme de haute stature et paraissant merveilleusement douée sous tous rapports.

Étrange souveraine! tandis que je l'admirais dans un respectueux silence, elle étendit vers moi un bras délicieusement moulé de marbre noir, que, du poignet à l'épaule, cerclait un étalage de bracelets d'argent tournés en spirales et torsades. Je fus naturellement quelque temps à comprendre qu'elle me priait d'en choisir un sur place, ce qu'aussitôt je m'empressai de faire. Je fus récompensé d'abord par un sourire..., mais qu'on juge de ma surprise quand notre guide, sur un mot de la reine, me dit : « Donnez tel prix! » Je dus m'exécuter, et tendis à la souveraine le montant du bracelet

que j'estime avoir payé fort cher. Instruits par mon exemple, mes compagnons n'eurent garde d'accepter à leur tour les offres de la reine..., et nous prîmes congé en suivant l'étiquette de cette étrange cour, c'est-à-dire remettant discrètement tour à tour dans la main tendue du monarque une pièce de deux francs, tribut que, paraît-il, sont tenus de lui payer ceux qui viennent le voir, et qui constitue presque seul la liste civile que le gouvernement français reconnaît à ce souverain noir.

L'école du soir des petits marabouts, qui se tenait en plein air à proximité du palais, reçut aussi notre visite. Là nous vîmes, accroupis à l'entour d'un grand feu qui seul éclairait leurs travaux, une centaine de petits moricauds. La plupart étaient nus, et tous portaient le signe distinctif de leur future profession : la tête était complétement rasée, sauf une mince calotte de cheveux au sommet, permettant de former deux petites tresses droites, l'une sur le

crâne et l'autre sur le front. C'est par là, pensent-ils, que le Prophète, après leur mort, les saisira pour les mener au paradis de Mahomet. Chacun d'eux, en ce moment, armé d'une large écorce que des signes cabalistiques remplissaient de bas en haut, apprenait tour à tour un verset du Coran qu'il récitait ensuite à haute voix. Intéressants et gentils petits êtres! Ils y allaient de tout cœur, et notre présence autour d'eux, bien loin de les troubler, ne parvint même pas à les distraire un moment!

Que pouvaient voir ou faire encore dans l'obscurité absolue de cette chaude nuit d'Afrique, les passagers du *Niger* en promenade à Dakar? Rien sans doute..., et déjà nous allions regagner le bateau, lorsque nous vint une superbe idée, rapidement conçue, tout aussitôt exécutée.

En effet, allumer un grand feu sur la plage, donner le mot d'ordre à notre guide, faire prendre au village un chiffre respectable de

torches et de falots, augmenter d'une troupe nombreuse celle qui déjà nous suivait; bref, improviser un bal nègre la nuit sur le sable africain..., tout cela fut pour nous l'affaire de quelques instants.

Les nègres prennent vite à l'idée de danser; et l'appât d'une pluie de gros sous, dont ils se montrent excessivement friands, les décida, cette fois, d'autant plus promptement. Quant à l'orchestre, il fut vite trouvé; car il n'est guère ici de case où ne se trouve un nègre possesseur d'un tambour, sorte de tronc creusé recouvert d'écorces de bambou. Il le frappe alternativement d'une baguette et de la main, dansant souvent lui-même et imprimant aux autres le rhythme, tout d'abord très-lent, mais qui successivement se presse, se ralentit, redouble et passe pour finir à un degré d'effervescence qui tient de près à la folie. Les danses d'ensemble sont peu pratiquées par les noirs; mais voici plutôt leur façon de comprendre ce genre de divertis-

sement. Au centre d'un cercle formé par la partie pour lors purement spectatrice, un ou deux sujets dansent, c'est-à-dire sautent, se démènent, cabriolent, gesticulent et grimacent au plus fort. Ils s'animent graduellement suivant leur propre excitation, celle de la musique ou celle encore de la galerie qui, d'un battement de mains, accompagne le motif à cœur joie jusqu'à l'exténuement absolu des acteurs. D'autres alors leur succèdent..., et la fête commencée paraît ne plus devoir finir. Durant tout le temps du bal règnent une animation et un tumulte extraordinaires, tandis qu'un étrange parfum, particulier à la race noire, s'exhale et saisit au gosier.

Bancroft Library

Quand, par l'effet de la curiosité ou de la presse des spectateurs, le cercle, à un moment donné, se trouve par trop rétréci, on n'y va pas de main morte pour l'élargir à nouveau Il y a à cet effet un nègre armé d'un fouet qui en fait le tour intérieur au pas de course, distri-

buant sur les pieds qu'il rencontre de vigoureux coups de lanière. Et cette mesure de police sommaire paraît à tous si naturelle, qu'un des nôtres, s'en étant trouvé victime à son tour, eut toutes les peines du monde à faire comprendre que, du moins pour sa part, il voulait rester en dehors de cette partie du programme.

En résumé, ces danses sont curieuses peut-être, mais je les tiens, au fond, pour hideuses et révoltantes; car, sans compter mille poses risquées, mille gestes fort peu convenables, ce sont de vraies danses d'animaux ou tout au moins de gens ivres. Aussi nous suffit-il d'une demi-heure à peine de ce spectacle écœurant pour nous déclarer satisfaits, et nous fûmes heureux de pouvoir, ô *Niger!* regagner au plutôt tes modestes cabines, où des rêves bénis de retour et de patrie fort heureusement nous attendaient.

Nous passâmes encore à visiter Dakar la matinée du lendemain. Le jardin public est peti

et d'ailleurs mal entretenu, mais contient de curieux et de rares produits, notamment de beaux échantillons du *boabab*, l'arbre géant d'Afrique dont parlent tous les voyageurs. Cet arbre est fort et touffu. Il rappelle le chêne et doit être précieux dans un pays où l'ombre est fort appréciée; mais il ne me parut mériter qu'en largeur la qualification de géant; car il se termine en branches courtes repliées à l'entour de son énorme tronc.

La visite des cases offre un véritable intérêt. Elles sont le plus souvent groupées au nombre de six ou huit et entourées d'une clôture d'osier. D'une construction bizarre, elles ressemblent fort à des ruches d'abeilles, sauf le toit joliment tressé en parasol d'un jonc fort, souple et mince à la fois. Elles ne contiennent que peu de place, ne se composent jamais que d'une pièce unique et cependant regorgent d'habitants. Là barbotent les enfants nus, tandis que leurs mères, à peine plus vêtues, pilent ou passent au tamis

des farines de différents genres. C'est la femme qui fait tout ici, ou peu s'en faut; l'homme, le plus souvent oisif, dort ou se repose.

Chaque groupe d'habitations est généralement la propriété d'un seul noir. Il y vit avec sa famille, qui comprend ses enfants, ses femmes et aussi ses esclaves; car, chose extraordinaire! il y a ici toute une catégorie de pauvres nègres qui, dans les prix de cent à trois cents francs, constituent la propriété, la chose d'autres nègres auxquels malheureusement ce triste luxe est permis.

L'industrie de l'endroit porte principalement sur les bibelots et ornements d'argent, tels que bracelets et bagues, dont les hommes parfois, mais les femmes surtout, se chargent immodérément les mains, les bras, souvent aussi les jambes et les pieds. Elles ajoutent à cela des colliers de perles, de corail ou de bois parfumés et de semences odorantes. Un petit bout d'une étoffe grossière complète leur accoutrement.

Les hommes et les enfants sont chargés d'amulettes ou, comme ils disent, de *gri-gris*. Ce sont des talismans que les marabouts leur débitent et que, suivant les services qu'ils sont appelés à rendre, ils leur vendent différents prix. Il s'en trouve, en effet, depuis cinq sous jusqu'à dix et quinze louis, selon qu'ils préservent simplement des requins ou encore des coups de couteau, des balles, du poison ou, à la fois, de toute mort violente. Ils les portent suspendus au cou par de petits cuirs, et on les voit pendants par masses sur leur corps. Ce sont de petits sachets soigneusement fermés et dont eux-mêmes ignorent absolument le contenu. Il leur est formellement défendu de les ouvrir, de s'en séparer, de les échanger, de les vendre..., et il faut voir la confiance sans bornes, la foi profonde que ces objets leur inspirent!

Que dire, en terminant, de la température que les nègres trouvaient bien fraîche ce jour-

là et qui cependant donnait à l'ombre une moyenne de trente-cinq degrés centigrades? C'est de rigueur au Sénégal! Bientôt, heureusement, le départ du *Niger* nous rendit un peu de fraîcheur.

Huit jours après, nous fîmes une courte escale à Lisbonne, où, en dépit de papiers de bord excellents, le service de santé nous retint en quarantaine sur le Tage.

Enfin, trois jours plus tard nous nous trouvions à l'entrée de la Gironde, à Pauillac, où l'on nous transborda sur un steamer de moindre taille et d'un plus faible tirant d'eau qui nous permit de continuer la route sur Bordeaux.

L'un de mes meilleurs amis de Belgique, que ses fonctions diplomatiques ont fait vivre longtemps dans l'Amérique du Sud, et qui fut plus d'une fois le compagnon de mes excursions dans ce pays lointain, le comte Charles d'Ursel, termine par une fine pensée son excellent ouvrage intitulé : *Sud-Amérique*. Cette pensée est

si juste qu'il ne m'en voudra pas de la reprendre pour mon compte et de dire, avec lui, en terminant ce dernier volume de notes qui résument à peu près mes dix-huit mois d'absence :

« Après avoir parcouru, depuis le jour où j'ai quitté le pays, plus de dix mille lieues par terre et par mer, je reconnais qu'un des meilleurs moments du voyage est encore celui du retour. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS..... VII

CHAPITRE PREMIER

LE CHILI — ÉTAT GÉOGRAPHIQUE

Considérations générales. — Bornes, configuration, étendue et population du Chili. — Ses diverses zones de production, ses richesses, son avenir. — Le climat du Chili. — Chiliens. — Un mot sur la race chilienne. — Qualités et défauts..... 1

CHAPITRE II

VALPARAISO

La ville et le port vus de la mer. — Volcans, tremblements de terre et ras de marée au Chili..... 15

CHAPITRE III

SANTIAGO

Le chemin de fer de Santiago. — Panorama, description de la ville. — Le *Cerro*. — Le parc *Cousiño*. — Comment les Chiliens pratiquent l'hospitalité. — De la propriété rurale au Chili. — Les bains d'Apoquindo. — Quelques pages de détails sur les mœurs à Santiago..... 39

CHAPITRE IV

INTÉRIEUR

Voyages dans le Sud. — Rio-Claro, Talca, Parral, Chillian et Conception. — Le grand fleuve *Bio-Bio*. — Coronel e Lota. — La fonderie de cuivre et les mines de charbon du grand établissement de Lota. — Une chasse aux chèvres en bateau à vapeur sur l'océan Pacifique..... 71

CHAPITRE V

UNE GRANDE HACIENDA

L'hacienda de Colcura. — Excursions à cheval et en charrette à bœufs. — A la découverte d'une cascade. — Je passe soixante-deux fois à gué la même rivière. — Un tigre. — Épisodes de chasse. — Curiosités géologiques de l'hacienda..... 93

CHAPITRE VI

ARAUCANIE

Étendue, configuration de l'Araucanie. — La guerre que lui fait le Chili. — Ses richesses agricoles, forestières et minérales. — État et commerce du bétail..... 111

CHAPITRE VII

TRIBUS INDIENNES D'ARAUCANIE

Tribus et peuplades. — Caciques et *Mocetones*. — Les Parlements indiens. — Type, coiffures, costumes, ornements et caractère des Indiens. — Les femmes et le mariage en Araucanie. — La mort envisagée dans ses divers effets au point de vue indien. — Sorcières et devins. — La *Tierra*. — Idées religieuses. — Boisson et nourriture des Indiens. — Hygiène : le bain indien. — Les enfants. 125

CHAPITRE VIII

EXCURSION EN ARAUCANIE

Mon plan de voyage. — De Colcura à Nacimiento. — Navigation sur le fleuve indien le ***Bio-Bio***. — De Nacimiento à Mulchen. — Départ de Mulchen. — Ma caravane. — Le pays des Indiens. — Les Pères Franciscains de la mission de ***Esperanza***. — Un Parlement indien. — Une nuit au fort de Collipulli. — Les Indiens au point de vue guerrier. — Une grand'messe militaire. — Soldats chiliens. — De Collipulli à Angol et Nacimiento. — Retour à l'hacienda de Colcura..... 155

CHAPITRE IX

CHASSES DANS LES HACIENDAS

Retour du sud par mer. — La douane républicaine. — Les mines au Chili. — Propriétaire d'une mine d'argent. — La chasse aux grives, aux perdrix. — Le lac d'Aculeu et la chasse aux canards. — L'hacienda de Catemu. — Chasse aux condors..... 197

CHAPITRE X

RETOUR — DÉTROIT DE MAGELLAN — SÉNÉGAL

Abords et passage du détroit. — Patagons et Feugiens. — Retour par mer à Rio. — Traversée de l'Atlantique, du Brésil au Sénégal. — La race noire d'Afrique. — Nègres plongeurs. — Visite au roi de Dakar. — Les petits marabouts. — Improvisation d'un bal nègre. — Le village de Dakar et les cases des noirs. — Amulettes et *gri-gris*. — Retour à Bordeaux..... 235

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 10.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud, par le comte Eugène DE ROBIANO. Un vol. in-18. 2e *édition*. . 3 fr.

Le Sahara, Souvenirs d'une mission à Goléah, par Auguste CHOISY. Un vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

La Dalmatie, les îles Ioniennes, Athènes et le mont Athos, par Stanislas DE NOLHAC. In-18. . . . 3 fr. 50

Venise. Notes prises dans la bibliothèque d'un vieux Vénitien, par A. BOURNET. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50

Lettres sur l'Amérique, par Xavier MARMIER, de l'Académie française. *Canada — États-Unis — Havane — Rio de la Plata*. Deux vol. in-18. Prix. . . . . 7 fr.

Abyssinie, par Achille RAFFRAY. Un vol. in-18, avec carte et gravures. 2e *édition* . . . . . 4 fr.

La Conquête du Pôle nord, par W. DE FONVIELLE. Un volume in-18, avec gravures. Prix. . . . . 4 fr.

En canot de papier : De Québec au golfe du Mexique, par N. H. BISHOP, traduit par Hephel. Un vol. in-18, avec cartes et gravures. . . . . 4 fr.

Voyage aux îles Fortunées. Le Pic de Ténériffe et les Canaries, par Jules LECLERCQ. Un vol. in-18. 3 fr.

Lettres du Bosphore. *Bucarest, Constantinople, Athènes*, par C. DE MOUY. Un vol. in-18, avec grav. 4 fr.

Athènes, par P. ROQUE. Un vol. in-18, avec gravures et plan. 2e *édition*. Prix. . . . . 4 fr.

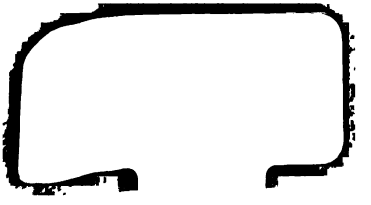
Du Rhin au Nil, Carnet de voyage d'un Parisien, par F. DU BOISGOBEY. In-18, avec gravures. Prix. 4 fr.

Le Japon pittoresque, par M. DUBARD, sous-commissaire de la marine. Un vol. in-18. Prix. . . . . 4 fr.

Promenade dans l'Inde et à Ceylan, par E. COTTEAU. Un volume in-18. Prix. . . . . 4 fr.

Niger et Bénué. Voyage dans l'Afrique centrale, par A. BURDO. Un vol. in-18, avec gravures et carte. 4 fr.

Le Royaume d'Annam et les Annamites. Journal de voyage de J. L. DUTREUIL DE RHINS. Un volume in-18, accompagné de cartes et de gravures. Prix. . . 4 fr.

Paris. Typographie de E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

YC142547